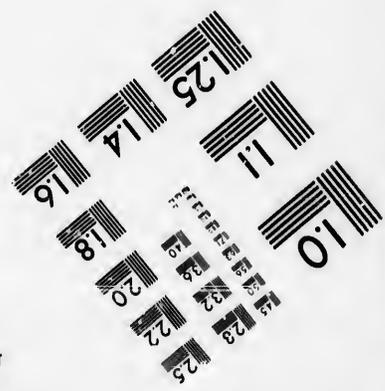
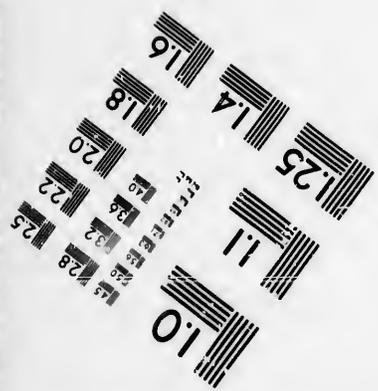
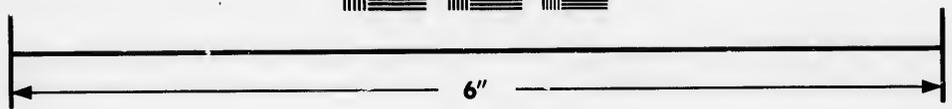
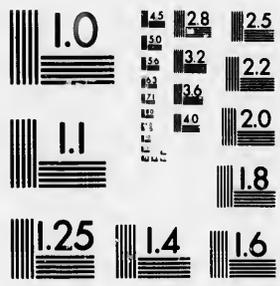


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

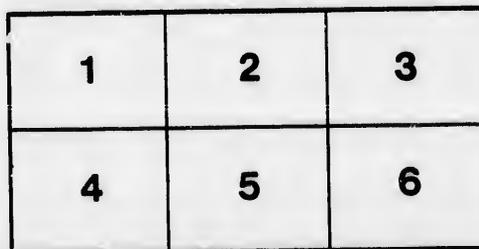
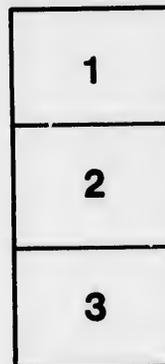
Législature du Québec
Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Législature du Québec
Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec la plus grande soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont le couvercle en papier est imprimé sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminent par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit sur un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

errata
to

pelure,
on à



32X

L'

D

D U

—

—

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

TOME PREMIER.

THE UNIVERSITY OF
THE STATE OF NEW YORK
IN SENATE
JANUARY 18, 1900
REPORT OF THE
COMMISSIONERS OF THE
LAND OFFICE

L
I
D
P
D
-3

901 Bur. 3 1640
L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE 10
DE L'AMÉRIQUE 8
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, Censeur Royal, Correspondant
de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle
de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale
d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emerite de Philoso-
phie au Collège Royal de la même Ville & Secrétaire
Provincial de l'Orléanois.

SECONDE EDITION,
Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

Scævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Juv. Lib. II, Sat. 6.

TOME PREMIER.



A ORLÉANS,

De l'Imprimerie de JACOB l'Aîné, rue Saint-Sauveur.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A

DE

É

PRE

DE L'

I

D

cruell

jour,

renou

sensibi

—
A MONSEIGNEUR,
MONSEIGNEUR
DE ROQUELAURE,
ÈVEQUE DE SENLIS,
PREMIER AUMONIER DU ROI,
COMMANDEUR
DE L'ORDRE DU S. ESPRIT, &c. &c

MONSEIGNEUR,

*DÉLIVRÉ d'une maladie
cruelle, je renais à la vie. Chaque
jour, en développant mes forces,
renouvelle en moi par degrés cette
sensibilité exquise, dont la nature*

vj E P I T R E

se plaît à douer ses favoris les plus chers. Tout me rappelle ces tems heureux de mon enfance, où sous vos aîles protectrices mon cœur commençoit à s'ouvrir aux inspirations de la vertu ; ces momens enchanteurs, où vous faisiez jaillir les premières étincelles, qui ont allumé dans mon sein le feu de l'amour patriotique. Tout ce qui est en moi, tout ce qui me touche & m'environne est plein de vos bienfaits. C'est votre bonté paternelle, qui m'a appelé aux douces jouissances des hommes sensibles ; c'est de vous seul, que j'ai reçu la vie de l'ame.

Comment pourrois-je, MON-

SEI
mes
inspi
je pr
sente
la re
la pl
mais
n'a e
les d
de la
apper
l'empr
du gén
sans
cœur,
sembla
doit y

E P I T R E vij

SEIGNRUR, ne pas vous consacrer
 mes travaux ? Vous les avez tous
 inspirés d'avance. L'Ouvrage que
 je prends la liberté de vous pré-
 senter aujourd'hui, est destiné à
 la recherche des moyens de guérir
 la plus grande plaie, qui ait ja-
 mais affligé le genre-humain : il
 n'a été entrepris que pour venger
 les droits de l'humanité avilie &
 de la Religion calomniée. Vous n'y
 appercevrez pas MONSEIGNEUR,
 l'empreinte des grands talens ni
 du génie ; mais vous y reconnoîtrez
 sans peine les expressions d'un
 cœur, qui souffre des maux de ses
 semblables ; & c'est à ce titre qu'il
 doit vous intéresser. En daignant

viii E P I T R E

agréez qu'il parût sous vos auspices, vous avez comblé mes vœux. Je sens tout le prix de cette faveur : c'est l'unique Dédicace que vous ayez voulu accepter. Puisse-t-elle être un monument durable du plus pur hommage & de la plus vive reconnoissance !

Je suis avec un très-profond respect,

— MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

A Orléans, le 10 Novembre 1787.

GENTY.

☞

A

témoi

qui a

un an

obscu

tout

la co

assure

les ye

par le

rieurs

il en

qui p

fentic



PRÉFACE.

APRÈS avoir été long-tems le témoin & le jouet des mouvemens, qui agitent la scene du Monde, un ancien alla s'ensevelir dans une obscure retraite, pour se livrer tout entier à la recherche & à la contemplation du vrai : on assure même qu'il se fit crever les yeux pour n'être plus distrait par les illusions des objets extérieurs. Dans le silence des passions, il entendit cette voix touchante qui parle au fond du cœur ; il sentit revivre en lui-même ces

ij P R E F A C E.

sentimens généreux, que les maximes des pervers & les vaines prétentions de l'orgueil avoient étouffés. Il éprouva la force des liens sacrés qui unissent les hommes : il apprit à balancer leurs droits & leurs devoirs mutuels, & à mesurer les rapports des citoyens dans les divers degrés de l'état social. Son ame dégagée de soins frivoles, & des préjugés de l'opinion, remonta vers sa source & puisa dans le sein de la nature, l'amour de la justice & de l'humanité.

Il crut alors avoir reçu une vie nouvelle : il se sentit inspiré par un souffle divin. Quelques amis, qui étoient venus le visiter dans

sa retraite
més d
jour
présent
tendre

Cet
quelles
conqu
homme
prendre
difficil
dans le
rompu
dont l
chere
couver
ou pro
sateurs

P R E F A C E. ij

sa retraite, s'en retournerent charmés de son éloquence, & chaque jour de nouveaux disciples se présentoient en foule pour l'entendre.

Cet emblème doit m'avertir par quelles épreuves doit passer quiconque ose enseigner la vérité aux hommes. Qui sera digne d'entreprendre cette tâche honorable & difficile? Sera-ce le Sybarite plongé dans les délices d'une capitale corrompue? Sera-ce l'écrivain avide, dont la plume vénale est à l'enchère? Sera-ce le Philosophe couvert de la livrée d'une secte, ou prosterné aux pieds des dispensateurs d'une vaine renommée?

iv P R E F A C E.

Sera-ce l'imitateur servile des formes reçues, l'ambitieux & vil esclave de la fortune & de la faveur? Non, tous ces hommes dévoués à l'opinion tracent au hafard des caracteres sur un sable mobile: celui-là seul gravera sur le bronze, qui saura penser & sentir d'après foi-même & ne connoitra d'autre intérêt que celui de la justice.

Avant de rechercher les causes, qui depuis plusieurs siècles, ont le plus influé sur le bonheur du genre-humain, je suis descendu dans mon cœur. J'ai cru pouvoir me rendre à moi-même le témoignage, que le seul amour de

l'hum
motifs
troit
lange
ni de
Né
de l'e
près
peut-
nourri
mon a
sensibi
lontain
cause,
foibles
tenant
travaux
dans u

P R E F A C E. ▼

l'humanité m'inspiroit , que mes motifs étoient purs , & qu'il n'entroit dans mon dessein aucun mélange ni d'intérêt , ni d'orgueil , ni de préjugé.

Né loin des premières classes de l'ordre social , je suis plus près de la nature & plus digne peut-être d'entendre sa voix : nourri long-tems dans l'infortune , mon ame est restée ouverte à la sensibilité ; par un penchant involontaire , je crois défendre ma cause , en soutenant les droits des foibles opprimés. Je jouis maintenant du fruit honorable de mes travaux , & des dons de la fortune dans une mesure proportionnée à

vi P R E F A C E.

la modération de mes desirs; & je ne puis être soupçonné de mêler, dans mes réclamations en faveur des malheureux, cette aigreur quelquefois injuste, mais toujours excusable, que le pauvre manifeste à l'égard du riche. J'ai parcouru tous les rangs de la société: je me suis approché des Grands, assez pour pouvoir en parler; mais pas assez, pour qu'on puisse m'appliquer l'axiome; *qui suit les Grands, Serf devient*. Toutes mes habitudes sont concentrées dans le cercle d'un petit nombre d'amis, qui font le charme de ma vie, sans maîtriser mes opinions. J'ai négligé tous les moyens de m'établir dans la Capi-

tale,
un ft
ne p
gean
pays
sur l
J'a
libre
m'a
le fac
fées p
j'occ
peine
roit s
Il
génie
langu
suppl

P R E F A C E. vij

tale, pour avoir un caractère & un style qui me fut propre, & pour ne point prendre les formes changeantes de la mode, qui dans ce pays-là influe sur les livres comme sur les objets de parure.

J'ai toujours marché d'un pas libre dans la carrière, que le sort m'a ouverte; & s'il falloit faire le sacrifice d'une seule de mes pensées pour conserver les places que j'occupe, je les abandonnerois sans peine au premier esclave, qui pourroit s'en saisir.

Il ne m'a donc manqué que du génie, pour parler dignement le langage de la vérité. Afin d'y suppléer, autant qu'il étoit en

viii · P R E F A C E.

moi, j'ai long-tems médité mon sujet dans la solitude, j'en ai parcouru toutes les parties & mesuré tous les rapports. Accoutumé depuis une longue suite d'années à manier le prisme de l'analyse, & à saisir les différens traits de lumière, qui peuvent éclairer une vérité, j'ai mis en œuvre tous les procédés de l'art pour ne laisser échapper aucune branche de la question, que j'avois à résoudre.

L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre-humain, m'a paru présenter le problème politique le plus intéressant & le plus compliqué qui

qui
s'ag
si c
ou n
déré
ne n
pou
la tr
qui
gran
prés
poin
que
tique
siecle
Il
reche
roit p

P R E F A C E. ix

qui ait jamais été proposé. Il ne s'agissoit pas de savoir en général si cette découverte avoit été utile ou nuisible : cette question considérée comme abstraite & isolée, ne méritoit pas qu'on prît la plume pour y répondre. Mais il falloit la traiter par rapport aux moyens, qui nous restent de tourner ce grand événement à notre avantage présent & à venir ; & sous ce point de vue, elle embrasse presque toutes les combinaisons politiques de l'univers pendant trois siècles.

Il étoit donc très-important de rechercher si cette découverte auroit pu être utile, & comment il

x P R E F A C E.

auroit été possible de la faire servir au bonheur du genre-humain. Car si dès l'origine, elle ne pouvoit produire que des maux, il seroit maintenant insensé d'en attendre le moindre avantage, puisque les difficultés se sont accrues par les erreurs & les fausses routes, qui ont égaré les chefs des Nations depuis cette époque. Si au contraire, elle étoit de nature à rendre le genre-humain plus heureux, peut-être la plupart des moyens qu'on auroit pu mettre en usage, sont-ils encore applicables à l'état présent des choses; & alors c'est indiquer le remede aux maux causés par cet événement que de

tracer
suivre

Il
de rec
a été
& jus
deven
En ef
voie,
est néc
bien c
le sent
sûr, qu
D'aille
biens,
de cet
qu'elle
auroit

P R E F A C E. xj

tracer la route, qu'il auroit fallu suivre.

Il n'étoit pas moins important de rechercher si cette découverte a été utile ou nuisible, comment & jusqu'à quel degré elle a pu devenir funeste à l'espece humaine. En effet, pour rentrer dans la voie, qui conduit au bonheur, il est nécessaire de reconnoître combien on s'en est écarté, quel est le sentier le plus court & le plus sûr, qui puisse nous en rapprocher. D'ailleurs, l'opposition entre les biens, qu'on avoit droit d'attendre de cette révolution & les maux qu'elle a produits, prouve qu'il auroit fallu adopter des principes

xij P R E F A C E.

contraires à ceux qui ont été mis en pratique & doit ramener aux moyens, que la nature des choses avoit d'abord indiqués.

Ainsi mon sujet se divise en deux questions : *La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile ? a-t-elle été utile ou nuisible ?* Ces deux questions se servent mutuellement d'épreuve, & en s'éclairant l'une l'autre elles doivent confirmer les principes, que j'établis pour les résoudre.

La première est l'avant-scène, ou l'exposition du sujet. Il faut, pour la traiter, faire le tableau général de l'univers politique, au moment de la découverte. Elle

devie
la qu
est né
tion c
les m
alors
pour
améli
révol

La
sujet
dénou
toire
ont a
de to
engen
du m
Qu

P R E F A C E. xiiij

devient une partie essentielle de la question principale ; puisqu'il est nécessaire de connoître la situation des choses à cette époque & les moyens de bonheur, qui étoient alors à la portée du genre-humain, pour distinguer si son sort fut amélioré par l'influence de cette révolution.

La seconde forme le corps du sujet & doit le conduire à son dénouement. Elle comprend l'histoire de tous les événemens, qui ont accompagné la conquête, & de toutes les révolutions qu'elle a engendrées dans les quatre parties du monde jusqu'à nos jours.

Quiconque voudra réfléchir sur

xiv P R E F A C E.

chacune de ces questions verra bientôt s'y réunir une multitude de questions secondaires : il sera effrayé des idées sans nombre, qui viendront se croiser en tous sens, se pénétrer mutuellement & se précipiter en foule dans son esprit ; & il sentira la nécessité de diviser encore le sujet & de le considérer successivement par rapport aux différentes parties du globe.

Après avoir rassemblé tous les faits sur lesquels la découverte de l'Amérique peut avoir influé, j'ai reconnu que l'Asie n'avoit participé à cette influence que par l'augmentation du numéraire qui

P
en a ré
fourni
grandes
actif &
fidératio
paru ,
devoir
chapitre
contente
de ce c
ports av
l'influen
l'Améri
l'Europ
L'As
l'Asie
verte. M
des Né

P R E F A C E. xv

en a résulté en Europe & qui a fourni à notre commerce des grandes Indes un aliment plus actif & plus abondant. Cette considération unique ne m'a point paru, malgré son importance, devoir former la matière d'un chapitre particulier : & je me suis contenté d'évaluer les avantages de ce changement dans nos rapports avec l'Asie, en traitant de l'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur de l'Europe.

L'Afrique a ressenti plus que l'Asie les effets de cette découverte. Mais la question de la traite des Negres est tellement liée à

xvj P R E F A C E.

celle de la prospérité des Antilles, qu'il m'a paru plus convenable de ranger cet objet dans la partie qui concerne l'Amérique, que d'en faire un article séparé.

J'ai donc considéré successivement l'influence de la découverte de l'Amérique par rapport à l'Amérique même & par rapport à l'Europe. Mais les deux parties de cette division n'étoient point encore assez distinctes. Elles se pénétoient tellement, qu'il étoit bien difficile de démêler à laquelle des deux devoient être rappelés plusieurs faits, qui tenoient essentiellement à la question principale. Cette confusion d'idées naissoit de

ce

ce qu
l'Amé
à l'Eu
En i
partie
& en
l'influ
l'Amé
tans,
suivre
que &
Le
trois
chacun
manie
forme

(*)
parties

P R E F A C E. xvij

ce que les nouveaux habitans de l'Amérique appartiennent autant à l'Europe qu'à l'Amérique même. En introduisant une troisieme partie dans la division générale & en traitant séparément de l'influence de la découverte de l'Amérique sur ses nouveaux habitans, mes pensées m'ont semblé suivre une marche plus méthodique & plus lumineuse.

Le sujet ainsi divisé présente trois parties distinctes, dont chacune se soudivise en deux d'une maniere toujours analogue & uniforme. (*) Après avoir soumis

(*) Les six chapitres de ces trois parties formoient six parties séparées

xviii P R E F A C E.

toute la question à cette double analyse, j'ai pris la plume, pour ne la plus quitter avant la fin de l'Ouvrage. Tous les faits sont venus d'eux-mêmes se ranger à leurs places; leurs causes & leurs effets se sont enchaînés dans l'ordre le plus naturel, les raisonnemens se sont développés sans efforts, & le livre est sorti de ma main toute entier & d'un seul jet.

La première partie offre d'abord l'histoire abrégée des naturels de l'Amérique : elle expose leurs qua-

7
dans la première édition. C'est le seul changement essentiel, que l'on remarquera dans celle-ci.

lités
moy
heu
diffé
rens
les H
indie
la n
inse
pere
pu a
révo
conn
Je
la c
parc
ce m
voir

P R E F A C E. xix

lités physiques & morales, leurs moyens de jouissance & de bonheur, les traits caractéristiques des différentes peuplades, leurs différens degrés de civilisation, depuis les Hurons jusqu'aux Péruviens. Elle indique par quels développemens la nature auroit pu les conduire insensiblement à un état plus prospere, & comment nous aurions pu accélérer les progrès de cette révolution par le secours de nos connoissances.

Je passe ensuite à l'histoire de la conquête de l'Amérique. En parcourant toutes les régions de ce malheureux hémisphere, je fais voir comment les différens peu-

xx P R E F A C E.

ples qui les habitoient, se sont
vus successivement trahis, oppri-
més, avilis, massacrés, & presque
effacés. J'ai eu, dans ce siècle de
Philosophie, le courage de dire
& de prouver que, si parmi tant
de calamités les sauvages de l'Amé-
rique ont reçu de l'Europe quel-
que bien, c'est à la religion seule
qu'ils le doivent; à la religion,
qu'on avoit osé accuser d'être la
complice de tous les crimes dont
s'étoient souillés les vainqueurs
du Mexique & du Pérou. Je me
fers sur-tout du bel exemple, que
nous ont donné les conquérans
du Paraguay, pour prouver com-
bien il eut été facile de mettre

les f
de
Nat.
L
par
de t
riqu
les
peuv
Colo
dans
» D
» &
» gr
» pr
» ho
» fit
» co

P R E F A C E. xxj

les fruits & les douces jouissances de la civilisation à la portée des Nations Américaines.

La seconde partie commence par la description topographique de toutes les contrées de l'Amérique. Elle démontre que tous les moyens de prospérité, qui peuvent faire fleurir de nouvelles Colonies se trouvoient rassemblés dans cette partie du Monde.

» Des campagnes vastes, fertiles
» & capables de nourrir une
» grande population, un climat
» propre à la conservation des
» hommes & des animaux, la
» situation la plus favorable au
» commerce & à l'industrie; la

xxij P R E F A C E.

» tranquillité & la paix avec les
» peuples indigenes. » Mais elle
expose ensuite comment la poli-
tique Européenne a rendu inutiles
& souvent funestes toutes ces
grandes avances de la nature ;
comment l'avarice la plus aveugle
a tari toutes les sources de l'abon-
dance ; comment le Monopole
le plus oppressif a détruit tous
les germes de l'industrie ; comment
le luxe le plus corrompateur a des-
séché tous les fruits avant leur
maturité.

On verra dans cette partie les
conquérans barbares du Mexique
& du Pérou mourir tous ou dans
l'abandon & le désespoir , ou dans

l'ign
bou
par
vern
pro
lesse
celle
long
Paul
par
Anti
souff
touj
enfi
ranc
Colo
J'
fléau

P R E F A C E. xxiiij

l'ignominie & sous la main des
bourreaux , ou par trahison &
par l'épée de leurs complices. On
verra les Colonies Espagnoles en
proie au Monachisme , à la mol-
lesse , à la misere & aux Flibustiers ;
celles du Brésil condamnées à une
longue enfance & ravagées par les
Paulistes ; celles du Canada étouffées
par l'esprit militaire , celles des
Antilles long - tems privées du
souffle vivifiant de la liberté , &
toujours cultivées par des esclaves :
enfin on verra toutes nos espé-
rances déposées dans le sein des
Colonies indépendantes.

J'ai du parler du plus grand
fléau , qui soit né de la découverte

xxiv P R E F A C E.

de l'Amérique, l'esclavage des Negres. Si plusieurs grands hommes en ont parlé avant moi & mieux que je ne puis le faire, il faut cependant en parler encore; puisque cet odieux trafic n'est point encore détruit, puitque ceux qui l'exercent & s'enrichissent de ses profits ne sont pas encore dévoués à l'infamie & à l'exécration publique.

La troisieme partie offre le tableau de l'Europe, au moment de la découverte du Nouveau-Monde. J'ai cherché quels étoient alors ses moyens de jouissance, ses ressources, ses richesses, ses lumieres & ses arts, son commerce

& se
l'Asie
diffé
à cet
tuelle
Gouv
sonne
degré
soien
semb
révo
la dé
dete
de l'
J'
traff

P R E F A C E. xxv

& ses rapports avec l'Afrique & l'Asie. J'ai décrit les mœurs des différentes Nations Européennes à cette époque, leurs liaisons mutuelles, la forme diverse de leurs Gouvernemens, les qualités personnelles de leurs chefs & le degré d'autorité dont ils jouissoient : j'en ai conclu que tout sembloit être préparé pour la révolution la plus brillante & que la découverte de l'Amérique dans de telles circonstances devoit ouvrir une carrière sans bornes à l'activité de l'industrie & aux espérances de l'ancien monde.

J'ai fait voir que par un contraste toujours plus affligeant cette

xxvj P R E F A C E.

perspective de bonheur s'est évaporée comme un songe, & que l'ambition & l'orgueil des Rois, ont rendu la conquête de l'Amérique funeste à toute l'Europe.

J'ai peint l'Espagne épuisée par l'enflure même de sa puissance, dépeuplée, perdue dans la mollesse; le Portugal affoibli, courbé sous le joug Britannique, effacé de la liste des puissances de l'Europe; la France, l'Angleterre & l'Allemagne déchirées par des guerres intestines, ébranlées jusques dans leurs fondemens. J'ai décrit l'origine & les progrès de la monarchie universelle, du sceptre de la mer, & de la folie

des
terri
tous
tagn
les
l'Eu
nés e
l'Esp
suiv
j'ai
la vi
sur
la m
dans
qui
l'Am
seul
fiter

P R E F A C E. xxvij

des guerres de commerce; fléaux terribles nés de la soif des richesses, tous trois sortis du flanc des montagnes de l'Amérique. J'ai calculé les effets qu'ont produits sur l'Europe ces monceaux d'or amenés en triomphe dans les ports de l'Espagne & du Portugal; j'ai suivi le cours de cet or fatal & j'ai trouvé qu'au lieu de répandre la vie & l'abondance il avoit porté sur son passage la désolation & la mort. J'ai démêlé son influence dans tous les grands événemens, qui ont suivi la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours. Un seul peuple de l'Europe à su profiter de ces dangereux trésors, &

xxviii P R E F A C E.

cette exception remarquable vient à l'appui de tous mes principes: elle offre un grand exemple des avantages, que l'Europe auroit pu retirer de la conquête de l'Amérique & des moyens qu'elle auroit dû mettre en œuvre pour employer utilement les fruits de cette conquête.

Après avoir ainsi parcouru toutes les parties de mon sujet, j'aurois pu croire qu'aucune des branches de la question ne m'avoit échappé. Cependant j'ai craint que plusieurs traits indiqués dans la rapidité de la composition ne fussent pas assez prononcés, & j'ai cherché à leur donner plus de force & de

dével
la qu
regar
l'ouv
En
ral f
pensé
dont
l'orig
chées
âge,
enfant
adole
prog
si ra
fait c
viril

P R E F A C E. xxix

développement. Tel est l'objet de la quatrième partie, qui peut être regardée comme le supplément de l'ouvrage.

En jettant un coup-d'œil général sur le genre-humain, j'ai pensé que les erreurs sans nombre dont il a été la victime depuis l'origine des siècles, étoient attachées à l'ignorance du premier âge, & que pour lui une longue enfance avoit été suivie d'une adolescence orageuse. Mais les progrès de la raison, qui ont été si rapides de nos jours, m'ont fait croire qu'il atteignoit à l'âge viril & que le tems étoit venu,

xxx P R E F A C E.

où l'homme alloit jouir de toutes ses prérogatives.

J'ai donc indiqué la perfection de la raison universelle, comme le plus sur moyen d'étendre les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. C'est sur cette idée générale, que j'ai jetté le plan de réformation de tous les abus & de tous les désordres, qui sont nés des rapports mutuels des deux mondes. J'ai vu dans cette idée chérie l'indépendance des Anglo-Américains devenir le germe du bonheur de toute l'Amérique : la postérité des Indiens sortir d'une longue

servi
de
Negro
d'arg
les C
qui p
de le
fluen
déliv
l'univ
qui d
T
que
publ
défa
mani
vérit
port

P R E F A C E. xxxj

servitude & recouvrer les droits de l'humanité : l'esclavage des Negres aboli : les mines d'or & d'argent fermées pour toujours : les Colonies dégagées des lisières qui prolongent leur enfance, voler de leurs propres ailes sous l'influence de la liberté : le commerce délivré de ses chaînes, enrichir l'univers & resserrer les nœuds qui doivent unir tous les peuples.

Telle est l'analyse de l'ouvrage, que je remets sous les yeux du public. Il reparoît avec tous ses défauts, parcequ'ils tiennent à ma maniere de voir & de sentir. La vérité s'y montre toute nue, sans porter atteinte aux objets de la

xxxij P R E F A C E.

vénération publique ; & peut-être sous ce point de vue sera-t-il remarquable dans un siècle, où la Philosophie s'est pluë à tout renverser & à tout détruire.

Il comprend l'histoire complete des malheurs nés de la conquête du Nouveau-Monde ; il en expose toutes les causes & en développe tous les effets directs & réfléchis. A l'égard des remedes , la plupart sont marqués par des traits de force, quelques-uns sont à peine indiqués ; c'est au lecteur attentif à saisir ces nuances & à suppléer ce que la prudence m'obligeoit de taire. Dans le déluge de maux & de préjugés qui environne ce globe,

globe
des m
dissent
divers
Colon

l'olive

Je
essenti

vois
moins

peine

Les
dans

leur a
tion,

petit

Je
de lo

P R E F A C E. xxxiiij

globe, je n'ai pas voulu envoyer des messagers de trouble & de dissention; j'ai député dans les diverses parties du monde la Colombe, qui doit en rapporter l'olive de la paix universelle.

Je n'ai négligé aucun des faits essentiels à la cause que je devois défendre; & le lecteur le moins instruit pourra s'épargner la peine de consulter d'autres livres. Les objets se trouvent rangés dans un tel ordre que, malgré leur abondance & leur complication, ils sont renfermés dans un petit espace.

Je me suis cependant livré à de longs épanchemens du cœur.

xxxiv P R E F A C E.

Dans la carrière pénible que j'avois à parcourir, c'étoit un besoin pour moi que de m'abandonner aux effusions de la sensibilité. Ceux, qui seroient tentés de m'en faire un reproche, connoitroient-ils le langage des ames tendres & généreuses & les tourmens qu'elles éprouvent à la vue des malheurs publics?

Le style du Philosophe de Genève si serré, si pressant dans les discussions abstraites, devient large & rédondant, quand il expose des vérités de sentiment; c'est un cœur trop plein qui déborde & s'épanche avec profusion. Le disciple chéri de Socrate, le divin Aristoclès, n'a reçu le

non
fa
fura
Si j
deux
pour
Mais
vol
aigle
que
natur
m'agi
facult
Je
de pr
de dé
de l'é
gneme
Quand

P R E F A C E. xxxv

nom de Platon, qu'à cause de sa verbeuse éloquence & de la surabondance de ses expressions. Si j'avois le talent d'imiter ces deux hommes, je les aurois choisis pour modeles dans l'art d'écrire. Mais ne pouvant prendre un vol assez élevé pour atteindre ces aigles dans les airs, je n'ai suivi que la seule inspiration de la nature, ce génie puissant qui m'agite & remplit toutes les facultés de mon ame.

Je ne me mettrai pas en peine de prouver qu'il seroit nécessaire de déployer toutes les ressources de l'éloquence pour traiter dignement la question proposée. Quand faudra-t-il donc échauffer

xxxvj P R E F A C E.

le lecteur, si l'on doit rester froid en sa présence, lorsqu'il s'agit des plus chers intérêts de l'humanité? Quel sujet fut jamais plus propre à embellir le style, à faire naître des sentimens généreux, à inspirer ces réclamations vigoureuses, qui font pâlir la tyrannie & déconcertent les projets de l'avarice & de l'oppression? Quiconque voudra traiter un tel sujet comme un problème d'algebre, ne sera point capable d'en sentir l'importance ni d'en connoître les rapports. C'est un homme mutilé, privé des dons de la nature & indigne d'en défendre les droits.

L

D

D

I D

D

Q

pas of

& mul

tacles

courag

Il tient

qui pou

Tom

L'INFLUENCE

DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE

SUR LE BONHEUR

DU GENRE HUMAIN.



IDÉE GÉNÉRALE

DE CET OUVRAGE.

QUELLE entreprise l'homme n'a-t-il pas osé tenter pour aggrandir son être & multiplier ses jouissances ? Quels obstacles peuvent désormais étonner son courage & ralentir l'effort de son génie ? Il tient dans ses chaînes tous les animaux qui pouvoient lui disputer l'empire de la

Tome I.

A

terre ; il brave les fureurs de l'océan ,
& franchit les barrières qui sembloient
séparer éternellement les deux Mondes :
son activité toujours infatigable fait ras-
sembler dans chaque climat les diverses
richesses distribuées sur la surface du
globe : il imite & dirige la foudre ; il
s'éleve en triomphateur dans les hautes
régions de l'air , & voit les orages sous
ses pieds : il a dompté tous les élémens.
Sans cesse son avide curiosité interroge
la nature , & lui dérobe de nouveaux
secrets. Il a deviné les ressorts cachés qui
animent l'Univers , & s'est élancé dans
l'infini. Au défaut de la réalité , son
imagination féconde lui a créé des pro-
diges & des illusions enchanteresses. Rien
n'a pu résister à son audace ; tout s'est
transformé au gré de ses desirs.

Croira-t-on , qu'après tant de mer-
veilles & de conquêtes, il ne soit pas

enc
Nor
& r
hor
Nos
son
gén
l'en
imp
qui
loin
pre
mê
L
la p
se g
frap
n'ef
la v
des
con

encore parvenu au comble de ses vœux ?
Nous cherchons par-tout le bonheur,
& nous avons tout tenté, tout obtenu,
hors les vrais moyens d'être heureux.
Nos préjugés & nos erreurs ont empoi-
sonné tous les dons de la nature & du
génie : l'homme est devenu pour l'homme
l'ennemi le plus redoutable & le plus
implacable. C'est un conquérant superbe,
qui fait vaincre & triompher : mais
loin de profiter de sa victoire, il l'a
presque toujours tournée contre lui-
même.

La découverte de l'Amérique, l'époque
la plus brillante dont notre orgueil puisse
se glorifier, nous offre l'exemple le plus
frappant de ces tristes vérités ; & rien
n'est plus capable de mettre au grand jour
la vanité des espérances, que l'ambition
des Rois & l'esprit de conquête nous font
concevoir. Aucune révolution n'avoit

4 LA DÉCOUVERTE

encore ouvert un champ aussi vaste à l'industrie humaine, ni fourni d'aussi puissans ressorts à l'activité du commerce & de la politique. Jamais le temps n'avoit fait éclore à la fois tant de moyens de jouissance, de bonheur & de prospérité. Les vérités pures & consolantes de la morale évangélique, annoncées à des peuples superstitieux & livrés à l'erreur; les secrets de nos arts & de nos sciences, révélés à des Sauvages plongés dans l'ignorance & dans la plus profonde misère; le goût de la sociabilité inspiré à des cœurs, qui connoissoient à peine le prix des plus doux penchans de la nature; de nouvelles sources de richesses, qui sembloient jaillir de toutes parts; des terres d'une immense étendue, qui invitoient à la culture & promettoient les plus abondantes récoltes; une multitude innombrable de nouveaux objets d'é-

chan
tout-
tage
tend
Cep
& l
fut
les
pou
un
gen
quét
seul
bre
terre
Il
afflig
de c
l'inst
futura
où le

change; le domaine de l'homme accru tout-à-coup de moitié : tels sont les avantages ineffimables, que l'on devoit attendre de cette importante découverte. Cependant trois siècles se sont écoulés, & les sages demandent encore si elle fut utile ou nuisible. Que dis-je ? Parmi les Ecrivains, qui prendront la plume pour résoudre une question si étrange, un seul croira-t-il devoir féliciter le genre-humain sur les fruits de cette conquête mémorable ? S'en trouvera-t-il un seul, qui ne déplore les maux sans nombre dont elle inonda la surface de la terre ?

Il vaudroit mieux sans doute ne point affliger nos regards du spectacle de tant de calamités, s'il ne devoit pas servir à l'instruction des générations présentes & futures. Mais le tems viendra peut-être où les Chefs des Nations seront tentés de

6 LA DÉCOUVERTE

revenir sur le passé, & de profiter des anciennes erreurs pour diriger plus sûrement vers le bonheur général toutes les forces qui leur sont confiées. Le moment est déjà venu, où l'opinion, la Reine des Peuples & des Rois, commence à dépouiller la fausse gloire de tout ce qu'elle a d'imposant & de séduisant pour le vulgaire. Déjà la politique des Nations tend à renfermer les Empires dans leurs justes bornes, & à maintenir la paix & l'équilibre dans l'univers; & c'est hâter les progrès de cette révolution salutaire, que de retracer les malheurs attachés aux anciennes maximes. C'est servir utilement le genre-humain, que de rechercher les causes qui ont rendu funeste un événement, dont on devoit recueillir des fruits si abondans & si doux.

Guidé par ce motif, le seul digne de quiconque entreprend de venger les

dro
la
qu
d'u
la v
gifi
non
tré
l'ef
lar
les
plu
ran
que
tach
ven
l'éle
prob
sem
qui
Mur

droits de l'humanité, j'ai tâché de porter la lumière dans toutes les parties de la question proposée. Je n'ai pu me défendre d'un effroi involontaire, en contemplant la vaste étendue de la carrière qu'il s'agissoit de parcourir, & les difficultés sans nombre qui sembloient en interdire l'entrée. Mais l'amour de mes semblables, l'espoir de contribuer à essuyer leurs larmes, le desir si naturel & si vif dans les cœurs droits & sensibles de voir régner plus d'ordre dans le monde moral, ont ranimé mes efforts, & m'ont fait croire que je pourrois triompher de tous les obstacles. Une autre considération est encore venue soutenir mon courage; c'est que l'éloquent Historien, qui a proposé ce problème politique, a pris soin de rassembler d'avance la plupart des faits qui peuvent en préparer la solution. Muni d'un tel secours, je me suis avancé

8 LA DÉGOUVERTE

d'un pas plus ferme , & j'ai mesuré d'un œil moins étonné la grandeur de mon entreprise.

En employant les divers matériaux , que cet Auteur , justement célèbre , a mis sous ma main , je ne me suis pas imposé la loi d'embrasser ses opinions. J'ai voulu dans toutes mes recherches voir briller devant moi cette clarté vive , qui annonce la présence de la vérité. Je n'ai pas cessé de consulter la voix intérieure , qui trompe rarement , & , dans tout le cours de mon Ouvrage , j'ai senti les traits de ce feu divin , dont la nature échauffe ses vengeurs. Vérité , Nature , Religion sainte , c'est votre cause que je vais défendre ; c'est sous votre égide que je vais combattre. Je vous consacre ma plume : elle ne fut jamais prostituée au mensonge , ni à l'esprit de système , ni à la flatterie , ni au vil intérêt.

Pou
essenti
résoud
succes
peuple
l'Amér
Je dév
avanta
divers
compar
les fait
véne
rances.
j'établ
vement
des Pe
constant
fruits q
volution
en effet
auroit f

DE L'AMÉRIQUE. 29

Pour ne laisser échapper aucune partie essentielle du problème, qu'il s'agit de résoudre, j'ai cru le devoir considérer successivement par rapport aux différens peuples, sur lesquels la découverte de l'Amérique peut avoir eu de l'influence. Je développerai donc d'abord les grands avantages qu'elle auroit dû procurer aux divers habitans du nouveau Monde ; & comparant ensuite ces avantages avec les faits historiques, j'examinerai si l'événement a rempli de si flatteuses espérances. Je suivrai la même marche, & j'établirai la même comparaison relativement aux Conquérens & à la plupart des Peuples de l'Europe. L'opposition constante que nous observerons entre les fruits qu'on devoit attendre de cette révolution, & ceux qu'on en a recueillis en effet, nous indiquera la route qu'il auroit fallu choisir, & celle qu'il faut

10 LA DÉCOUVERTE, &c.

droit suivre encore pour diminuer les inconvéniens & multiplier les avantages. Ainsi la chaîne de mes idées ne sera point rompue, & la dernière partie de mon Discours ne sera que le développement & l'application des principes établis dans les premières. Puisse le tableau fidele, que je vais tracer, nous convaincre que les actions les plus éclatantes des Conquérens sont un dédommagement bien foible pour les maux dont ils affligent la malheureuse humanité ! Puisse-t-il embrâser tous les cœurs de l'amour de l'ordre, & faire luire à tous les yeux les rayons de cette raison universelle, qui rapproche tous les peuples, & doit seulé leur apprendre le véritable emploi de leur puissance ?



☞

PR

☞

L' I

DI

DE

S U

DE S

CH

La déc

elle é

LES

contine

dans la



PREMIERE PARTIE.



L'INFLUENCE

DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE

SUR LE BONHEUR

DE SES ANCIENS HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses anciens Habitans?

LES peuplades dispersées sur le vaste continent de l'Amérique languissoient dans la première enfance de la vie so-

ciale, sans connoître le prix des plus
 doux présens de la nature. Elles igno-
 roient presque entièrement l'art d'ouvrir
 & de féconder le sein de la terre, qui
 étoit prête à leur prodiguer ses richesses;
 & cette mere bienfaisante se consumoit
 en vains efforts, s'épuisoit par une végé-
 tation surabondante & souvent nuisible.
 Sa surface cachée sous des ronces, des
 lianes, & d'autres plantes sauvages &
 parasites, nourrissoit une multitude in-
 nombrable d'insectes & de reptiles veni-
 meux. Des forêts immenses, inaccessibles
 aux vents, impénétrables aux rayons du
 soleil, renfermoient un air humide &
 corrompu. Les plaines les plus fertiles,
 inondées par les débordemens des lacs
 & des fleuves, & changées en marais
 fangeux, exhaloient des vapeurs pesti-
 lentielles. Les animaux dégénérés étoient
 sans force & sans courage.

L'hon
 fluence
 une exif
 foiblesse
 répondoit
 sensible
 faire, qu
 voyoit da
 tinée aux
 travaux le
 des mala
 des passio
 tourment
 & des ho
 dévorans
 inquiete
 à la faim
 la morsur
 des saison
 à une foul
 chimériqu

L'homme ressentoit comme eux l'influence maligne du climat, & traînoit une existence pénible & misérable. La foiblesse de ses besoins & de ses desirs répondoit à celle de ses organes. A peine sensible à l'attrait impérieux & nécessaire, qui unit les deux sexes, il ne voyoit dans la femme qu'une esclave destinée aux services les plus abjects & aux travaux les plus pénibles. S'il étoit exempt des maladies qui assiègent la mollesse, des passions petites & cruelles qui nous tourmentent au sein même des jouissances & des honneurs; s'il ignoroit les soucis dévorans qu'enfante notre imagination inquiète & dépravée, il étoit en proie à la faim, aux plus rudes fatigues, à la morsure des reptiles, à l'inclémence des saisons, à la rage de ses ennemis, à une foule de superstitions & de craintes chimériques. Son intelligence envelop-

pée d'épais nuages resserroit toutes ses idées dans le cercle étroit de ses besoins présens. Son défaut de prévoyance l'exposoit sans cesse aux alternatives les plus dangereuses ; & l'abondance passagere des alimens , après une longue disette , soumettoit sa frêle constitution à des secousses violentes , souvent plus funestes que la faim. Isolé , taciturne , abandonné de toute la nature , il n'éprouvoit jamais ces tendres émotions , qui nous consolent & ouvrent nos cœurs à la bienfaisance ; jamais la pitié ne lui faisoit verser de larmes ; jamais il n'épanchoit ses douleurs dans le sein d'un ami ; jamais l'adolescent ne sentoit les douces étreintes des bras paternels ; & jamais la piété filiale ne fermoit les yeux du vieillard expirant.

L'Américain stupide ne savoit point goûter le plaisir de pardonner à un ennemi désarmé ; & s'il sortoit de son état

de lang
lité , c'é
vrantes ,
la passio
consistoi
le port
tantes ,
atroce
les plus
captivi
bourrea
Parmi
buvoier
& s'ab
les me
prisonn
de leu
d'âge
On fa
de la v
dité se

de langueur , d'indolence & d'insensibilité , c'étoit pour boire des liqueurs enivrantes , ou s'abandonner à la vengeance , la passion des ames foibles. Toute sa vertu consistoit dans la fureur guerriere , qui le portoit aux atrocités les plus révoltantes , & dans sa constance non moins atroce à chanter au milieu des tortures les plus affreuses , quand il tomboit en captivité , & à encourager lui-même ses bourreaux dans leur ingénieuse barbarie. Parmi certaines Tribus , les vainqueurs buvoient dans le crâne de leurs ennemis , & s'abreuvoient de leur sang. Souvent les meres arrachotent les entrailles des prisonniers pour battre & teindre les joues de leurs enfans , & pour perpétuer ainsi d'âge en âge la soif de la vengeance. On faisoit un horrible festin de la chair de la victime , & l'on dévorait avec avidité ses membres palpitans. Tels étoient

les plaisirs & les vertus de l'homme sauvage.

En vain l'orgueilleuse Philosophie s'est-elle pluë à nous vanter l'amour de l'indépendance, qui le caractérise. Car cette passion est bien éloignée d'avoir une origine aussi noble, & de produire d'aussi bons effets dans le cœur du sauvage que dans celui de l'homme civilisé. Parmi nous, elle suppose une ame élevée, qui dédaigne les dons de la fortune, quand il faut les acheter par de basses intrigues : elle prend sa source dans le sentiment intime de la dignité de l'homme ; elle excite en nous la bienfaisance, le désintéressement, la générosité, la pitié, l'oubli & le pardon des injures. L'ame indépendante & dégagée des soins futiles & rampans, qui agitent le vulgaire, est toute entiere à la vertu, & devient sublime comme elle. Mais l'averfion de
l'Indien

l'Indien
son g
borne
de se
plus e
les se
centré
cette
une s
qui ne
partag
devien
vertus.

C'est
la nou
quelqu
sauvag
& je ne
voir le
nion,
prit. L

Tom

L'Indien pour toute espèce de contrainte, son goût excessif pour une liberté sans bornes, viennent du défaut d'énergie & de sensibilité, & tendent à l'isoler de plus en plus & à fermer son cœur à tous les sentimens généreux. Toujours concentré en lui-même, il n'a jamais connu cette force expansive, qui nous donne une seconde vie dans nos semblables, qui nous identifie avec eux, nous fait partager leurs peines & leurs plaisirs, & devient le principe des plus héroïques vertus.

C'est le seul amour du paradoxe & de la nouveauté, qui a pu faire soutenir à quelques Ecrivains ingénieux, que la vie sauvage étoit préférable à l'état social; & je ne m'arrêterai pas d'avantage à faire voir le peu de solidité d'une telle opinion, qui n'est en effet qu'un jeu d'esprit. L'homme sauvage est un être im-

parfait, privé des plus éminentes qualités de son espece, inutile à ses semblables, le jouet des élémens & de toute la nature.

Non-seulement chaque individu ne jouit pas dans cet état du degré de bonheur qui lui est destiné; mais le nombre des hommes y est incomparablement moindre que dans les sociétés civilisées. Tout concouroit en effet à retarder les progrès de la population dans les Tribus Américaines. Les femmes épuisées par des travaux continuels & trop rudes pour leur constitution délicate, étoient pour la plupart infécondes, ou ne pouvoient nourrir & élever qu'un très-petit nombre d'enfans. Le tempérament foible & froid des hommes, leur insouciance & leur goût dominant pour l'oïsveté, l'extrême difficulté de se procurer des alimens, l'embaras de se charger de leurs enfans dans les courses & les chasses lointaines

& de lon
occasion
& les r
geance
souvoir q
Tribu
plaisir
sang fro
de cauf
à la pre
tiplicati

D'ail
avoient
subsister
chasse d
mites él
des prêt
sans. C
sous les
auroien
breuses

& de longue durée, les disettes fréquentes occasionnées par leur stupide indolence & les ravages de la guerre, leur vengeance implacable qui ne pouvoit s'assouvir que par l'entière extinction de la Tribu ennemie, le triste & barbare plaisir qu'ils goûtoient à massacrer de sang froid leurs prisonniers, sont autant de causes puissantes, qui se joignoient à la première, pour s'opposer à la multiplication de l'espèce humaine.

D'ailleurs, les moindres peuplades avoient besoin d'un vaste terrain pour subsister ; & il falloit laisser pour leur chasse des déserts immenses, dont les limites éloignées & incertaines fournissoient des prétextes de guerre toujours renaissans. C'est ainsi que des contrées, qui sous les loix salutaires de la civilisation auroient pu contenir des nations nombreuses & fortunées, nourrissoient à peine

quelques hordes de sauvages nuds & indigens , toujours prêts à s'entr'égorger. Il n'est donc pas possible de douter qu'en façonnant par degrés les Tribus Américaines au travail & aux vertus sociales , & qu'en leur inspirant le goût & la connoissance des arts utiles , on n'eût en même-temps augmenté le bonheur de chaque individu , & le nombre de ceux qui eussent été appelés aux jouissances d'une vie plus douce , & qu'on n'eût procuré par-là au genre-humain des avantages inestimables.

La lente succession des tems eût peut-être préparé d'elle-même cette heureuse révolution , si le desir des conquêtes & des découvertes , qui tourmentoit l'Europe à la fin du quinzieme siecle , n'eût établi une communication entre elle & l'Amérique. Car parmi tant de peuplades sauvages , celles qui habitoient un terrain

plus d
aux t
menço
d'une
maine
Tribus
la cha
rangs ,
chefs
loient
avoient
tien d
terreur
tition.
Habita
sur-tout
Empire
& les P
Je
Auteur
les M

plus découvert, se livroient davantage aux travaux de l'agriculture, commençaient à se soumettre aux loix d'une police plus régulière & plus humaine. Quelques-unes même de ces Tribus, moins adonnées aux courses de la chasse, connoissoient la distinction des rangs, & se laissoient gouverner par des chefs d'autant plus absolus, qu'ils parloient au nom de la Divinité, & qu'ils avoient l'adresse de faire servir au maintien de leur autorité le respect & la terreur imprimés par une aveugle superstition. Tels étoient les Natchez & les Habitans des grandes Isles; tels étoient sur-tout les Sujets des deux plus grands Empires de l'Amérique, les Mexicains & les Péruviens.

Je ne dirai point avec l'éloquent Auteur de l'Histoire Philosophique, que *les Mexicains avoient autant de con-*

noissances , de lumieres , d'industrie & de politesse , qu'il y en avoit alors en Europe. ()* L'amour de la vérité m'oblige d'avouer que leur agriculture étoit

(*) Voyez les premières Editions de l'Histoire Philosophique , Liv. VI.

Il paroît que M. l'Abbé Raynal avoit adopté cette opinion sur le rapport de Cortez, qui avoit intérêt de rehausser dans ses Lettres la gloire d'une conquête, qu'il n'avoit entreprise qu'en bravant l'autorité de Velasquez, son chef légitime. Peut-être ce célèbre Ecrivain en a-t-il cru trop légèrement les descriptions gigantesques & pleines d'exagérations d'Antonio Solis, qui assure, entr'autres mensonges, qu'il y avoit deux mille Temples dans la seule ville de Mexico. Quoiqu'il en soit, M. l'Abbé Raynal a changé lui-même de sentiment sur les Mexicains, & la bonne foi exige que j'avertisse que dans les nouvelles Editions de l'Histoire Philosophique il tient un langage absolument opposé. Je ne me suis aperçu de ce changement, qu'après avoir traité cette première Partie de mon Ouvrage,

très-im
qu'ils t
toient f
si gran
trême f
un état
J'avoue
tous les
état d'e
Cortez
à sa con
assembl

(*) Un
eut à va
fut de fa
marches
Empire c
nourrir d
& il fallo
que pour
relatives
à peu - p

très-imparfaite, & que les productions, qu'ils tiroient du sein de la terre, n'étoient suffisantes pour la nourriture d'un si grand peuple, qu'à cause de leur extrême frugalité, qui les entretenoit dans un état de foiblesse & de langueur. (*)

J'avoueraï avec la même franchise que tous les autres arts étoient aussi dans un état d'enfance. Ces Villes si vantées par Cortez, pour donner plus d'importance à sa conquête, n'étoient en effet qu'un vaste assemblage de cabanes rustiques; ces palais

(*) Un des plus grands obstacles que Cortez eut à vaincre dans la conquête du Mexique, fut de faire subsister sa petite troupe dans ses marches diverses. Le peu de culture de cet Empire obligeoit souvent les Espagnols de se nourrir des productions spontanées de la terre, & il falloit autant d'alimens pour un Européen, que pour trois ou quatre Indiens. Les forces relatives de ces deux especes d'hommes étoient à peu - près dans le même rapport.

& ces temples si riches & si majestueux étoient des masses énormes de terre dont il ne reste aucun vestige depuis si long-temps. (*) Ces chefs-d'œuvres tant admirés de peinture & d'orfèvrerie, dont on a conservé quelques échantillons, étoient de grossières ébauches, qui ne sont dignes d'attention, que pour marquer les progrès successifs de l'industrie humaine. (**)

(*) Il ne reste aucun vestige du Palais de Montezuma, ni du grand Temple de Mexico, tandis qu'on voit encore aujourd'hui la maison que Cortez fit bâtir à la hâte, lors de la conquête. Tant il est vrai que les monumens des Mexicains étoient au-dessous de l'idée que les Historiens Espagnols ont voulu en donner, & des noms pompeux dont ils les ont embellis.

(**) Les Mexicains se servoient d'écorces d'arbres & de peaux d'animaux, pour dessiner à leur manière les événemens dont ils vouloient conserver la mémoire. Quoique l'avidé solda-

Je

Je n
Auteur,

tesque, c
ces recue
Sumarica
devoir ce
put recue
un, que
contenter
manuscri
François,
Mais apr
il tomba
fit impr
toutes le
de trois
peintures
sophiques
clair-obs
imitation
sans véri
Philosop
Purchas
traits les
caine. L
publié tr

Tome

Je ne dirai pas non plus avec le même Auteur, que les *Mexicains n'avoient de*

quelque, qui saccoya l'Empire, fit peu de cas de ces recueils de peintures historiques, & que Sumarica, premier Evêque de Mexico, crût devoir condamner aux flammes tout ce qu'il put recueillir, il s'en est cependant conservé un, que Cortez avoit envoyé en Europe pour contenter la curiosité de Charles-Quint. Ce manuscrit fut d'abord à la merci d'un Armateur François, qui pillà le vaisseau expédié par Cortez. Mais après avoir passé par beaucoup de mains, il tomba en la possession de Raleigh. Thevenot fit imprimer dans son Recueil des Voyages toutes les figures de ce manuscrit au nombre de trois cens soixante Il n'y a dans toutes ces peintures, dit l'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, *aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la nature; & les objets sont tous sans vérité, comme sans proportion.* (Recherches Philosoph. cinquieme Partie, Sect. premiere.) Purchas a publié aussi soixante-six planches des traits les plus remarquables de l'écriture Mexicaine. L'Archevêque actuel de Toledo en a publié trente-deux planches, avec des explica-

barbare que leurs superstitions. ()* Ce n'étoit pas leur culte qui dans l'origine les

tions fournies par les Indiens instruits dans cet art. Ces sortes de peintures s'appellent *Ecritures en Tableaux* : elles représentent des choses, elles en offrent les images, & n'ont aucun rapport à la langue.

On prétend que les Mexicains peignoient encore les objets d'une autre manière, par le moyen de plumes diversement colorées & nuancées. Mais il paroît qu'on n'a conservé aucune des peintures de cette espèce.

On voit dans le Cabinet du Roi d'Espagne plusieurs bijoux en or & en argent, & plusieurs ustensiles des Mexicains ; *ce ne sont*, dit Robertson, *que des représentations informes d'objets communs, & des figures grossières d'hommes & d'animaux, sans vérité & sans grace.* (Hist. de l'Amérique, Liv. VII, tom. IV, page 33) Le Lord Archer possède une coupe d'or fin qu'on prétend avoir appartenu à Montézume ; elle est ornée d'un relief dont les traits sont grossiers & mal dessinés.

(*) Voyez les premières Editions de l'Histoire Philosophique, Liv. VI.

avo
féro
sang
nou
crua
fond
ples
geoi
moi
Mex
de l
pass
sacr
mal
cher

—
(*)
Mex
suffi
vêto
& q
couv

avoit rendus barbares; mais leur naturel féroce leur avoit fait inventer un culte sanguinaire & révoltant, qui, à son tour, nourrissoit dans leurs ames le goût de la cruauté. Avant que les Mexicains eussent fondé leur Empire, la plupart des peuples de l'Amérique massacroient & mangeoient leurs prisonniers avec plus ou moins d'appareil: & si les Prêtres du Mexique ont imaginé des Dieux avides de sang humain, c'étoit pour flatter la passion dominante du peuple, en consacrant par la Religion une coutume qui, malgré son atrocité, faisoit ses plus cheres délices. (*) C'est ainsi que Mahio-

(*) Pour prouver que toute la férocité des Mexicains ne consistoit pas dans leur culte, il suffit de dire que souvent leurs Guerriers se revêtoient de la peau sanglante de leurs ennemis, & qu'ils se promenoient dans les places publiques couverts de ces horribles trophées.

met se fit aisément des prosélytes dans un climat brûlant, en fondant sa morale sur les plaisirs sensuels, & en promettant aux fideles observateurs de sa Loi toutes les jouissances de la volupté. C'est ainsi que le farouche Odin se fit mettre au rang des Dieux, dans un climat triste & barbare, & chez des peuples qui ne vivoient que de meurtres & de rapines, en annonçant une Religion de sang, & en déifiant tous les instrumens du carnage.

Mais, quoique les Mexicains eussent conservé quelques-uns des vices de l'état sauvage, & qu'ils y eussent ajouté ceux de la servitude, qui les soumettoient à un despote, ils avoient cependant fait plusieurs pas qui les rapprochoient d'un état plus prospere. La justice étoit administrée dans l'Empire avec une sagesse admirable pour ces tems d'ignorance &

de b
impa
rieur
avoit
des M
toute
arts :
espec
échar
relati
sieurs
étoit
parm
jailli
heure
Les
çoiem
vaste
noeud
mœur
de le

de barbarie : l'agriculture , quoique très-
imparfaite , y étoit cependant fort supé-
rieure à celle des tribus errantes. Il y
avoit à Mexico , & dans d'autres Villes ,
des Marchés très-fréquentés & garnis de
toutes les productions de la terre & des
arts : les noix de Cacao formoient une
espece de monnoie qui facilitoit les
échanges , & qui déterminoit la valeur
relative des diverses marchandises. Plu-
sieurs cités étoient très-peuplées , & il
étoit impossible que du choc des opinions ,
parmi tant d'hommes rassemblés , il ne
jaillît pas de tems en tems quelques idées
heureuses & quelques étincelles de génie.
Les rapports multipliés , qui commen-
çoient à s'établir entre les sujets de ce
vaste Empire , devoient resserrer les
nœuds qui les unissoient , adoucir leurs
mœurs par degrés , tempérer l'atrocité
de leur Religion & de leur caractère ,

10 LA DÉCOUVERTE

faire naître parmi eux de nouveaux besoins & de nouvelles jouissances. Enfin, leurs progrès, que l'on peut regarder comme étonnans pour un État qui n'avoit pas un siècle & demi d'antiquité, devoient se communiquer de proche en proche aux nations voisines; & ce peuple, en étendant sa domination par des conquêtes, eut étendu plus rapidement encore l'influence de ses arts & de ses loix, s'il n'eût pas fait la guerre plutôt pour détruire, & exterminer les vaincus, que pour les éclairer & les gouverner.

Les Péruviens donnoient un autre exemple au midi de l'Amérique, & leur Empire fondé sous des Loix plus sages, & appuyé d'une Religion plus douce, devoit conduire tôt ou tard toute cette immense péninsule au plus haut degré de puissance & de prospérité. L'adoration du Soleil établie parmi eux, quatre siècles

avant
doute
ble de
les re
de la
vie,
de se
sous
piroi
ram
de l
nou
& f
nité
avo
mur
roit
am
for
d'an
per

avant l'arrivée des Espagnols, est sans doute la moins insensée & la plus excusable des superstitions. Ce culte, en fixant les regards de l'homme sur le principe de la lumière, de la chaleur & de la vie, comme sur l'objet le plus digne de ses hommages, lui présentoit l'univers sous un aspect plus consolant, lui inspiroit des penchans plus tendres, & le ramenoit sans cesse aux doux sentimens de la nature. Il l'avertissoit de tirer sa nourriture du sein de la terre embellie & fécondée par les rayons de la Divinité; sans cesse il lui faisoit sentir qu'il avoit une origine & une destination commune avec tous ses semblables, & resserroit ainsi à chaque instant les liens d'un amour mutuel. Aussi les Péruviens ne formoient-ils qu'une société de freres & d'amis, qu'une seule famille dont l'Empereur étoit le pere. Ils ignoient les

tristes plaisirs de la vengeance, ils avoient en horreur la cruauté des autres peuples de l'Amérique, & jamais leurs Temples ne furent souillés de sang humain.

Ce bon peuple chérissoit le joug de la Religion & celui de ses maîtres, qu'il croyoit être enfans du Soleil. Il recevoit les loix des Incas, comme émanées du sein de Dieu même, & il les observoit avec une exactitude religieuse, dont on chercheroit en vain un autre exemple dans les annales de toutes les nations. Au Pérou, l'agriculture n'étoit pas le partage des femmes, comme dans les autres peuplades sauvages. C'étoit la plus noble occupation, le plus beau triomphe de l'homme; & la famille même des Incas labouroit un champ près du Temple du Soleil. On faisoit chaque année le partage des terres de tout l'Empire, & elles étoient cultivées en commun, au son des

instrum
On lab
terres
publiqu
à l'entr
consacr
qui dev
digentes
Com
Pérou n
ni arro
petit no
on avoit
l'eau des
économi
invention
l'homme
seule por
minence
paternels
aux beso

instrumens & avec des chants d'allégresse. On labouroit avec une joie extrême les terres destinées au maintien de la force publique & de la splendeur du Trône, à l'entretien des Temples & des Vierges consacrées au Soleil, & sur-tout celles qui devoient alimenter les familles indigentes.

Comme le terrain brûlant & aride du Pérou n'est gueres humecté par la pluie, ni arrosé par les rivières qui sont en petit nombre à l'occident des Andes, on avoit imaginé des moyens de retenir l'eau des torrens & de la distribuer avec économie dans toutes les provinces. Cette invention étoit une vraie conquête de l'homme sur les élémens, & elle suffiroit seule pour donner à ce peuple la prééminence sur toute l'Amérique. Les soins paternels des Incas ne se bornoient pas aux besoins présens de leurs sujets : ils

avoient établi des magasins publics pour les années de disette, & cette prévoyance étoit encore un des caracteres distinctifs des Péruviens. Je voudrois décrire ici leurs Palais & leurs Temples solidement bâtis & richement décorés, leurs grands chemins qui traversoient l'Empire, & qui offroient aux voyageurs des agrémens que l'on soupçonneroit à peine chez un peuple si nouveau; leurs ponts jettés sur des fleuves & établis sur de longues tresses de lianes fixées aux deux rives opposées; tous leurs monumens dont les débris attestent encore la durée, & je dirois presque la magnificence. (*) Mais tous

(*) L'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains prétend que les Péruviens ne l'emportoient pas sur les Mexicains, soit qu'on compare leur Police, soit qu'on examine leurs Arts & leurs Instrumens, (Cinquieme Partie, Section premiere.) Mais Robertson pense le contraire, &

ces déta
ralentir

il appuye
sur des au
possible d
l'Histoire
suivantes.
bos, pour
pratiqués
arroser les
ture par l
de l'homme
les Edific
décrites p
Savans di
Cusco à
torrens, t
des Péruv

Il est v
sophiques
comme d
cette Nat
Philosop
raisons p
juger par

ces détails, que l'on peut voir ailleurs, ralentiroient la marche de ce Discours,

il appuye son opinion sur des raisons si solides, & sur des autorités si respectables, qu'il n'est gueres possible de ne pas se ranger de son parti. (Voyez l'Histoire de l'Amérique, tome IV, page 82 & suivantes.) Les magasins publics, nommés *Tambos*, pour prévenir la disette; les canaux artificiels, pratiqués pour distribuer les eaux des torrens & arroser les terres; les honneurs rendus à l'agriculture par les Incas, qui l'appelloient *le triomphe de l'homme sur la terre*; l'art d'employer la bêche; les Edifices, dont les ruines ont été reconnues & décrites par M. de la Condamine & par d'autres Savans dignes de foi; les deux grands chemins de Cusco à Quito; les ponts de lianes jettés sur les torrens, sont autant de preuves de la supériorité des Péruviens.

Il est vrai que l'Auteur des Recherches Philosophiques regarde la plupart de ces inventions comme des monumens éternels de la stupidité de cette Nation. (Voyez la défense des Recherches Philosophiques, Chapitre XXIX & XXX.) Et ses raisons pourroient être plausibles, s'il falloit en juger par comparaison avec notre Architecture.

& pourroient nuire à la liaison & au développement de mes idées. Il me suffira de conclure de toutes ces marques de l'industrie des Péruviens, qu'ils avançaient à grands pas vers la civilisation, & qu'au temps de la conquête, c'étoit peut-être déjà le peuple le plus heureux de l'univers.

Comment du sein de tant d'erreurs, de superstitions, d'ignorance & de barbarie, où toutes les nations de l'Amérique étoient plongées, Manco-Capac a-t-il pu s'élever à une politique à la fois si simple & si sublime ? Par quel enchan-

Mais, pour estimer le degré de mérite des Ouvrages d'un Peuple à demi-Sauvage, il faut suivre les progrès lents & successifs de l'esprit humain, & ne pas raisonner de son industrie d'après les découvertes de nos Arts & les méthodes ingénieuses, qu'une longue pratique & la communication des idées ont pu nous faire imaginer.

tement
sauvages
pendance
mes si
leurs av
Génie lu
tellement
ne fût ja
sans born
fut en es
ce Législ
lui ont t
quatre sie
public, &
tendre so
Cette long
présent q
qu'aux seu
aux nation
vantées p
doute le P

tement a-t-il pu donner des loix à des sauvages errans & si fiers de leur indépendance, & leur faire goûter des maximes si opposées à leurs penchans & à leurs aveugles préjugés ? Quel divin Génie lui a révélé les moyens d'unir tellement le Souverain à ses sujets, qu'il ne fût jamais tenté d'abuser du pouvoir sans bornes qui lui étoit confié ? Telle fut en effet l'influence des préceptes de ce Législateur, que les douze Incas qui lui ont succédé, ne cessèrent pendant quatre siècles de s'occuper du bonheur public, & de se faire adorer par leur tendre sollicitude & leur bienfaisance. Cette longue suite de bons Rois est un présent que la nature n'a voulu faire qu'aux seuls Péruviens, & qu'elle a refusé aux nations les plus florissantes & les plus vantées pour leur sagesse ; & c'est sans doute le plus doux spectacle qui puisse

s'offrir aux méditations de la philosophie & à la mémoire des hommes sensibles.

Cependant tous ces Rois furent des conquérans; & le Pérou qui consistoit d'abord dans quelques peuplades sorties des forêts à la voix de Manco-Capac, & rassemblées aux environs de Cusco, s'étendit sous chaque regne, & devint par degrés un très-vaste Empire soumis aux mêmes Loix & au même Souverain. Mais la plupart de ces conquêtes n'étoient point achetées au prix du sang humain, ni des gémissemens des peuples. La seule ambition des Incas étoit d'augmenter le nombre des adorateurs du Soleil, de propager les vérités utiles, & d'apprendre à leurs voisins les vrais moyens d'être heureux. Souvent le seul desir de participer aux avantages de leur gouvernement paternel leur scumettoit de nouvelles Provinces, & la douce persuasion faisoit

tomber
ennemi
soient v
& géné
la misè
à l'em
tales;
ouvrir
veloppe
les mo
courber
joug d
perbes
trop c
valeur
trouver
deles;
du Péro
dans l
vaincre
& à m

tomber les armes des mains de leurs ennemis. Voilà les seules victoires qui soient vraiment dignes d'une ame grande & généreuse; c'est d'arracher l'homme à la misere, à l'oisiveté, à la barbarie, à l'empire des passions aveugles & brutales; c'est de le conquérir pour lui ouvrir les trésors de la nature, pour développer sa raison, pour exciter en lui les mouvemens de la sensibilité, pour courber sa fiere indépendance sous le joug de la sagesse. O Conquérans superbes! ce n'est point dans ces champs trop célèbres, trop illustrés par votre valeur & votre funeste génie, que l'on trouvera la vraie gloire & les vrais modes; c'est aux plaines riches & fécondes du Pérou: c'est au sein d'un peuple encore dans l'enfance que vous apprendrez à vaincre par le seul ascendant de la vertu, & à mériter nos hommages!

On ne pouvoit rien desirer de plus pour le bonheur de toute l'Amérique, que d'augmenter la prospérité de l'Empire des Péruviens, & d'étendre l'influence de leurs mœurs & de leur gouvernement sur un plus grand nombre de nations. Mais plusieurs obstacles sembloient encore devoir s'opposer aux progrès de leur puissance; & les moyens qui avoient jusqu'alors assuré leur bonheur, étoient insuffisans pour l'entretien d'une population florissante & nombreuse. La simplicité des mœurs, le respect pour les loix & la justice, la honte attachée à l'oisiveté, les liens multipliés qui unifesoient les citoyens entr'eux & à la patrie, avoient jusqu'à ce moment servi de supplément à la propriété exclusive qu'ils ne connoissoient pas encore. Or, ces liens sacrés doivent se relâcher à mesure que la population fait des progrès, & il est

est d
prenn
triotic
homme
veaux
s'éten
s'augm
chaque
que s'
s'habit
son un
& tous
perden
D'ai
est trè
d'émul
devant
autres
doit me
celles d
propre

Tome

est difficile que l'intérêt personnel ne prenne pas la place des sentimens patriotiques, lorsque la multiplication des hommes fait sentir chaque jour de nouveaux besoins. A mesure que l'Empire s'étend, & que le nombre des citoyens s'augmente, le rapport des forces de chaque individu avec la puissance publique s'altère & s'affoiblit par degrés; on s'habitue insensiblement à ne plus voir son unique bonheur dans celui de l'Etat, & tous les principes de l'activité générale perdent bientôt leur énergie.

D'ailleurs la communauté du travail est très-propre à éteindre toute espece d'émulation, parce que le plus fort ne devant pas être mieux partagé que les autres dans la distribution des fruits, doit mesurer l'emploi de ses forces sur celles du plus foible : elle est aussi très-propre à étouffer le génie de l'invention,

parce qu'elle condamne chaque particulier à une routine aveugle , & qu'en le forçant d'obéir à l'impulsion générale , elle l'empêche de se livrer aux diverses épreuves nécessaires pour la perfection des arts. Si l'amour de la patrie est la base des sociétés naissantes, la propriété exclusive doit être celle de la prospérité des grands Etats ; & c'est un ressort qui manquoit au développement de la puissance des Péruviens.

Le défaut de propriété rendoit le commerce inutile & sans objet , & à cet égard ils étoient beaucoup moins avancés que les Mexicains mêmes. Chaque Province se contentoit de ses productions particulières , & ne se mettoit pas en peine de faire naître du superflu , pour l'échanger avec des productions utiles d'une autre Province : chaque particulier faisoit tous les divers ouvrages nécessaires

pour l'
tousjour
état d'
objet d
eux au
lation

Tou
encore
l'usage
quer le
des in
séquen
fécond
agricul
égard
exigeo
pénible
pensés
dans n
année d
ture un

pour son propre entretien ; & les arts , toujours retenus par ce moyen dans un état d'enfance , ne furniffoient aucun objet d'échange. Il n'y avoit donc parmi eux aucun motif qui pût éveiller l'émulation ni aiguifer l'industrie.

Tous les refforts de leur activité étoient encore très-impairfaits. Ils ignoroient l'usage du fer & la maniere de fabriquer les métaux pour fournir aux arts des instrumens. Ils manquoient en conséquence des plus puissans moyens de féconder le sein de la terre ; & leur agriculture foible & languissante , eu égard à la fertilité naturelle du sol , exigeoit de leur part des travaux plus pénibles , qui n'étoient jamais récompensés par des moissons aussi riches que dans nos climats. Ils se voyoient chaque année dans la nécessité de laisser sans culture une grande partie de leurs champs ;

& les progrès de la population, quoique rapides, étoient bien éloignés de se proportionner à l'étendue de l'Empire. Leurs divers monumens & toutes les productions de leurs arts n'étoient dûs qu'à des efforts prodigieux de patience & d'industrie : la plus grande partie de l'activité nationale se consumoit inutilement, faute d'instrumens propres à la diriger, & à en multiplier les effets.

Les divers peuples de l'Amérique soupçonnoient à peine l'empire que l'homme a droit de s'arroger sur les animaux, & les seuls Péruviens dans toute cette partie du monde avoient su forcer le Lama à partager leurs fatigues. Encore n'en tiroient-ils que de foibles services, & ne l'employoient-ils que pour le transport des fardeaux légers. L'homme dans ces contrées étoit donc privé du diadème : il n'avoit jamais su jouir de

sa plus
son es
la terre
bras, i
tiplier
son acti
les plu
manque
caces p
doit fig
de la vi
Si le
heureux
foiblesse
d'accro
de conno
peut-être
bonheur
toute lég
licité pu
peut-être

la plus belle prérogative, qui soumet à son espece tous les autres habitans de la terre. Réduit aux seuls efforts de ses bras, il ignoroit l'art heureux de multiplier de mille manieres les ressorts de son activité, par l'emploi des animaux les plus vigoureux. L'Empire des Incas manquoit donc des moyens les plus efficaces pour acquérir toute la force qui doit signaler l'époque de la jeunesse & de la virilité des Etats.

Si les Péruviens, dira-t-on, étoient heureux dans leur état d'ignorance & de foiblesse, pourquoi devoient-ils desirer d'accroître leur puissance & de s'enrichir de connoissances nouvelles, qu'ils n'eussent peut-être acquises qu'aux dépens de leur bonheur? J'avouerais que le seul but de toute législation sage est d'assurer la félicité publique, & qu'aucun peuple n'avoit peut-être mieux atteint jusqu'alors ce

but tant désiré. Mais ils touchoient à l'époque, où les liens qui les avoient retenus dans le devoir commençoient à se relâcher, & où l'autorité des loix qui avoient adouci leurs mœurs, s'altéroit par degrés insensibles. Déjà l'intérêt personnel faisoit taire la voix de la Patrie : déjà la guerre civile s'étoit allumée d'un bout de l'Empire à l'autre. Deux freres alloient combattre avec toutes les forces de la Nation, pour se disputer le trône, & cette terre sacrée alloit être profanée par des forfaits & trempée du sang des enfans du Soleil. De même que les motifs qui animent tous les mouvemens de l'enfance, qui enchantent & embellissent tous ses instans, deviennent insuffisans & perdent leur charme, quand la raison & les forces se développent ; les loix qui ont rassemblé des peuples épars, qui ont fléchi leur caractère indépendant,

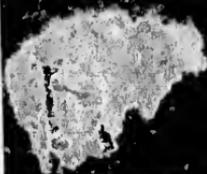
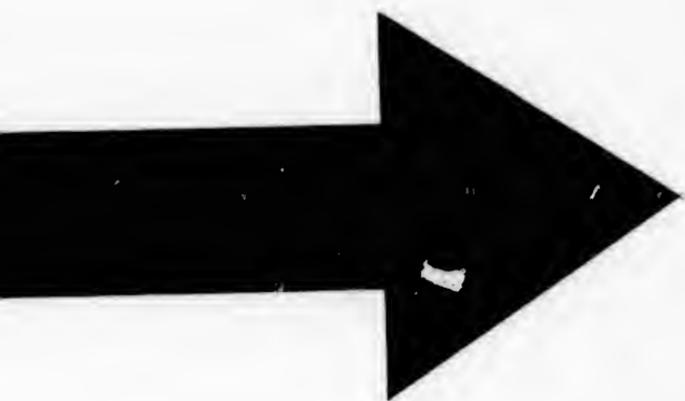
en écha
mutuel,
restent s
augment
bornes d
parmi le
ressorts d
perpétue
sociale &
du corp
sur-tout
portoien
quêtes,
fausse sa

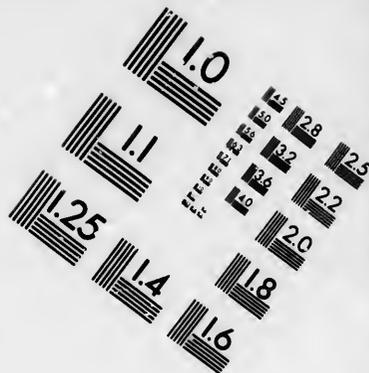
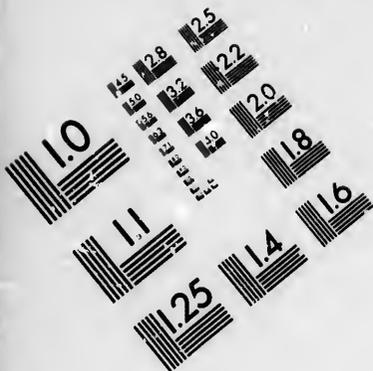
D'aill
gouvern
à toute
faute de
roient p
parfaite
se seroi

en échauffant leurs cœurs d'un amour mutuel, ne peuvent plus les contenir & restent sans vigueur, quand le tems a augmenté la population & reculé les bornes de l'Empire. Pour fixer le bonheur parmi les Péruviens, sans renouveler les ressorts de leur puissance, il auroit fallu perpétuer parmi eux l'état de l'enfance sociale & empêcher les développemens du corps politique. Mais le tems, & sur-tout les maximes des Incas, qui les portoient sans cesse à de nouvelles conquêtes, eussent bientôt triomphé de cette fausse sagesse.

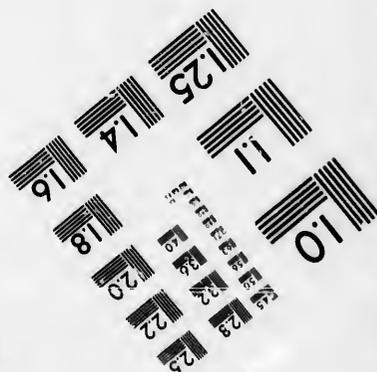
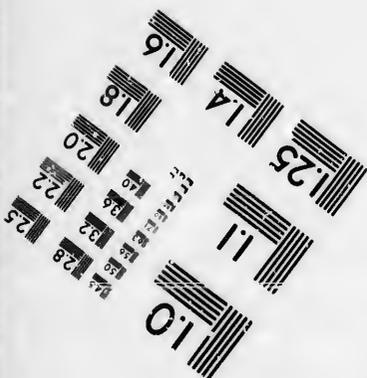
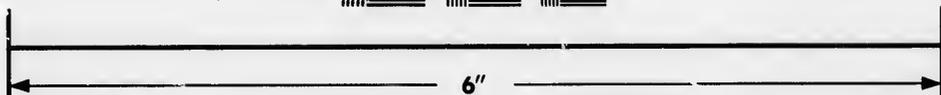
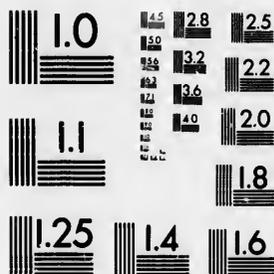
D'ailleurs nous ne considérons ici le gouvernement de Incas que par rapport à toute l'Amérique; & il est clair que, faute de moyens assez puissans, ils n'auroient pu la conduire à une civilisation parfaite qu'avec une extrême lenteur. Il se seroit encore écoulé une très-longue







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 873-4503

2.4 2.8
2.6 3.2 2.5
3.6 2.2
2.0
1.8

10
0.1

1^e LA DÉCOUVERTE
suite de siècles, avant que les hommes
eussent jouï, dans cette partie du monde,
du degré de bonheur qui leur est assigné
par la nature, & avant que la popula-
tion eût pu se mettre au niveau de l'é-
tendue & de la fertilité des terres. Il n'est
donc pas possible de douter que la dé-
couverte de l'Amérique n'eût dû être
très-utile au genre-humain, en hâtant
les progrès de cette révolution par l'in-
fluence de nos arts & de nos connoissances
religieuses, politiques & morales. Voilà
le principal effet qu'auroit dû produire
cette découverte, si les Conquérens du
nouveau Monde n'eussent été les plus
méchans des hommes.



CHAPITRE II.

LA
ét
H
FA
révol
à jan
les g
peind
scene
barba
l'avar
fut mi
mides
cer ce
perfid
peuples
Toma

CHAPITRE II.

*La Découverte de l'Amérique a-t-elle
été utile ou nuisible à ses anciens
Habitans ?*

FAUDRA-T-IL donc la décrire cette révolution trop célèbre, qui fera rougir à jamais de honte & d'indignation toutes les générations futures ? Faudra-t-il peindre ces nombreux massacres, ces scènes révoltantes, où tout ce que la barbarie a de plus atroce, tout ce que l'avarice & la lâcheté ont de plus hideux fut mis en œuvre contre des nations timides & sans défense ? Faudra-t-il retracer cette longue chaîne de crimes, de perfidie & d'oppression, qui effaça des peuples entiers de dessus la terre ? Puis-

Tome I.

E

je avoir le triste courage de sonder cette plaie douloureuse de l'humanité, qui saigne encore dans tous les cœurs sensibles, & que le tems ne fermera jamais? Assez d'autres sans doute ont rappelé à la mémoire des hommes tous les détails de ces cruels ravages, & je me bornerai à rapporter les faits qui s'offriront sous ma plume, & qui me paroîtront nécessaires pour instruire la cause importante que j'ose présenter au tribunal de la postérité.

Quand des navigateurs abordent dans une île déserte, les oiseaux s'empressent de venir à leur rencontre: exempts de défiance & de crainte, ils ne voient dans l'homme qu'un objet d'admiration & de curiosité; ils sont bien éloignés de reconnoître dans ses traits un maître sanguinaire & destructeur. Tel fut l'empressement des Insulaires de

l'Am
Espa
îles
& s
ne f
reun
qui
fréq
ses b
donc
sem
natu
rassu
de
bril
phy
mou
rete
dre
me
vue

L'Amérique à la première apparition des Espagnols. Si les habitans de quelques îles ont d'abord témoigné de la frayeur & se sont retirés avec précipitation, il ne faut attribuer leur fuite qu'à la terreur que leur imprimoient les Caraïbes, qui faisoient chez eux des descentes très-fréquentes pour y exercer les plus affreuses barbaries. Eh quoi ! l'homme devoit-il donc jamais craindre l'approche de son semblable, & le seul penchant de la nature ne devoit-il pas suffire pour le rassurer ? Ces bras formés pour les étreintes de l'amitié ; cette flamme douce qui brille dans ses regards ; cette heureuse physionomie qui porte l'empreinte des mouvemens de l'ame ; cette voix qui retentit au fond du cœur & qui sait peindre la pensée ; ces entrailles qui s'émeuvent, ces larmes qui coulent à la vue d'un être souffrant ; le besoin de se

communiquer, de faire partager ses peines & ses plaisirs, tout ne s'accorde-t-il pas à prouver que l'homme doit être naturellement sensible & généreux ? La nouveauté du spectacle que devoit offrir la flotte des Espagnols, la magnificence de leurs habits, la pompe guerrière qui les accompagnoit, le bruit & l'effet de leurs armes concouroient à persuader qu'ils étoient doués des plus éminentes qualités, & qu'ils commandoient à la nature même. C'étoient des Génies bien-faisans, des Dieux tutélaires, que le Ciel envoyoit à ces nations paisibles pour les défendre de leurs ennemis, pour leur dévoiler de nouveaux secrets, pour les combler de richesses & de bonheur. Hélas ! c'étoit le milan qui engageoit les colombes timides & trop crédules à se ranger sous son empire.

Avec quelle ardeur les habitans de la

gran
deva
senté
Espa
mier
s'emp
& de
qu'un
faire
jour
veilla
que l
tenté
bares
une m
To
d'eux
point

(*)
gnole,

grande Isle de Hayti (*) allerent-ils au devant des chaînes qui leur étoient présentées ! Ils éleverent sous la conduite des Espagnols un Fort qui devoit être le premier instrument de leur servitude. Ils s'empresserent de leur fournir des vivres, & de leur procurer toutes les jouissances qu'une tendre sollicitude pouvoit leur faire imaginer. Ils leur donnoient chaque jour tant de marques d'amitié, de bienveillance & de générosité, qu'il est étrange que leurs nouveaux hôtes n'aient pas été tentés de renoncer à leurs projets barbares, & de chercher à rendre heureuse une nation si digne de l'être.

Tous les moyens sembloient s'offrir d'eux-mêmes. Ces Insulaires n'étoient point attachés à leur opinion ni à leur

(*) Appellée par les Européens l'Isle Espagnole, & depuis Saint-Domingue.

culte : leurs ames encore neuves & presque vuides de préjugés se fussent ouvertes à l'instruction & à la persuasion, si les vérités pures & saintes du Christianisme leur eussent été annoncées sous le jour le plus favorable, & avec cette douceur & cette modération touchante, qui doit être le premier caractère d'une Religion de paix. Un climat propre à la maturité des fruits, un terrain vaste & fertile sembloient inviter à la culture & promettre des richesses inépuisables. La population de l'Isle, qui montoit à un million d'habitans, (*) offroit déjà des

(*) Quelques Historiens Espagnols, qui ont mis beaucoup d'exagération dans leurs récits, ont avancé que Saint-Domingue avoit deux & même trois millions d'Habitans. Mais, d'après l'estimation des meilleurs critiques, il paroît que la population de cette Isle se bornoit à un million d'hommes.

ressources puissantes, si l'on se fût mis en peine de vaincre leur goût dominant pour l'oïveté, par l'accroissement de leurs forces, par de nouveaux desirs & de nouveaux besoins; si l'on eût pris soin de développer leurs membres par un travail salutaire & gradué, & de leur donner une vigueur nouvelle en faisant naître des alimens plus substantiels & plus abondans; si l'on se fût étudié à féconder leurs efforts par les secours des animaux domestiques, par l'usage des métaux & les diverses inventions des arts de l'Europe.

Mais les Espagnols, guidés par la soif de l'or & livrés aux passions les plus aveugles, étoient bien éloignés de s'occuper du bonheur de ces nations, auxquelles ils en avoient d'abord imposé par des dehors si séduisans. Leurs intentions perverses se manifesterent bientôt

par des excès qui lassèrent la patience des naturels du pays, & qui les obligèrent de recourir à une juste défense. A ce signal, des ruisseaux de sang coulerent de toutes parts. Hélas! que pouvoit la justice timide & défendue par l'ignorance & la foiblesse, contre la discipline, la force, la ruse & la cruauté? Les armes & les perfidies Européennes triomphèrent bientôt du nombre, & tous les Insulaires furent massacrés ou réduits au plus affreux esclavage. Les guerriers Espagnols s'affoierent d'énormes chiens qui déchiroient les membres nus de ces malheureuses victimes, & qu'on avoit dressés à cet usage, par un art à jamais détestable....., en les enivrant de sang humain. (*) On

(*) On prétend que les Espagnols tirent plus de service de leurs dogues & de leurs lévriers que de leur artillerie. Ceux de l'armée de Vasco

vit de
valeur
lâche
la Ca
Indien
gands
vain q
à de te
souille
qu'on

Nunnez
cains. A
ligne de
des chie
pagne,
payer un
taire de
Berecill
a aussi c
sepece,
conquêt
philosop
Partie p

vit des prodiges , je ne dirai point de valeur & de courage , mais de la plus lâche barbarie. On ouvrit les prisons de la Castille , & on livra les infortunés Indiens à la foule d'assassins & de brigands qu'elles recéloient ; & c'est en vain qu'on voudroit imputer uniquement à de tels scélérats la plupart des crimes qui souillèrent cette conquête ; c'est en vain qu'on saisiroit ce prétexte pour absoudre

Nunnez étranglèrent plus de deux mille Américains. Au combat de Caxamalca, la première ligne de l'Armée de Pizarre étoit formée par des chiens ; on assure même que la Cour d'Espagne, charmée de leurs exploits, leur faisoit payer une solde régulière ; & l'ancien Etat Militaire de ce tems-là fait mention du dogue *Berecillo*, qui gagnoit deux réaux par mois ; on a aussi conservé le nom d'un lévrier de la grande sepece, appelé *Brutus*, qui se signala dans la conquête de la Floride. (Voyez les Recherches philosophiques sur les Américains, Tome I, Partie première, page 65.)

la nation Espagnole. Eh quoi ! celui qui tiendrait des bêtes féroces enchaînées, & qui briserait leurs fers pour les lâcher sur les passans, ne seroit-il donc pas coupable des ravages qu'elles exerceroient pour assouvir leur faim, & du sang qu'elles répandroient dans leur fureur ?

Difons la vérité ; la politique avide & basse de Ferdinand fut la principale cause des maux dont on accabla les Indiens qui étoient échappés aux premiers massacres. Sa jalousie, son ingratitude & son avarice obligèrent Colomb de les condamner aux travaux des mines, & de leur imposer un joug insupportable, eu égard sur-tout à leur constitution foible & à leur naturel indolent. Ce sont ces passions honteuses du Souverain, qui firent dépouiller de ses dignités & mettre aux fers un si grand homme, & qui lui donnerent pour successeurs Boyadilla,

Ovan
qui su
ment
long
potes
amis,
des pie
moyen
vrir le

(*)
lerent
pas pa
Caciqu
damné
défendu
ses Suj
Espagn
point
fut pris
fête qu
pagnon
brûler
de rend

Ovando, Albuquerque, tyrans éphémères, qui furent rassembler sous le gouvernement d'un jour toutes les calamités d'un long regne. Ces ambitieux & vils despotes distribuerent les Indiens à leurs amis, ou les vendirent à l'encan comme des piéces de bétail : ils inventerent mille moyens odieux d'avoir de l'or, pour couvrir leur crime & obtenir l'impunité. (*)

(*) Parmi les traits de perfidie, qui signalerent le gouvernement d'Ovando, je ne dois pas passer sous silence la fin malheureuse du Cacique de la Province de Higüey qui fut condamné à un supplice ignominieux, pour avoir défendu courageusement sa liberté & celle de ses Sujets dans une guerre entreprise par les Espagnols contre la foi des Traités. Je ne dois point oublier la trop généreuse Anacoana, qui fut prise & indignement trahie au milieu d'une fête qu'elle donnoit à Ovando & à ses compagnons. Cette Princesse eut la douleur de voir brûler sa maison, où les Espagnols avoient eu soin de renfermer ses principaux Sujets, & elle fut

60 LA DECOUVERTE

L'excès du travail, la rigueur de la servitude & des châtimens, la famine, le désespoir changerent bientôt cette grande Isle en un vaste désert. Quinze ans après sa découverte, la population étoit déjà tombée d'un million à soixante mille hommes, qui, dans l'espace de dix nouvelles années, se réduisirent à quatorze mille; quoique dans ce dernier intervalle on eût cherché à réparer de telles pertes, en enlevant inhumainement quarante mille Indiens des Isles Lucaies. Ces tristes restes se dissipèrent en peu de tems par l'avarice & les cruautés d'Albikerque.

Vélasquez suivit les mêmes principes

elle-même accusée de trahison & attachée à un gibet infâme, sur la seule déclaration des lâches qui avoient aussi cruellement abusé de sa confiance & de son amitié.

d'inju
dans la
des m
popula
Sauvag
envers
côtes p
le fils
des bri

(*) C
le brave
autre cri
extermin
Francisca
moment
ame iroit
il lui dem
lieu de v
n'y a qu
meilleur,
être ni b
poser à v
de cette

d'injustice, de perfidie & d'inhumanité, dans la conquête de Cuba, qui fut suivie des mêmes désastres & de la même dépopulation. (*) La générosité dont les Sauvages de la Jamaïque avoient usé envers Colomb, quand il fut jetté sur leurs côtes par la tempête, n'empêcha point le fils de cet homme illustre d'envoyer des brigands d'Europe pour les subjugu-

(*) C'est dans la conquête de Cuba, que le brave Cacique Hatuey fut brûlé vif, sans autre crime que de s'être défendu contre les exterminateurs de sa nation. Comme un Moine Franciscain l'exhortoit à se faire Chrétien, au moment de son supplice, & l'assuroit que son ame iroit sur le champ dans un séjour délicieux, il lui demanda s'il y avoit des Espagnols dans ce lieu de volupté. Oui, dit le Moine, mais il n'y a que ceux qui sont justes & bons. Le meilleur, répartit l'infortuné Cacique, ne peut être ni bon ni juste, & je ne veux pas m'exposer à voir dans l'autre monde un seul homme de cette race détestable.

Et le féroce d'Esquimel, chargé en chef de l'expédition, ne remit l'épée dans le fourreau qu'après l'entière extinction de ce peuple nombreux & si digne d'un meilleur sort. Vers le même tems, Pédrarias d'Avila, que la jalousie toujours constante de Ferdinand avoit substitué au généreux & infortuné Balboa dans le gouvernement du Darien, ravageoit l'Isthme qui sépare en deux parties le continent de l'Amérique, & sembloit vouloir enchérir sur la cruauté de tous les autres Espagnols. Mais tous ces tristes événemens n'étoient encore que le prélude de nouvelles calamités; la barbarie des Castillans alloit bientôt s'exercer sur un plus vaste théâtre, & déjà Fernand Cortez avoit entrepris la conquête du Mexique.

Si l'on compare la grandeur & la difficulté de cette entreprise avec le petit

nombre
emplo
transp
un seu
en dé
d'un
grand
qui, à
caire
braver
Chef;
d'Av
ennem
abord
nue,
& pui

(*)
ame fe
nemens
ecmma

nombre de bras & la foiblesse des moyens employés pour l'exécuter, on se croira transporté dans ces tems fabuleux où un seul Héros mettoit une armée entiere en déroute, où l'audace & la valeur d'un Guerrier fixoient le destin d'un grand Empire. Quel homme que celui qui, à peine revêtu d'un pouvoir précaire & bientôt révoqué, s'en sert pour braver les menaces & la jalousie de son Chef; s'embarque à la tête d'une poignée d'Aventuriers, attachés la plupart à son ennemi par intérêt & par reconnoissance; aborde sur les confins d'une terre inconnue, habitée par des peuples nombreux & puissans; brûle ses vaisseaux (*) pour

(*) Ce trait de la vie de Cortez marque une ame ferme & grande, supérieure à tous les événemens; capable de maîtriser la fortune & de commander au monde. C'est par une action

ôter tout espoir de retour à ses compagnons, toujours prêts d'attenter à sa vie; surmonte tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche; pénètre jusqu'au centre de l'Empire, & s'empare avec audace de la personne du Souverain; divise ses forces, & va combattre une armée de ses compatriotes envoyée pour le dépouiller & le punir; revient triomphant dans la Capitale de son captif; & après mille alternatives & mille aventures périlleuses achève glorieusement sa conquête? Tel fut Cortez. Faut-il que tant de vertus soient souillées pas tant de crimes, & que cette longue suite d'actions héroïques soit marquée par des ruisseaux de sang humain! Qui pourroit nombrer les victimes sacrifiées à l'ambition, à la

semblable que Guillaume le Bâtard commença la conquête de l'Angleterre.

vengeance ;

venge
 tiable
 & des
 Les P
 Mexic
 Temp
 & au
 de l'h
 trop
 morts
 vifs,
 Justice
 exécut
 time ;
 dans u
 amonc
 pour c
 la chau
 la retra
 Guatin
 dens,
 Tom

vengeance, à la politique & à l'insatiable avidité de ce vainqueur farouche, & des brigands qui l'accompagnoient ? Les Prêtres & les plus riches Citoyens de Mexico inhumainement égorgés dans le Temple, au milieu d'une Fête publique, & au mépris des droits les plus saints de l'hospitalité; les rues de cette Ville trop célèbre cent fois jonchées de morts; les Chefs de l'Empire brûlés vifs, avec les vaines formalités de la Justice, sans autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur Souverain légitime; cinquante mille Indiens massacrés dans une seule attaque; des cadavres amoncelés, & en assez grand nombre pour combler les brèches profondes de la chaussée du grand Lac, & favoriser la retraite des Espagnols; le magnanime Guatimosin étendu sur des charbons ardens, & ensuite attaché à un infâme

gibet, sans égard pour son rang ni pour ses vertus ; (*) des tortures inouïes, des supplices sans nombre inventés par la rage & l'ivresse de la fureur, pour obliger les vaincus à découvrir leurs trésors, qu'ils avoient jettés dans les lacs & les fleuves, ou qui n'existoient que dans l'imagination de leurs bourreaux ; des jeux horribles où le Chef & les Soldats outrageoient à l'envi la nature & l'humanité, & cherchoient à se vaincre mutuellement par les raffinemens de la plus détestable barbarie ; des exécutions sanglantes faites de sang-froid, après la conquête, sous les prétextes les plus

(*) Guatimosin ne laissa pas échapper un soupir dans les tortures cruelles qu'on lui fit éprouver. Entendant les cris d'un de ses favoris, qui étoit comme lui étendu sur des charbons ardens, il lui dit avec douceur, & moi suis-je sur des roses ?

friv
ou
juste
atte
tage
L
conq
à de
long
l'esp
dele
ne p
ces c
les g
du h
leur
de p
riers
tout-
anno
trite

frivoles ; des Provinces entières dévastées ou réduites au plus dur & au plus injuste esclavage : voilà les trophées qui attestent à l'Univers les brillans avantages de cette révolution.

Lorsque dans le cours de cette fatale conquête , on croit les Espagnols exposés à de grands périls , le cœur soulagé d'une longue oppression tressaille & se livre à l'espérance de les voir bientôt les victimes de leur audace & de leur perfidie. Comment ne point partager le noble dévouement de ces deux jeunes Indiens , qui embrassent les genoux de Cortez , & se précipitent du haut d'une tour , pour l'entraîner dans leur chute ? Avec quelle douce émotion de plaisir on entend les instrumens guerriers des Mexicains , qui interrompent tout-à-coup le silence de la nuit , pour annoncer aux Castillans dans leur retraite à que l'heure de la vengeance est

8 LA DÉCOUVERTE

enfin arrivée, & qu'aucun d'eux ne peut échapper au carnage ou au supplice ! Quels regrets de voir les projets les mieux concertés échouer constamment contre la fortune de ces hommes téméraires & cruels ! O vallée d'Otumba, tu devois être le théâtre de leur honte & de leur entière défaite ! Fatigués de meurtres, couverts de blessures, épuisés par une longue marche & par la faim, ils alloient être enveloppés, ils devoient enfin succomber sous la multitude de leurs ennemis. Pourquoi faut-il qu'une superstition puérile, (*) que le coup du sort le plus inat-

(*) Les Mexicains croyoient que le sort des batailles étoit attaché à l'Etendard Royal. Ce Drapeau fatal flotloit près de Cortez, qui s'élança pour le prendre. Un Espagnol fut assez adroit pour le saisir, & tout-à-coup les Indiens jetterent leurs armes & prirent la fuite.

La plupart des peuples guerriers portoient

tendu
rangs,
bataill
reur ?

—
dans les
& de l
Israélites
pour les
peuples
étoient
n'étoit p
faire sen
l'ennemi
crés, il
confusion
se précipi
cipal de
gages éto
universel
arriva au
enlevée p
Chrétiens
Croix ton
inestimabl
de Jérusal

tendu fasse passer la victoire dans leurs rangs, & répande tout-à-coup dans les bataillons Indiens la confusion & la terreur? Et vous, murs de Zempoalla, vous

dans les combats les objets de leur vénération & de leur culte. L'arche d'alliance pour les Israélites; l'alcoran & l'étendard de Mahomet pour les Musulmans; l'image d'Odin pour les peuples du Nord; l'oriflamme pour les François, étoient des gages assurés de la victoire. Rien n'étoit plus propre à enflammer le courage & à faire sentir la nécessité de vaincre. Mais lorsque l'ennemi portoit ses forces contre ces signes sacrés, il en résultoit un affreux carnage & une confusion extrême dans les rangs; les bataillons se précipitoient en désordre vers le point principal de l'attaque, & la prise de ces précieux gages étoit toujours suivie d'un découragement universel & d'une entière défaite. C'est ce qui arriva au Peuple de Dieu, quand l'arche fut enlevée par les Philistins. Tel fut le sort des Chrétiens à la bataille de Tibériade, où la vraie Croix tomba au pouvoir du vainqueur; perte inestimable qui entraîna la ruine du Royaume de Jérusalem.

deviez être les témoins de la destruction de ces brigands qui sembloient acharnés à s'entr'égorger dans votre enceinte ! Hélas ! dès le premier choc vous les avez vu s'appaiser & mettre bas les armes ! Ces loups affamés déposent entr'eux toute leur férocité : ils ne la reprennent que pour dévorer de concert l'agneau paisible & sans défense.

Les Mexicains privés de leurs Caciques & de leurs Prêtres , & réduits à un très-petit nombre après la conquête , ont encore lutté pendant long-tems contre l'oppression. Toujours vaincus, ils étoient impitoyablement massacrés , ou condamnés à l'esclavage. Sans cesse le désespoir les portoit à secouer le joug intolérable que leurs maîtres farouches leur avoient imposé ; mais chaque tentative les replongeoit dans des malheurs toujours plus affreux , & faisoit éclore de nouveaux

rafine
l'orgu
leur s
gémis
étoien
révolt
infort
bout
Chich
leur
habito
fertile
avoien
dance
où la
bientô
des E
des in
plus sa
éclairé
exemp

rafinemens de barbarie. Souvent même l'orgueil & la défiance de leurs tyrans leur supposoient des crimes : souvent leurs gémissemens, leurs soupirs & leurs regrets étoient regardés comme des signes de révolte, & tout-à-coup le sang de ces infortunés recommençoit à couler d'un bout de l'Empire à l'autre. Les seuls Chichemecas furent éviter les fers qui leur étoient destinés. Ces peuples qui habitoient autrefois les plaines les plus fertiles de ces vastes contrées, & qui avoient jusqu'alors conservé leur indépendance, se réfugierent dans des cavernes, où la fierté de leur naturel dégénéra bientôt en férocité : ils devoient recevoir des Européens des mœurs plus douces, des institutions plus salutaires, des loix plus sages, des modeles d'une vertu plus éclairée ; ils n'en reçurent que des exemples d'injustice & de cruauté, qui

aigriront leur caractère indomptable, les exciteront à des représailles, & les habitueront à l'effusion du sang & aux ravages.

Si toute la nation Mexicaine ne fut pas entièrement exterminée, comme les habitans des premières Isles découvertes par les Espagnols, ce n'est point à la clémence ni à la justice des Conquistadors qu'il faut attribuer cette différence; c'est à leur ignorance dans l'art de découvrir & d'exploiter les mines, & au défaut d'avances nécessaires pour former en ce genre de grandes entreprises. Une partie des Indiens fut d'abord employée à laver les terres entraînées des montagnes par les fleuves & les torrens, pour en retirer des grains d'or, & le reste fut réservé pour la culture & attaché à la glèbe. Leur sort fut si déplorable, que c'étoit pour eux un véritable soulagement dans leur

misère

misère
la plu
pu na
avec
leur é
quéra
& la
Chef
Madr
doma
tions,
session
C'e
Indien
hérédit
inhum
de le
les fa
succom
que l'
trop e
Ton

misère que d'être réduits à la condition la plus abjecte qui dans nos climats ait pu naître de l'anarchie féodale. Les terres, avec un nombre de serfs proportionné à leur étendue, furent distribuées aux Conquistadors, selon leurs services, leurs rangs & la faveur dont ils jouissoient auprès du Chef de la conquête, ou du Ministere de Madrid. Chacun ne devoit jouir de ces domaines que pendant quelques générations, & le seul Cortez obtint des possessions à perpétuité.

C'eût été un grand avantage pour les Indiens que d'être attachés à des terres héréditaires. Car, tandis que des maîtres inhumains, qui n'avoient aucun espoir de les conserver pour leur postérité, les faisoient périr sous leurs coups, ou succomber sous l'excès du travail, Cortez que l'on ne soupçonnera pas d'avoir été trop enclin à la pitié, usa envers les

siens de quelques ménagemens. L'intérêt & peut-être l'amour d'un nom célèbre tinrent lieu de vertu dans cette ame sanguinaire & dans celle de ses descendans : & les vingt-trois mille Indiens qu'il avoit eus en partage, n'étoient encore réduits qu'à seize mille vers le milieu de notre siècle.

La dépopulation du Mexique a fait des progrès d'autant plus rapides, que dans le siècle même de la conquête il éprouva deux épidémies successives, causées principalement par la nourriture mal-saine des esclaves, & par les mauvais traitemens qu'on leur faisoit subir. Elle s'est accrue par les ravages de la petite vérole, dont le levain s'est développé dans le nouveau Monde avec une violence extrême; (*) présent funeste que l'Europe

(*) Quetlavaca, qui succéda à Montézume dans le Trône du Mexique, fut une des pre-

a fait à l'Amérique, en échange des maladies honteuses & cruelles, qui attaquent les principes même de la génération, & corrompent jusques dans sa source l'attrait attaché à la perpétuité de l'espece humaine. (*)

Ces fléaux meurtriers furent encore moins nuisibles à la population que l'exploitation des mines abondantes renfer-

mieres victimes de la petite vérole; & quoique Guatimozin, élu en sa place, ne lui cédât gueres pour la prudence & la bravoure, on doit cependant regarder cet accident comme une des causes de la destruction de l'Empire.

(*) Voilà le fruit de toutes les conquêtes lointaines. Quel fut le prix du plus noble sang de l'Europe, & des richesses immenses qui ont été s'engloutir en Asie pendant la frénésie des Croisades? Quels dons nous ont faits les Sarrazins en retour de nos crimes & de la corruption des mœurs que nous avons portée dans leurs climats? La Lepre.

mées dans le sein des montagnes du Mexique. Il est vrai qu'à l'époque de la découverte de ces fatales richesses, on commençoit à croire en Espagne que les Indiens étoient des hommes, & qu'il étoit convenable de les traiter avec quelque apparence de justice & d'humanité. Mais malgré les beaux Réglemens émanés du Conseil de Madrid, ces malheureux ensevelis dans les entrailles de la terre, ne respirant qu'un air épais & chargé de vapeurs pestilentielles, sans cesse en butte à l'avarice & à la brutale insolence de leurs tyrans, tomboient comme les épis sous la faux du moissonneur, & leur nombre s'est diminué dans une progression effrayante. On eut cependant plusieurs fois recours à la ruse & à la perfidie pour faire des esclaves dans des contrées éloignées, & fournir de nouvelles victimes aux mines du Mexique. Au mépris de

to
no
pa
Es
po
teu
un
offr
rête
A
gen
qu'
qui
plai
bren
trois
enco
vans
font
paro
& qu

tous les droits de l'hospitalité, un grand nombre de Sauvages de la Floride attirés par de feintes caresses sur des vaisseaux Espagnols, fut mis aux fers & enlevé pour repeupler ces souterrains destructeurs. Mais de tels secours achetés par un crime bas & détestable, ne pouvoient offrir qu'un vain palliatif, incapable d'arrêter sensiblement les progrès du mal.

A la fin du seizieme siecle, les indigenes du Mexique ne formoient déjà plus qu'une très-petite partie de la population, qui, lors de la conquête, couvroit les plaines de cet Empire : & des dénombremens exacts démontrent que plus des trois quarts de ces foibles restes se sont encore dissipés dans les deux siecles suivans. La guerre, la famine, la peste sont des calamités passageres, qui ne reparaissent qu'après de longs intervalles, & qui laissent au genre-humain le tems de

réparer ses pertes; mais une oppression constante abat les forces & le courage, détruit l'émulation & l'espérance, éloigne à jamais toute espece de ressources, flétrit & desseche sans retour les germes de la vie & de la fécondité.

La conquête du nouveau Mexique, commencée près d'un siècle après celle de l'ancien, fut moins sanglante & moins fertile en événemens mémorables; parce qu'elle fut entreprise avec de plus grandes forces & sur des peuples moins nombreux & moins aguerris. Mais elle fut presque aussi funeste aux Indiens, qui furent également réduits à l'état de bêtes de somme, & condamnés à l'esclavage & aux travaux des mines. La nouvelle Navarre éprouva le même sort, ainsi que les Habitans de Sonora, de Mayo, de Cinaloa, & généralement tous les peuples situés à l'ouest, entre le nouveau & l'ancien Mexique,

jusqu'au bord oriental de la Mer ver-
 meille. Toutes ces nations se courberent
 sous le joug après une foible résistance :
 il n'y eut que les Apaches qui vendirent
 cher leur liberté & leur vie. Les Espagnols
 ne pouvant espérer de soumettre ce Peuple
 fier & courageux , résolurent de l'exter-
 miner , & lui firent , de nos jours , une
 guerre vive & cruelle , sans lui donner
 aucun relâche pendant trois années en-
 tieres. C'est ainsi que se combla la mesure
 des calamités qui affligerent ces immenses
 contrées depuis l'arrivée des Castillans.

De nouvelles scenes d'horreur s'ouvrent
 à nos regards , & le midi de l'Amérique
 est ravagé par des aventuriers plus féroces
 que ceux qui ont porté la désolation dans
 le nord. Deux hommes obscurs , dont le
 courage n'a jamais fléchi sous les loix de
 la contrainte , & dont la rudesse native
 n'a point été adoucie par l'éducation ,

80 LA DÉCOUVERTE

ni amollie par les jouissances d'une vie aisée; deux hommes en proie à ces bouillans desirs, qui caractérisent l'ignorance, lorsqu'elle est éveillée par de vastes espérances & accompagnée du génie, conçoivent, sur les plus foibles indices, l'idée d'envahir un puissant Empire, & de moissonner plus de gloire & de richesses, que le Conquérant du Mexique. Ils se jurent mutuellement de n'épargner ni leur sang ni celui des Indiens, pour l'exécution de ce grand projet: & afin de rendre leur union plus étroite & leurs nœuds plus indissolubles, ils s'associent un Prêtre ambitieux & sacrilège, qui scelle une telle alliance par la consécration & le partage d'une Hostie. François Pizarre, le moins riche des trois, le plus ardent & le plus endurci aux travaux de la guerre, prend pour sa part la fatigue & les dangers, tandis qu'Almagro & Fernand de

Luqu
d'hor
semb
où le
comm
cette
fait l
Gouv
lemer
t-il à
Troup
En va
rebut
tentat
En va
grand
pouffé
éléme
siens,
posé à
sous u

Luques lui fournissent tous les secours d'hommes & d'argent qu'ils peuvent rassembler. En vain dans l'Isthme de Panama, où le projet s'est formé, regarde-t-on comme chimérique l'existence même de cette terre couverte de richesses, qui fait l'objet de tant de vœux. En vain le Gouverneur, pour ne pas prodiguer inutilement le sang des Espagnols, s'opposet-il à la levée & à l'embarquement des Troupes destinées à cette expédition. En vain d'habiles Navigateurs ont-ils été rebutés & entièrement découragés par des tentatives malheureuses & sans succès. En vain Pizarre lui-même, après les plus grands efforts de courage, se voit-il repoussé par les naturels du pays & par les élémens, abandonné de la plupart des siens, retenu dans une île déserte, exposé à la faim & à l'insalubrité de l'air, sous un climat triste & affreux, condamné

à l'inaction, le comble de tous les maux pour un cœur dévoré de l'ambition la plus active. Tous ces obstacles, tous ces tourmens, dont le moindre suffiroit pour arrêter & abattre une ame vulgaire, loin d'ébranler sa constance, ne font que l'affermir dans son dessein.

C'est au sein des souffrances & de l'adversité qu'une ame forte s'éprouve, & que, repliée sur elle-même, elle acquiert cette vigueur qui étonne & semble l'élever au dessus de la nature. Mais les effets de cette épreuve difficile participent à l'excellence ou à la perversité du caractère : ils charment ou remplissent d'horreur, selon que la vertu ou le crime les dirige. Pizarre, échappé de l'Isle Gorgone, est un tigre, qui après avoir été long-tems retenu dans son antre par une blessure dangereuse, ne respire que le carnage pour assouvir à la fois sa faim & sa fureur.

Il a
desiré
la tro
Deux
comba
hualpa
massa
son ri
habile
cabler
protest
démon
lance,
grand
avec ie
de
de
Monar
si éclat
se livr

DE L'AMÉRIQUE. 83

Il arrive enfin dans cette terre tant désirée, où tant de richesses abondent, & la trouve désolée par la guerre civile. Deux freres, Huascar & Atahualpa, ont combattu pour l'Empire des Incas. Atahualpa, le plus jeune, a fait un affreux massacre des enfans du Soleil, & tient son rival en captivité. Pizarre profite habilement de cette conjoncture pour accabler à la fois les deux partis. Par les protestations d'une amitié feinte, par les démonstrations trompeuses de la bienveillance, & sous le nom d'Ambassadeur d'un grand Prince, il obtient une entrevue avec le vainqueur. L'Inca vient le visiter, & déploie toute sa magnificence, pour le combler d'honneurs, de caresses & de présents. Mais tandis que cet infortuné Monarque donne à ses hôtes des marques si éclatantes de sa générosité, tandis qu'il se livre sans contrainte aux transports

84 LA DÉCOUVERTE

d'une joie franche & à l'effusion de son cœur généreux, le Moine Valverde, instruit des desseins perfides de son Chef, s'avance, un Crucifix à la main, & révèle aux Péruviens les mystères les plus incompréhensibles de la Religion. En témoignage des vérités qu'il annonce, il présente son Bréviaire à l'Empereur étonné, qui ayant parcouru des yeux ce livre fatal, & l'ayant porté à son oreille, le laisse tomber avec dédain. Valverde crie au sacrilège, & Pizarre saisit ce moment pour donner le signal à ses soldats. Les Péruviens attirés à cette Fête par la curiosité, ou par l'intérêt que les Espagnols leur avoient inspiré, les Grands de la suite de l'Inca, qui étoient tous sans armes & sans défiance, sont inhumainement & lâchement égorgés. L'Empereur couvert du sang de ses Sujets, qui lui avoient long-tems servi de rempart, est

indigne
chargé
tant de
émouvo
devienn
plus av
bras lass
ports de
Valverd
à se ser
pour m
blessures
vant eu
ne cesse
fuyards,
tif, que
du sang
fin à ta
clément
un pench
toi, qui

indignement arraché de son trône & chargé de fers. Les cris lamentables de tant de victimes innocentes ne peuvent émouvoir la pitié des assassins ; ils en deviennent au contraire plus furieux & plus avides de meurtres. Quand leurs bras lassés semblent se refuser aux transports de leur rage , l'impie , le détestable Valverde les exhorte d'une voix terrible à se servir de la pointe de leurs épées, pour ménager leurs forces & faire des blessures plus profondes. Tout fuit devant eux , & cette infâme boucherie ne cesse point encore ; on poursuit les fuyards, on les massacre sans autre motif, que l'inconcevable plaisir de verser du sang, & la nuit seule peut mettre fin à tant d'atrocités. O Dieu bon & clément ! toi, qui as mis dans nos cœurs un penchant irrésistible à la bienfaisance ; toi, qui fais couler mes larmes à la vue

d'un être souffrant; toi, qui dès cette vie attaches un prix si doux à la vertu, est ce donc à ton image que tu as créé ces lâches brigands? Puis-je reconnoître dans de tels monstres l'empreinte de ta main adorable, le sceau de ta sagesse & de ta bonté? Ces tigres altérés de sang sont-ils donc mes semblables? Jamais les droits sacrés de l'hospitalité n'ont été plus horriblement profanés; jamais la voix de la nature n'a été plus méconnue; jamais l'humanité sainte n'a été plus outragée ni plus avilie; jamais les passions brutales & insensées n'ont effacé jusqu'à ce point les traits de la Divinité dans le cœur de l'homme.

Les Espagnols dépouillerent les morts & les mourans avec une joie barbare qui compléta dignement une telle victoire; & le trop crédule Atahualpa, témoin de leur avidité pour l'or, obtint l'assu-

rance
sa ran
tal un
cens

(*)
d'après
avoit p
de long
où un
hauteur
un espa
tiendro
ce volu
qui fut
noie. M
ne fut
brigand
permit
l'entier
2°. Il
d'une
devoier
eux be
de ces
pas un

rance de sa liberté, en s'engageant pour sa rançon à remplir de ce précieux métal un espace d'environ deux mille cinq cents pieds cubes. (*) Quand il eut épuisé

(*) Robertson & Raynal s'accordent à dire, d'après les Auteurs Espagnols, que cet Empereur avoit promis de remplir un espace de 22 pieds de long sur 16 pieds de large, jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre avec la main, hauteur qui doit être à peu-près de 7 pieds. Or, un espace, qui auroit ces trois dimensions, contiendrait 2464 pieds cubes. Une masse d'or de ce volume formeroit une somme prodigieuse, qui surpasseroit quatre milliards de notre monnoie. Mais, 1°. il faut remarquer que cet espace ne fut pas entièrement rempli. L'impatience des brigands, qui accompagnoient Pizarre, ne leur permit pas d'attendre, pour faire le partage, l'entière exécution des promesses d'Atahualpa. 2°. Il ne s'agit pas ici d'une masse d'or, mais d'une collection d'ustensiles de ce métal, qui devoient être de différentes formes & laisser entre eux beaucoup d'espaces vuides. 3°. La plupart de ces ustensiles étoient des vases, & ils n'offroient pas une masse pleine.

tous les trésors de son Empire , pour former cet amas prodigieux , Pizarre lui reprocha sans pudeur des crimes imaginaires, & mêlant à la perfidie une hypocrisie basse & puérite , il lui donna des Avocats pour sa défense. Le procès fut instruit dans toutes les formes juridiques; & le denouement de cette scene, qui seroit

Pour fixer l'idée qu'on doit avoir de cette rançon, il suffit d'évaluer le partage qui en fut fait. Or, nous voyons qu'après avoir mis à part quelques vases curieux pour le Roi d'Espagne, & le quint du reste comme dû à la Couronne, & encore 100 mille *pesos* pour les soldats d'Almagro, il resta 1,528,500 *pesos* à partager entre Pizarre & ses compagnons. Ces trois sommes réunies forment 2,035,625 *pesos*.

Et, comme Robertson prétend que chaque *peso* de ces tems-là vaut environ une livre sterling de notre siècle, il s'ensuit que la rançon totale d'Atahualpa ne peut gueres surpasser 50 millions de livres tournois de notre monnoie actuelle.

ridicule ,

ridic
fut l
cond
se fai
ciron
il fu
que
bapté

La
de fu
Princ
de leu
ambit
débris
torité
proie
ébran
n'offr
conqu
en s'a
livra
Ton

ridicule , si elle n'étoit pas si atroce , fut la mort d'Atahualpa. Ses Juges le condamnerent à être brûlé vif ; mais en se faisant Chrétien , il obtint qu'on adouciroit la rigueur de son supplice , & il fut étranglé dans sa prison, pendant que Valverde lui versoit les eaux du baptême.

La guerre civile se ralluma avec plus de fureur après la mort de ce malheureux Prince ; parce que les Péruviens privés de leurs chefs naturels se livrerent à des ambitieux qui vouloient s'élever sur les débris de la patrie , & s'emparer de l'autorité suprême. L'Empire des Incas, en proie à des convulsions si douloureuses , ébranlé par des secousses si violentes , n'offrit bientôt plus aux Espagnols qu'une conquête facile & sans gloire. Pizarre , en s'avancant vers la Capitale du Pérou , livra plusieurs combats , où il fit un grand

massacre des Indiens, & tout l'Empire fut subjugué.

Les Péruviens firent cependant pour recouvrer leur liberté un dernier effort qui étoit digne d'un meilleur succès, & qui devoit les délivrer à jamais de l'oppression. Tandis que les troupes Castillanes étoient dispersées & occupées à des expéditions lointaines, ils formèrent une conspiration, qui fut conduite avec un secret impénétrable & une adresse qu'on n'auroit pas soupçonnée chez un peuple si peu avancé dans la civilisation & si peu exercé dans l'art de tromper les hommes. La révolte fut générale, & elle embrassoit toutes les Provinces, depuis Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Tout-à-coup l'étendard de la guerre se déploie, & les campagnes sont couvertes de combattans. Plusieurs détachemens Espagnols, qui marchent sans

défla
& m
frere
la lat
deux
affiég
diens
par l
inter
sembl
tyrans
enfin
mais
retour
avoit
de l'E
les dra
retom
vis sa
En

l'autor

dé fiance , sont accablés par le nombre & massacrés sans pitié. Manco-Capac, frere d'Huascar, monte à cheval, & la lance en arrêt, se met à la tête de deux cens mille hommes, pour aller assiéger Cusco. Une autre armée d'Indiens investit Lima nouvellement bâtie par Pizarre. Toute communication est interrompue entre ces deux Villes, qui semblent devoir être le tombeau des tyrans. Tout annonce que la fortune va enfin se ranger du parti de la justice : mais la constance des assiégés, & le retour successif des petites armées qu'on avoit imprudemment éloignées du centre de l'Empire, ramenant la victoire sous les drapeaux des Castillans, & les vaincus retombent dans leur misere & sont asservis sans retour.

En vain la discorde & la soif de l'autorité détruisent-elles les forces des

conquérans , en les tournant contre eux-mêmes : en vain les plaines de Cusco sont-elles inondées de leur sang criminel. Les Péruviens qui des hauteurs voisines observent leur dispersion & leur carnage , demeurent tranquilles spectateurs de ces cruels débats , & n'ont pas le courage de profiter d'une occasion si favorable pour les exterminer. Depuis cette époque , les Indiens enterrés dans les mines , condamnés à des corvées arbitraires , abrutis par le despotisme , n'ont pas cessé de traîner une vie misérable & abjecte ; ils n'ont pas cessé d'être le rebut de toutes les classes d'hommes blancs , noirs ou bazannés , qui végètent au Pérou.

Les autres régions de l'Amérique méridionale nous offrent constamment les mêmes traces d'injustice & de perfidie ; & par-tout les Indiens sont les victimes d'une ambition brutale & d'une insatiable

cupidi
pénin
quête
habita
chés d
pler C
atrocit
déserts
une aff
& l'in
d'Avil
Provin
défend
Aventu
elles ;
des for
chaînes
tant de
sanglan
nombre
féroces

cupidité. La côte septentrionale de cette péninsule avoit été ravagée avant la conquête du Pérou, & la plupart de ses habitans avoient été massacrés ou arrachés de leur terre natale, pour repeupler Cuba & Saint-Domingue, que des atrocités plus anciennes avoient rendu déserts. Le Darien avoit été changé en une affreuse solitude par les brigandages & l'infatigable barbarie de Pédrarias d'Avila. En vain les peuplades de la Province de Carthagene avoient-elles défendu leur liberté contre les premiers Aventuriers qui étoient venus fondre sur elles; on les vit bientôt succomber sous des forces supérieures, & recevoir des chaînes. La Province de Sainte-Marthe, tant de fois dépouillée, tant de fois ensanglantée, ne nourrit plus qu'un petit nombre de Sauvages indépendans, rendus féroces par l'exemple des Européens; &

les cruautés sans nombre exercées dans celle de Cumana avoient tellement révolté ses Habitans naturellement doux & humains, que les soins tendres & paternels qui furent prodigués par le généreux Las-Cazas, ne purent jamais les rendre sensibles aux charmes de la vie sociale.

Qui pourroit ne pas frémir de l'odieux marché que fit Charles-Quint avec les Velfers d'Ausbourg, en leur vendant la malheureuse Province de Venezuela ? Ces Marchands avides ne regardant leurs nouveaux Sujets que comme des objets de commerce, les livrerent à la férocité de soldats mercénaires, pris dans le rebut des armées d'Allemagne. Un tel ramas de brigands, attiré au-delà des mers par le seul goût de la rapine & du meurtre, ne fut que trop fidele à l'exemple des premiers Conquérens de l'Amérique.

Tout
qui éch
furent
entraîn
massac
fatigue
d'autre
le mêm
fut en
leur co
déform
sous la
trouver
mettre
que dé
Charle
tant de
bler l'
& de ca
sous le
sa gloir

Tout fut pillé & saccagé : les Indiens , qui échappèrent au glaive & à la flamme , furent chargés de vivres & de bagages , & entraînés à la suite de la troupe : on les massacroit à mesure qu'ils tomboient de fatigue , & ils étoient remplacés par d'autres infortunés , qui devoient subir le même sort. Quand tout l'or du pays fut enlevé , les Velfers abandonnerent leur conquête , comme leur devant être désormais inutile , & la laisserent rentrer sous la domination des Espagnols , qui trouverent encore des atrocités à commettre dans une contrée dévastée & presque déserte. Les sommes énormes que Charles-Quint avoit reçues pour prix de tant de victimes , ne servirent qu'à troubler l'Europe , & à la remplir de deuil & de carnage. Que sont donc les hommes sous le sceptre d'un Despote enivré de sa gloire & jaloux de son autorité ? Une

vile denrée, qu'il vend, achete & consume au gré de ses caprices & de ses projets ambitieux. Et nous admirons les vastes combinaisons de sa politique! Et nous tombons aux pieds des statues que la flatterie lui érige! Et nous formons un concert immortel de louanges pour célébrer sa puissance & ses victoires!

Les Habitans des Provinces de l'Amérique qui sont traversées par de hautes montagnes, étoient plus aguerris que ceux des plaines, & opposerent aux Espagnols une résistance bien plus vigoureuse. C'est ce qu'ont éprouvé tous les Conquérans, qui ont voulu ravager le monde. Les montagnes sont le vrai séjour de l'indépendance. L'air pur & libre, qu'on y respire, élève le courage: les formes majestueuses, qu'elles offrent de toutes parts, donnent à l'homme une haute idée de lui-même, & lui inspirent une noble fierté:

fierté :
pératur
la fatig
des sa
sites ,
tacle d
& entr
chûte
nombre
fonte
qui s'a
les roc
dans le
semble
monde
du ton
échos,
qui tre
tous ce
redout
terreur

Tom.

fierté : les changemens subits de la température, qu'on y éprouve, endurcissent à la fatigue & fortifient contre l'inclémence des saisons : la variété prodigieuse des sites, la mobilité continuelle du spectacle donnent du ressort à l'imagination, & entretiennent l'activité de l'ame : la chute des torrens, les lavanges & les nombreux accidens occasionnés par la fonte des neiges, les masses énormes qui s'affaissent ou s'éboulent avec fracas, les rochers qui se détachent & roulent dans les vallées, les vents impétueux qui semblent ébranler les fondemens du monde, les fréquens orages, les éclats du tonnerre mille fois répétés par les échos, les irruptions des volcans, la terre qui tremble & mugit dans ses entrailles; tous ces phénomènes imposans & souvent redoutables prémunissent contre les vaines terreurs, & impriment un caractère d'éner-

28 LA DÉCOUVERTE

gie & d'intrépidité. Les flancs caverneux des montagnes servent de remparts contre la tyrannie, & fournissent des retraites à l'esclave qui a su rompre ses chaînes. Telles sont les principales causes qui conservèrent la liberté à la plupart des peuples de l'Empire de Bogota, ou qui leur donnerent les moyens de la recouvrer peu de tems après la conquête. Mais, malgré cet avantage, l'arrivée des Espagnols doit être regardée comme le fléau le plus destructeur qui ait jamais frappé les habitans de cette vaste Province, connue maintenant sous le nom de Nouvelle-Grenade. La défense courageuse & opiniâtre de ces braves Indiens n'empêcha point qu'on n'en fit un grand massacre; & ceux qui échapperent au carnage & qui purent éviter la servitude ou secouer le joug, furent contraints d'abandonner leurs habitations & leurs champs fertiles,

pour
dilie
là i
égor
piné
De f
l'An
fut
foib
les d
que
L
Para
dans
tine
des
mid
laiff
elle
& le
offr

pour se retirer sur la crête aride des Cordillères & dans le creux des rochers. De là ils descendent dans les vallées pour égorger les voyageurs & pour fondre inopinément sur les établissemens Espagnols. De sorte que la plus puissante nation de l'Amérique, après le Mexique & le Pérou, fut réduite par la conquête à quelques foibles Tribus, qui sont privées de toutes les douceurs de la vie, & qui ne subsistent que de meurtres & de rapines.

Les peuples valeureux du Chili & du Paraguay subirent un pareil sort. Comme dans cette partie de l'Amérique, le continent se rétrécit sensiblement, la chaîne des Andes, qui le traverse du nord au midi, est moins éloignée de la mer, & laissant moins de largeur aux campagnes, elle doit influer d'avantage sur les mœurs & le caractère de leurs habitans, & leur offrir un refuge assuré contre l'oppression.

Aussi les Indiens de cette contrée, qui furent d'abord en partie subjugués par l'irruption soudaine & la discipline des Castillans, s'en vengerent-ils avec éclat, dès qu'ils furent revenus de leur surprise. Ils firent pendant dix ans sans interruption une guerre vive & sanglante, osant défier leurs ennemis en rase campagne, & se croyant vainqueurs, quand ils pouvoient abattre une tête d'Espagnol, au prix de cent têtes de Sauvages. Ils parvinrent enfin à exterminer la troupe de brigands, qui étoit venue les attaquer; & le fier Valvidia, le chef de cette expédition malheureuse, fut, comme ses compagnons, la victime du ressentiment qu'il avoit provoqué par des cruautés inouïes. De nouvelles troupes arrivées du Pérou recommencerent la guerre, & depuis cette époque jusqu'à nos jours on ne mit bas les armes que pendant quelques treves,

que
par
sus
soll
la h
ne p
prop
A
Espa
quel
fois
Mai
çure
fortu
est l
d'eff
leur
pend
un tr
cond
féroce

que la lassitude & la foiblesse des deux partis rendoient nécessaires. Encore ces suspensions passageres sont-elles toujours sollicitées par les Européens, & jamais la haine des Américains de ces contrées ne peut consentir à en faire les premieres propositions.

Au milieu de tant de combats, les Espagnols formerent dans les vallées quelques établissemens, qui furent mille fois dévoués à la flamme & aux ravages. Mais quels biens les naturels du pays reçurent-ils en échange des campagnes fortunées qui les avoient vu naître? Quel est le fruit de tant de fatigs & de tant d'efforts de courage? Quel est le prix de leur sang, qui fut versé à grands flots pendant plus de deux siècles? Réduits à un très-petit nombre après tant de pertes, condamnés à une vie misérable, & devenus féroces par l'exemple de leurs ennemis,

ils s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts ; & se réfugient sur des montagnes incultes & inaccessibles. Et c'est en vain qu'on vanteroit les avantages de leur commerce avec les Espagnols, pendant les intervalles de la guerre. Les miroirs & les autres bagatelles d'Europe, qu'on leur donne pour leurs étoffes grossières, peuvent-ils entrer dans la balance contre le moindre des maux qu'ils ont reçus ? Les liqueurs fortes, qu'on leur vendoit autrefois, & dont ils sont si avides, doivent-elles être regardées comme un bienfait de l'ancien Monde ? Ce présent perfide se tournoit souvent contre les Espagnols, par les guerres cruelles qu'il faisoit sans cesse renaître, & par les excès de barbarie où les Sauvages se portoient dans leur ivresse : mais il étoit encore plus funeste aux Sauvages mêmes, dont il aliénoit la raison, dont il énervoit la vigueur & abrégeoit la vie. » Ces

» b
 » lo
 » tr
 » &
 » au
 » av
 V
 du r
 peup
 plus
 main
 mall
 péri
 vere
 que
 post
 de l
 ques
 ou f
 subi
 de le

» boiffons, dit l'Auteur de l'Histoire Phi-
 » losophique, n'ont été gueres moins des-
 » tructives de ces peuples que nos armes;
 » & l'on ne peut s'empêcher de les placer
 » au nombre des calamités, dont nous
 » avons inondé cet autre hémisphere.»

Voilà donc l'influence de la découverte
 du nouveau Monde sur le bonheur des
 peuples conquis par les Espagnols. Le
 plus grand nombre fut lâchement & inhu-
 mainement égorgé: ceux qui furent assez
 malheureux pour échapper au glaive,
 périrent dans les supplices, ou éprou-
 verent des outrages mille fois plus affreux
 que la mort; ils languirent, ainsi que leur
 postérité, dans les angoisses de la misere,
 de l'opprobre & de la servitude. Si quel-
 ques peuplades furent éviter des chaînes,
 ou secouer le joug qu'elles avoient déjà
 subi, elles acheterent leur liberté au prix
 de leur sang, & par le sacrifice de toutes

les douceurs de la vie : & la divine Providence qui regle la distribution des biens & des maux , selon les vues impénétrables de sa sagesse , ne daigna offrir à ces peuples malheureux aucun dédommagement pour tant de calamités.

Par quel étrange aveuglement les Portugais , malgré leur aversion & leur haine implacable contre les Espagnols , ont-ils été leurs fideles imitateurs dans l'Amérique ? Ce peuple fier & intrépide étoit éclairé d'avance par le génie du Prince Henri , & sembloit précéder son siècle dans les connoissances de l'Astronomie , de la Navigation & du Commerce. Parvenu au comble de l'opulence & de la gloire , par la sagesse & les exploits du grand Albuquerque , il avoit appris l'art de former au loin des établissemens riches & utiles. Pourquoi ne cherchoit-il donc que des mines d'or & d'argent dans le

Brés
fa co
imm
& pr
fut e
d'égo
écum
quoin
perdu
la Ju
diver
cher
les ne
vée,
Il se
grand
l'Inqu
d'une
terres
dante
trava

Brésil, & commença-t-il par dédaigner sa conquête, quoiqu'il y trouvât des terres immenses & fertiles sous un climat sain & propre à la culture? Cette contrée ne fut d'abord jugée digne que de servir d'égoût à la Métropole, & de recevoir son écume & ses immondices. On y débarquoit chaque année toutes les femmes perdues, tous les mal-fauteurs flétris par la Justice, qu'on pouvoit rassembler des diverses parties du Royaume, sans chercher à réprimer la licence ni à punir les nouveaux crimes de cette race dépravée, qu'on abandonnoit ainsi à elle-même. Il se trouva parmi tous ces bannis un grand nombre de Juifs condamnés par l'Inquisition, qui conservèrent le goût d'une vie active, & qui cultivèrent des terres pour leur nourriture. Les abondantes récoltes, qui récompensèrent leurs travaux, firent enfin ouvrir les yeux, &

l'on soupçonna dès-lors qu'une Colonie établie au Brésil pourroit prospérer & devenir utile au Portugal. Pour réaliser ce projet, le Gouvernement accorda à chaque Seigneur Portugais autant de terres qu'ils pourroient en conquérir, & ce fut là l'origine de tous les malheurs qui vinrent fondre en foule sur les naturels du pays. D'un côté, ces Grands, avides de richesses & jaloux de tout asservir, portèrent la désolation dans ces climats, & firent pendant soixante ans une guerre sanglante, qui dépeupla les campagnes & relégua les vaincus dans les forêts & les rochers. D'un autre côté, les brigands, qu'on jettoit chaque année sur les côtes, s'étoient trop accoutumés à la débauche & à tous les abus d'une liberté sans bornes, pour souffrir le frein d'aucune Loi : ils se rassemblèrent dans une contrée éloignée de la mer, afin de se soustraire à la

domin
meren
nue da
Jusqu'
été fu
lâches
entrep
Brésil
corron
puis t
fureur
sang,
dages.
Brésil
faisoi
qui p
honte
suscep
croire
core p
glante

domination des Conquérens ; & ils formèrent une espèce de République, connue dans ces tems sous le nom de *Paulistes*. Jusqu'à cette époque leur perversité n'avoit été funeste qu'à eux-mêmes, & ces ames lâches & rampantes n'avoient encore rien entrepris contre la liberté ni la vie des Brésiliens. Mais alors le levain actif & corrompu, qui fermentoit en silence depuis tant d'années, se développa avec fureur : les *Paulistes* se firent des loix de sang, & ne vécurent plus que de brigandages. Ils parcoururent tout l'intérieur du Brésil, massacrant les Sauvages qui faisoient résistance, & asservissant ceux qui préféroient à la mort un esclavage honteux & cruel. Si de tels maux étoient susceptibles de s'accroître, on pourroit croire que le sort des Indiens devint encore plus déplorable par les guerres sanglantes des Européens, dont le Brésil fut

le théâtre. Ces infortunés, pressés de tous côtés par les Portugais, les Hollandois & les François, obligés successivement de suivre l'étendard du vainqueur, se virent souvent réduits à s'entr'égorger pour le choix de leurs tyrans & de leurs bourreaux.

Je parcours en vain toutes les contrées de l'Amérique, pour chercher une nation qui puisse ne pas détester le jour de l'arrivée des Européens. Je consulte les annales des divers peuples qui ont formé des établissemens dans ce malheureux hémisphère, & je retrouve par-tout les mêmes injustices & les mêmes crimes. Les Espagnols avoient anéanti les nations nombreuses & paisibles des grandes Antilles. Mais ils avoient négligé ou dédaigné de conquérir la plupart des petites, connues d'abord sous le nom d'Isles des Caraïbes. Trois raisons sembloient concourir à les

dégo
n'offr
esclav
doien
peu d
enfin
fier &
consta
cher
Les
fois d
la suit
courag
extern
ceau &
Poncet
ne lui
furent
glois W
Ces deu
à Saint-

dégoûter d'une telle conquête. Ces Isles n'offroient point d'or à leur aridité : les esclaves, qu'on pouvoit y faire, ne rendoient aucun service, & périssoient en très-peu de tems sous le poids de leurs chaînes : enfin, les Caraïbes, doués d'un caractère fier & mélancolique, se défendoient avec constance, & sembloient disposés à vendre leur vie & leur liberté.

Les Anglois & les François, pour cette fois d'intelligence, se chargerent dans la suite du soin de détruire ces nations courageuses. Elles furent en grande partie exterminées dans la Guiane, leur berceau & leur commune patrie, par le cruel Poncet de Bretigni, & par d'autres qui ne lui cédoient gueres en férocité. Elles furent attaquées dans les Isles par l'Anglois Warner, & le François Dénambuc. Ces deux Chefs arriverent le même jour à Saint-Christophe, chacun à la tête d'un

petit nombre d'aventuriers de sa nation ; ils partagerent entr'eux les côtes, sans aucune résistance de la part des naturels du pays, qui se retirèrent au milieu des terres. Rien ne sembloit devoir troubler la paix, & les Insulaires s'éloignoient à proportion que leurs nouveaux hôtes vouloient étendre leurs domaines. Ces Sauvages étoient naturellement paisibles & humains. Ils ne se portoient à des violences que dans l'ivresse, ou dans les accès passagers de leur humeur sombre & taciturne. C'est alors qu'ils faisoient des descentes dans le continent & sur les côtes des grandes Isles, pour tout ravager & se baigner dans le sang. Ils ne s'étoient rendus coupables d'aucun crime envers les étrangers avides, qui étoient venus s'emparer de leurs terres : mais on prétendit qu'ils méditoient une trahison, & l'on fondit sur eux, sans aucun préliminaire

ni dé
nomb
de p
texte
étoie
accu
le ca
Car
de pa
à tou
gean
De
la M
celle
de la
finit
fut d
il de
& ne
qu'il
prire

ni déclaration de guerre : le plus grand nombre fut massacré, & le reste fut obligé de prendre la fuite. Sous le vain prétexte que les Habitans des Isles voisines étoient de la même nation, ils furent accusés d'avoir eu part au complot, & le carnage s'étendit bientôt sur tous les Caraïbes. Les hostilités devinrent atroces de part & d'autre, & chaque parti se livra à tous les excès de la rage & de la vengeance.

Dénambuc suivit dans la conquête de la Martinique la même marche que dans celle de Saint-Christophe. A l'exemple de la lice, qui arrive en suppliante & finit par chasser la maîtresse du logis, il fut d'abord souple, pacifique & modéré : il devint par degrés plus entreprenant, & ne tarda pas à convaincre les Indiens qu'il vouloit tout envahir. Les Caraïbes prirent donc les armes pour éviter une

entière destruction ; mais ils laisserent sur le champ de bataille l'élite de leurs guerriers , & se virent contraints d'implorer la clémence du vainqueur. Après une réconciliation passagere , les François abusèrent si étrangement de leurs avantages , & poussèrent si loin leurs injustes prétentions , que les Sauvages leur dressèrent des embuscades , & eurent recours à la ruse au défaut de la force. Alors on massacra les Caraïbes , sans épargner le sexe ni l'âge ; on brûla leurs cabets , & cette malheureuse nation fut chassée pour toujours de la Martinique.

Le crime des Aventuriers François ou Anglois , qui dépeuplerent les Isles de la Guadeloupe , de Marie-Galante , de Saint-Barthelemy , de la Barbarde & de Monferrat , fut lavé dans le sang de ces cruels ravisseurs. Ils périrent sous la massue ou par les fleches empoisonnées
des

des C
famin
châti
pour
aux n
les co
sailles
vinre
Carai
aupar
furen
Domi
six m

Ces
breuse
malhe
penda
multit
au nat
freres
dédai

TOM

des Caraïbes, ou dans les tourmens de la famine & du désespoir. Mais ce juste châtiment du Ciel fut une perte de plus pour l'humanité. Il ne rendit point la vie aux nombreuses victimes égorgées dans les combats ou dans la fureur des représailles. De nouveaux brigands d'Europe vinrent remplacer les premiers; & les Caraïbes, dont la population s'étendoit auparavant dans toutes les Isles du vent, furent concentrés à Saint-Vincent & à la Dominique, & réduits au nombre de six mille.

Ces foibles restes d'une nation nombreuse commençoient à oublier leurs malheurs au sein de la paix & de l'indépendance : ils s'étoient accrus par une multitude de Negres fugitifs ou échappés au naufrage, qu'ils avoient accueillis en freres, & avec lesquels ils n'avoient pas dédaigné de s'unir par les liens du sang :

il étoit sorti de ce mélange une race de Mulâtres, que l'on appelloit Caraïbes noirs, pour les distinguer des vrais indigènes, qui reçurent le nom de Caraïbes rouges. Malgré la diversité de couleurs, de statures, de forces & d'inclinations, ces deux especes de Sauvages vivoient ensemble dans l'union la plus douce & la plus étroite, sans jalousie & sans aucune distinction de rangs. Mais le génie de l'Europe leur dévoila les funestes secrets de la cupidité, & souffla bientôt parmi eux les germes de la discorde & de la haine. Des colons de la Martinique proposerent aux Caraïbes rouges de leur acheter des fonds de terre pour former des établissemens sur les côtes de Saint-Vincent; & ces Sauvages étonnés d'apprendre que la terre n'appartenoit pas également à tous les hommes, dont elle est la mere commune, accepterent

avec
Les
blen
appo
cere
reür
cauf
négr
noie
de l
fingu
leur
façab
tous
par l
génér
de p
liber
form
rivag
que

avec joie le prix qu'on venoit leur offrir. Les traités se conclurent d'abord paisiblement ; & les Caraïbes noirs, loin d'y apporter le moindre trouble, s'enfoncèrent dans les bois, pour éviter l'horreur & la honte de se voir confondus, à cause de leur couleur, avec les esclaves nègres que les nouveaux Colons traînoient à leur suite. Le sentiment intime de l'indépendance leur inspira l'idée singulière & noble d'imprimer à toute leur race une marque distinctive & ineffaçable, en applatissant le visage de tous leurs enfans nouveaux nés. On vit par la suite sortir des forêts une nouvelle génération d'hommes robustes & fiers de porter sur leur front le signe de la liberté : les Caraïbes noirs ainsi transformés planterent des cabanes sur le rivage, & bientôt jaloux des jouissances, que le prix de la vente des terres pro-

curoit aux Caraïbes rouges, ils s'empresferent d'en revendiquer leur part. Le refus, qu'on en fit, devint le signal d'une guerre sanglante, qui acheva presque d'éteindre la race des Caraïbes indigenes. Le ressentiment du vainqueur s'étendit sur les François, qui avoient d'abord favorisé les Caraïbes rouges, pour les abandonner ensuite dans leur malheur. La plupart des Colons furent contraints d'acheter de nouveau leurs terres, & se virent long-tems exposés à des ravages. Mais les renforts arrivés successivement de la Martinique firent avec le tems changer la fortune; & les cruautés que les Anglois, devenus depuis les maîtres de Saint-Vincent, exercèrent contre les Caraïbes, vengerent assez la fierté Européenne des vexations passageres qu'elle avoit eues à souffrir.

Quels biens les François envoyés par

Coli
à l'h
trée
outra
quér
qu'on
voya
mens
més,
ce tr
sécut
Quin
avoie
eux,
des g
tion
héréc
& à
moie
gues,
à leu

Coligni dans la Floride ont-ils procurés à l'habitant paisible de cette vaste contrée, pour lui faire oublier les sanglans outrages qu'il avoit déjà reçus des Conquérans du Mexique ? Hélas ! s'il est vrai qu'on éprouve une douce jouissance en voyant égorger & expirer dans les tourmens des ennemis malheureux & désarmés, les Floridiens n'ont que trop goûté ce triste plaisir. Graces à l'esprit persécuteur & farouche du fils de Charles-Quint, ils ont vu tous les François, qui avoient formé des établissemens parmi eux, massacrés sans pitié, ou attachés à des gibets infâmes avec cette inscription : *non comme François, mais comme hérétiques*. Graces à la valeur intrépide & à l'amour de la vengeance, qui animoient le Gascon Dominique de Gourgues, ils ont vu les Espagnols suspendus à leur tour à des arbres, qui portoient

l'inscription: *non comme Espagnols, mais comme assassins*. Voilà les spectacles consolans, les beaux exemples d'humanité, de clémence & de vertu, que nous leur avons offerts. Voilà les seuls dédommagemens qu'ils ont reçus pour tant d'affronts & de calamités.

L'arrivée des Européens dans le Canada fut-elle signalée par de plus grands bienfaits, & notre politique y déploya-t-elle en faveur des naturels du pays de plus grands moyens de bonheur & de prospérité? Les peuples de cette région s'étoient livrés des guerres longues & cruelles, avant l'époque où Samuel de Champlain jeta les premiers fondemens de Québec. Mais alors les cinq Tribus des Iroquois toujours victorieuses contenoient toutes les autres dans l'humiliation & dans la crainte; & , parmi tant de haines nationales, l'inégalité des

forces
qui po
en une
cette
quillit
cir la
apprie
aux M
& se
ennem
leurs
avec jo
leur c
comm
Chefs
tirent
de no
contre
audaci
se dér
généra

forces avoit fait naître un calme apparent, qui pouvoit être durable, & se changer en une paix solide. Loin de profiter de cette conjoncture pour affermir la tranquillité dans ces climats, & pour y adoucir la férocité des mœurs, Champlain apprit aux Algonquins, aux Hurons & aux Montagnez l'usage des armes à feu, & se mit à leur tête pour attaquer leur ennemi commun. Les Iroquois, fiers de leurs nombreux succès, virent naître avec joie cette nouvelle occasion d'exercer leur courage, & coururent au combat comme à une victoire assurée. Mais leurs Chefs étendus sur la poussière les avertirent bientôt qu'ils avoient à combattre de nouveaux ennemis & à se défendre contre de nouvelles armes : leur confiance audacieuse fit place à la terreur, & ils se déroberent par la fuite à un massacre général. En vain, dans la campagne sui-

vante, essayèrent-ils de se retrancher, & de soutenir avec constance le choc de leurs ennemis & le feu des arquebuses: une résistance opiniâtre ne servit qu'à échauffer le carnage & à compléter leur défaite. Cette nation belliqueuse, devenue la plus foible à son tour, dévorait son injure en silence, & se voyoit dans l'impossibilité absolue de se venger, lorsque les Hollandois établis à la Nouvelle-Belge lui rendirent sa supériorité en lui fournissant des armes. Alors les guerres se rallumerent, & les foibles alliés de la France, exposés à la rage d'un ennemi féroce & implacable, éprouverent tant de pertes, qu'ils ne furent plus en état de tenir la campagne. Les François eux-mêmes ne pouvoient plus sortir de leurs Forts, sans être massacrés ou enlevés pour subir une mort cruelle. Il fallut essuyer ces outrages avec patience,

&

& atte
de l'E
Ce fut
& de
de ven
jures

Les
querer
d'auda
courag
empar
depuis
que pa
le part
sang
France
inouis
pour le
Le res
ment
piroier

Tom

& attendre que de nouvelles forces arrivées de l'Europe vinssent rétablir l'équilibre. Ce fut une alternative continuelle de bons & de mauvais succès; un tissu horrible de vengeances, de représailles, de parjures & de perfidies.

Les Iroquois se défendirent, & attaquèrent tour-à-tour avec d'autant plus d'audace, qu'ils furent soutenus & encouragés par les Anglois qui s'étoient emparés de la Nouvelle-Belge, appelée depuis la Nouvelle-Yorck. Ils n'ont presque pas cessé dans la suite de prendre le parti de l'Angleterre & de verser leur sang dans toutes ses guerres avec la France, jusqu'à ce que des traitemens inouis eussent changé leur prédilection pour les Anglois en une haine implacable. Le ressentiment des injures avoit tellement ulcéré leurs cœurs, qu'ils ne respiroient plus que le carnage : ils alloient

à la chasse des Anglois, comme à celle des bêtes féroces.

Tel est l'effet des vertus que les Européens ont pratiquées parmi ces peuples. En les associant à notre gloire, à nos succès passagers & à nos longs malheurs, nous les avons fait servir d'instrumens à nos injustices & à nos projets ambitieux. Après avoir pris part à nos débats, ils se font vus trahis & opprimés par ceux-mêmes qu'ils avoient sauvés, au péril de leur vie & au prix des plus grands sacrifices. Nous avons aigri leurs cœurs farouches, nous avons exalté leur caractère naturellement fier & vindicatif; & leur penchant pour la guerre s'est changé par nos soins en rage & en soif du sang humain. Non contents de les avoir rendus plus méchans & plus malheureux, nous les avons presque entièrement détruits. L'Europe a si bien secondé les desirs des Nations du Canada; elle les

a
tun
d'u
leur
tion
que
ané
fom
étoi
I
Ang
Gra
notr
fieri
fem
le
ven
par
nati
peup
& l

a secourues si à propos dans leurs infortunes ; elle leur a dévoilé les secrets d'une politique si utile & si sublime ; elle leur a fourni si libéralement des munitions de guerre & des liqueurs enivrantes ; que les plus foibles d'entre elles sont anéanties , & que les plus nombreuses sont réduites au douzième de ce qu'elles étoient à l'époque de notre arrivée.

Les peuples indigenes de la Nouvelle-Angleterre ne furent pas plus épargnés. Graces à nos instructions salutaires & à notre rivalité jalouse , les Abenaquis firent de cruels dégâts dans les établissemens de Massachusset , & provoquerent le courroux des Anglois , qui s'en sont vengés par des cruautés plus grandes & par l'extinction presque entiere de cette nation nombreuse. L'Isle-Longue ne s'est peuplée d'Européens qu'après le massacre & la dispersion de tous ses anciens ha-

bitans; & de nos jours une colonie Angloïse a exterminé & chassé les Micmacks de l'Acadie, par la seule raison que ces Sauvages occupoient la place dont elle vouloit s'emparer. C'est par des guerres continuelles avec les Saweneses; c'est en dépouillant & dissipant toutes les nations indigenes, que les colons de la Virginie sont parvenus à l'envahir & à y former des établissemens. Qui pouvoit s'attendre que la Caroline seroit dès son berceau un champ de meurtres & de carnage, & que ses premiers fondemens seroient cimentés par le sang de tous les naturels du pays? Cette colonie devoit être l'asyle de la vertu proscrite, de l'humanité outragée; elle avoit reçu ses Loix du sage Locke, d'un Philosophe ami des hommes & de la justice. Par quelle étrange frénésie dévoua-t-elle au glaive un si grand nombre de victimes, qui

éto
au
int
de
just
sian
de v
nos
affr
apr
plai
de p
cru
odie
pass
serv
gean
Chi
info
s'éto

étoient restées paisibles & n'opposoient aucun obstacle à ses progrès ?

Il faut l'avouer avec franchise, & tout intérêt national doit se taire en présence de la vérité ; nous n'avons pas été plus justes envers les Sauvages de la Louisiane. Par une suite non interrompue de vexations, nous avons jetté les Natchez, nos bienfaiteurs & nos amis, dans le plus affreux désespoir. Ces peuples généreux, après avoir eu vainement recours à la plainte & à la prière, se sont vus forcés de prendre les armes & de devenir aussi cruels que nous ; & en vertu du droit odieux de représailles, nous les avons passés au fil de l'épée, ou réduits en servitude. On a même poussé la vengeance, jusqu'à vouloir exiger des braves Chicachas qu'ils nous livrassent les infortunés restes de cette nation, qui s'étoient réfugiés parmi eux. Périr à

jamais la mémoire de l'indigne Chef, qui a déshonoré le nom François dans ces climats par une demande si révoltante, & qui n'a pas eu honte d'employer nos armes pour la faire exécuter. Cette proposition outrageante & lâche n'a été reçue qu'avec mépris par les Sauvages. Ils ont su défendre les droits de l'hospitalité; ils ont lavé dans notre sang leur injure & celle de leurs malheureux amis; & pour cette fois les horreurs de la guerre ont servi un moment à sécher les pleurs de l'humanité.

C'est cependant le dix-huitième siècle, si vanté par ses lumières & sa philosophie, qui a donné ce spectacle à l'Amérique. C'est à la fin du dix-septième que le perfide Dénonville attira les Chefs des Iroquois à une conférence par de fausses propositions de paix, & qu'il fit charger de chaînes & embarquer pour les galères

ces
cont
jour
froi
& q
roug
Virg
& le
dans
chut
Sauv
& q
par
d'al
mal

(
trou
Sauv
cam
les f
les f

ces guerriers trop généreux pour soupçonner une telle trahison. C'est de nos jours que les Anglois ont tué de sang-froid toute la famille du brave Logan, & que ce Chef des Saweneses a fait rougir de honte le Gouverneur de la Virginie, en lui reprochant l'ingratitude & les cruautés de sa nation. Dirai-je que dans notre siècle la Province de Massachusetts encourageoit le massacre des Sauvages par des primes exorbitantes, & que l'infâme Jonh-Lovewel, excité par l'appas du gain, foudoyoit une troupe d'assassins pour aller à la chasse de ces malheureux ? (*) Dirai-je que cet homme

(*) L'Auteur des Recherches Philosophiques trouve tout naturel de mettre à prix la tête des Sauvages, parce qu'ils ne se battent pas en rase campagne, & qu'on ne peut les détruire sans les forcer dans leurs retraites, comme on force les sangliers & les ours. (Voyez la défense de

de sang égorgea dix Indiens endormis
autour d'un feu, & qu'il entra dans Boston,

(l'Auteur, page 231.) Il faut bien, dira-t-on, changer les loix ordinaires de la guerre envers de pareils ennemis. Ils commettent les plus horribles dégâts dans toutes les Colonies Angloises, & se retirent ensuite dans des antres & des déserts impraticables : comment pourroit-on conserver les habitations sans exterminer ces loups affamés? Mais pourquoi sont-ils devenus des loups? Pourquoi sont-ils affamés? Pourquoi sont-ils altérés de sang & de vengeance? Ne sont-ils pas dans l'affreuse nécessité de ne vivre que de brigandages? Et qui les a réduits à cet état cruel? Jusques à quand punira-t-on les Américains des crimes qu'on les force de commettre?

Les Quakers, dira-t-on encore, n'ont pas été plus épargnés que leurs voisins dans les derniers tems, quoiqu'ils eussent toujours traité les Sauvages avec justice & humanité. Mais ne fait-on pas que des Peuples chassés de leur terre natale, & dépouillés de tout ce qui pouvoit leur faire supporter la vie, devoient confondre dans leur haine toute la nation de leurs oppresseurs?

leur chevelure à la main, pour demander son salaire, qui lui fut délivré sur le champ? Dirai-je. . . . ? Non : ma plume se lasse de n'avoir que des atrocités & des infortunes à peindre, & le spectacle de la nature toujours outragée ; toujours avilie, porte malgré moi dans mon ame l'indignation & le dégoût. En vain pour éloigner de moi des scènes si déchirantes, & me délivrer de sentimens si pénibles, je me hâte de parcourir cet hémisphère dévoué au malheur. Mes tristes regards ne rencontrent par-tout que les même perfidies & les mêmes crimes. Révolté par une si longue chaîne d'injustices & de lâches attentats, mon

D'ailleurs, la misère & la faim les obligeoient de se jeter avec fureur sur tous les établissemens qui étoient à leur proximité, & ces besoins si pressans ne leur laissoient aucune liberté dans le choix de leurs ennemis.

cœur ne peut plus s'ouvrir aux douces émotions de la pitié, & mes yeux ne trouvent plus de larmes pour déplorer les maux de tant de victimes. Découragé par des exemples si multipliés de la perversité humaine, je n'éprouve plus ces nobles élans qui avertissent l'homme de sa dignité, qui l'élevent vers sa source, & le consolent dans les tribulations de la vie. J'ai honte de mes semblables; je rougis de partager les attributs de l'humanité avec tant de monstres enivrés de sang..... Eh quoi ! la foiblesse & l'innocence opprimées ne trouveront-elles pas un seul vengeur ? Parmi tous ces Guerriers avides de conquêtes & de gloire, parmi tous ces Héros dont la constance est éprouvée par de si rudes fatigues, dont le courage a triomphé de tant de périls, ne se trouvera-t-il pas un seul ami des hommes, un seul défenseur de

la justice? Hélas! ils sont tous sans entrailles: la soif exécration de l'or les a tous rendus sourds aux gémissemens & à la voix plaintive de la nature.

Toi, que les cruels oppresseurs du Nouveau Monde ont si souvent invoquée dans leur délire, pour t'associer à leur barbarie & couvrir de ton nom sacré les horreurs dont ils étoient souillés; toi, que des esprits téméraires & aveuglés par leur audace osent encore accuser de tant de crimes; Religion, c'est toi seule qui as pris la défense des infortunés Américains. Dès l'origine de leurs calamités, tu as refusé tes secours salutaires & consolans aux hommes farouches qui les faisoient gémir sous un joug de fer; tu as enflammé tes Ministres d'un zèle ardent pour la cause de l'humanité. Les Apôtres de la première Colonie Espagnole, les Dominicains, remplis de ton

esprit divin ont combattu sous ton égide : ils n'ont pas cessé d'employer le glaive de la parole, le seul que tu leur aies confié, pour dissiper les maximes d'une avarice brutale & les prétentions d'un orgueil cruel & insensé. Les Temples & les places publiques ont retenti de leurs réclamations vigoureuses contre les atteintes portées aux droits imprescriptibles de la nature. Ils ont par-tout fait entendre les menaces d'un Dieu vengeur du crime & protecteur de l'innocence. Leurs plaintes ont pénétré dans les Palais & au milieu des Conseils des Rois : leurs cris ont rempli l'Europe d'indignation. Ils ont bravé les fureurs de la tyrannie, & l'ont fait frémir dans l'attente de se voir arracher sa proie. Ton triomphe, ô Religion sainte, étoit prêt d'éclater ; l'éloquence impétueuse de Montefino entraînoit tous les esprits ; la charité brù-

lan
co
étr
vol
dan
ray
d'un
prév
odie
étou
hom
S
l'opp
bles
fers
soler
super
traits
dre,
encor
aride

lante de Las-Casas embrâsoit tous les cœurs : les chaînes de l'esclavage alloient être rompues ; le nom chéri de la liberté volant de bouche en bouche, faisoit luire dans l'ame flétrie des Indiens quelques rayons d'espérance. Mais enfin les intérêts d'une politique avide & inhumaine ont prévalu sur tes bienfaits : les clameurs odieuses de la cupidité sont parvenues à étouffer ta voix, & la méchanceté des hommes a remporté la victoire,

Si la Religion n'a pu soustraire à l'oppression des Européens les innombrables victimes qui gémissaient dans leurs fers, elle a su par ses tendres soins consoler & enlever à l'ignorance & à la superstition quelques peuplades que les traits des Conquérens n'avoient pu atteindre, ou chez lesquelles ils n'avoient point encore porté leurs pas sanglans. Les côtes arides & escarpées de la Californie, les

montagnes élevées qui l'attachent au continent, les bords d'une mer fertile en écueils, & célèbres par de fréquens naufrages, avoient rejeté loin de cette péninsule tous les aventuriers qui avoient entrepris d'y former des établissemens : & les indigenes du pays devoient à ces remparts naturels, & peut-être en partie à la stérilité du climat, l'avantage d'avoir évité pendant près de deux siècles le joug des tyrans de la Nouvelle-Espagne. Mais ils languissoient dans la privation de toutes les jouissances de la vie, & dans une paresse & une insensibilité stupides, vraiment dignes de pitié. Ce fut le zèle des Missionnaires Jésuites qui changea le sort de ces Sauvages. (*) La charité

(*) L'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains prétend que le plus grand malheur qui soit arrivé aux Guaranis & aux

chr
par
ban
des
les
pou

Cal
vern
sou
Mit
mul
env
tant
de s
Lé
ce
suff
Cha
» je
» p
» d
» M
» v
Am

chrétienne, qui s'allume & s'alimente par les obstacles, sût franchir toutes les barrières, vaincre par degrés la haine des Californiens pour le nom Espagnol, les arracher à l'indigence, & les conquérir pour le bonheur & la vertu.

Californiens, c'est d'avoir été civilisés & gouvernés par les Jésuites. Il avance, sur des soupçons plutôt que sur des preuves, que ces Missionnaires se sont rendus coupables d'une multitude d'actes d'oppression & de tyrannie envers leurs Néophytes; mais il en parle avec tant de prévention, qu'il n'est gueres possible de s'arrêter à son sentiment. Pour mettre mon Lecteur à portée de juger du ton d'humeur que ce Philosophe prend au sujet des Jésuites, il suffira de rapporter la phrase qui termine son Chapitre sur le Paraguay. » En vérité, dit-il, » je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de » plus grands détails sur la malheureuse condition » des habitans du Paraguay, tyrannisés par des » Maîtres que personne ne voudroit avoir pour » valets. » (Recherches Philosophiques sur les Américains, Tom. II, page 304.)

Pendant les démêlés sanglans & interminables des Castillans avec les Sauvages du Chili, les Isles de Chiloë n'avoient point frappé les yeux, & l'on en soupçonnoit à peine l'existence. Mais l'infatigable activité des mêmes Missionnaires, leurs tendres sollicitudes les ont portés dans ces Isles abandonnées. Ils ont réuni les habitans sous l'étendard de la Croix; & les peuples du continent voisin, que la force & les armes de l'Europe n'avoient pu réduire, venoient en foule se jeter dans les bras de ces hommes bienfaisans & se ranger sous leurs loix.

Les Brésiliens échappés au glaive des Portugais, & réfugiés dans des montagnes inaccessibles, ne respirent que la vengeance; & la férocité de leur caractère s'est accrue par le ressentiment des injures & par les maux dont ils sont accablés: les Indiens du Bogota, qui ont survécu

aux

aux
de so
qu'er
& qu
Voil
cher
ulcér
les pl
se pl
tres
verne
sur l
cater
faisa
de le
roiqu
féroc
vage
d'aut
lang
ceur

Te

aux défaits de leur patrie, ne trouvent de soulagement dans leur affreuse retraite, qu'en ravageant les habitations Espagnoles & qu'en déchirant les flancs des voyageurs. Voilà les infortunés que la Religion va chercher pour répandre dans leurs cœurs ulcérés le baume de la consolation : voilà les plaies profondes & envenimées qu'elle se plaît à guérir. Elle envoie ses Ministres au milieu des forêts, dans les cavernes obscures, sur la pointe des rochers, sur le bord des précipices, pour y faire entendre le doux nom de paix, de bienfaisance & d'amour. Si, en récompense de leurs fatigues & de leurs travaux héroïques, ils sont dévorés par des bêtes féroces, s'ils sont massacrés par les Sauvages, elle les remplace bientôt par d'autres martyrs, qui parlent le même langage, qui témoignent la même douceur, sans aucun mélange de plaintes ni

de reproches. Tant de constance, tant de grandeur d'ame étonne & confond des peuples qui n'ont jamais su pardonner. Leurs cœurs s'ouvrent à la persuasion; les armes s'échappent de leurs mains sanglantes; ils tombent aux pieds de l'envoyé du Ciel, qui vient sécher leurs larmes & leur donner l'exemple de vertus si nouvelles & si sublimes. Ils écoutent avec avidité ses instructions & ses conseils: ils ne l'appellent plus que du nom tendre & chéri de pere; c'est leur consolateur, leur ami, leur souverain. Tel est l'effet infailible de la vraie charité; elle désarme la vengeance, elle calme les tourmens de la haine, elle amollit & subjuge sans retour les cœurs les plus durs & les plus rebelles.

Que ne puis-je suivre les généreux Apôtres de la Religion & de l'humanité sur les rives du Napo, du Maragnon, de

IC
au
pé
da
ton
tén
dig
les
fan
sen
bre
par
lev
l'Ar
mit
tiqu
obse
La
bre
mon
pour

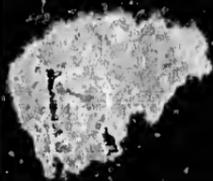
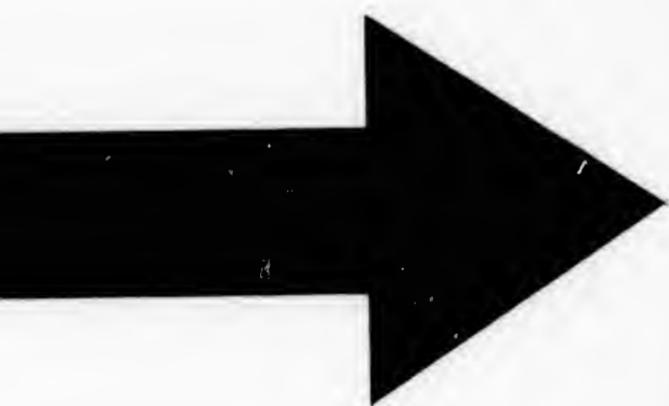
l'Orénoque & du Fleuve Saint-Laurent, au milieu des glaces & des forêts impénétrables du Nord, sur le sommet & dans les gorges des montagnes de la Zone torride ? Que ne puis-je rendre l'Univers témoin des sacrifices & des efforts prodigieux d'un zèle qui embrasse toutes les contrées, qui voudroit étancher le sang de toutes les blessures, rappeler le sentiment & la vie dans tous les membres privés de mouvement ou engourdis par la douleur, dissiper à jamais le levain de la discorde, faire oublier à l'Amérique toutes ses injures & ses calamités ! Mais ces actions d'héroïsme, pratiquées dans les déserts, demeurent obscures & n'ont que le Ciel pour témoin. La Renommée a cent bouches pour célébrer les forfaits qui ensanglantent le monde ; elle en trouve à peine une seule pour publier les vertus qui le consolent.

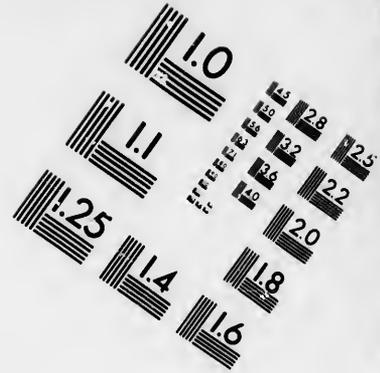
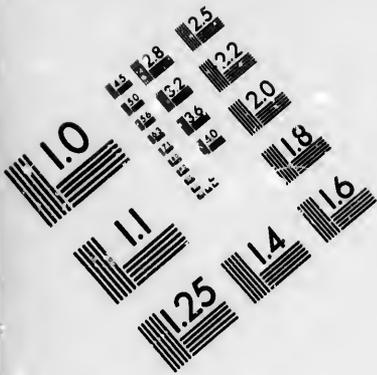
Fixons un moment nos regards sur les bords de l'Uruguai & du Parana ; c'est-là que la Religion a élevé le plus beau monument à sa gloire, en y rassemblant les Guaranis sous l'ombre de ses ailes. Non contente de les avoir garantis des chaînes que leur préparoient les dévastateurs du Brésil & du Chili, elle les a délivrés de la misère & des maux inséparables de la vie sauvage. Elle les a courbés sous son joug salutaire ; elle leur a fait chérir ses loix, en leur inspirant le goût des travaux utiles, & les penchans tendres & généreux d'un amour mutuel. En faisant régner l'égalité parmi eux, en attachant par les liens les plus forts le bonheur de chaque Guaranis à la prospérité publique, elle en a fait une société de freres & d'amis. En confondant l'autorité de ses saints préceptes avec celle des loix civiles, elle a établi la

conscience le juge suprême de tous les délits & de tous les intérêts, elle a conservé l'innocence & l'heureuse simplicité des mœurs, elle a allumé l'amour de la patrie au feu de l'amour divin.

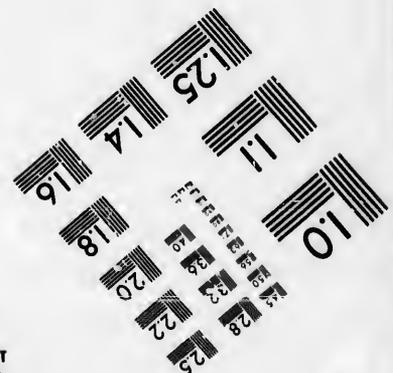
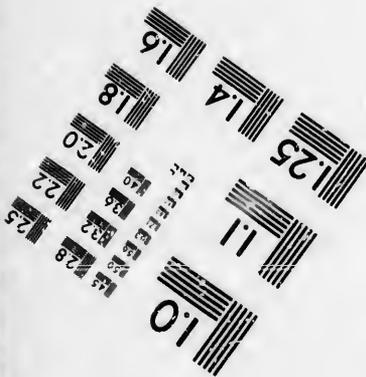
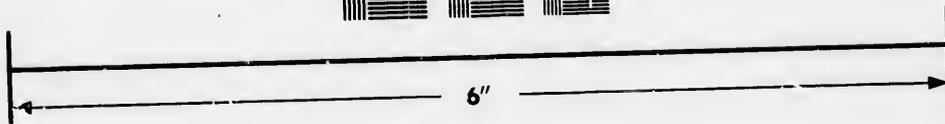
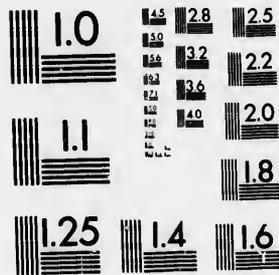
Comme un Voyageur égaré dans les déserts, fatigué d'une longue marche au milieu des sables brûlans & des rochers arides, exposé aux bêtes féroces & aux périls de toute espèce, en proie aux tourmens de la faim, de la soif & de l'incertitude, sent tout-à-coup son cœur se dilater à la vue d'une vallée riche & fertile, qui offre un ombrage frais, une eau transparente & des fruits délicieux; mon ame oppressée se soulage & se repose avec une volupté pure sur ces rives fortunées. Après avoir contemplé si long-tems les cruels outrages faits à la nature, qu'il est consolant de jeter les yeux sur un peuple qui coule à l'abri de la tyran-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0
1.1
1.2
1.5
1.8
2.0
2.5
2.8

nie des jours fereins & innocens ! Après avoir écouté les plaintes de l'humanité, les cris déchirans de tant de victimes, qu'il est doux d'entendre des chants d'allégresse, des cantiques d'actions de graces, & les noms de concorde & d'amour !

Il n'entre pas dans mon plan de faire la satyre, ni d'entreprendre l'apologie de l'Ordre trop fameux qui a donné des Législateurs au Paraguay. Il seroit sans doute difficile de pénétrer les vrais motifs qui animoient les Jésuites dans les derniers tems de leur existence, & de décider si leur ambition, assez connue d'ailleurs, ne les a pas engagés à altérer les Loix primitives de cette République, & à porter atteinte à son bonheur. Sous le spécieux prétexte de la conserver dans l'heureuse ignorance des raffinemens de la volupté, & d'éloigner de

son sein les mœurs & les maximes corrompues des Colonies du Nouveau-Monde, ils en ont soigneusement interdit l'entrée à tous les étrangers. Ils ont même quelquefois repoussé à main armée les Envoyés du Gouvernement Espagnol, qui ont voulu jeter sur leur conduite & sur les ressources de l'Etat un œil trop attentif & trop curieux. Mais, malgré les soupçons bien ou mal fondés que ces précautions mystérieuses ont pu faire naître, il est impossible de ne pas avouer que les Guaranis ont été, sans aucune comparaison, les plus heureux de tous les Sauvages de l'Amérique, depuis la conquête. D'ailleurs, toutes les conjectures de la politique & de la malignité sur les projets orgueilleux ou intéressés des Jésuites de nos jours, ne parviendront jamais à obscurcir la gloire des fondateurs & des premiers Apôtres du Paraguay.

Jamais je ne croirai que des hommes, qui se sont dévoués aux plus rudes fatigues, & privés de toutes les douceurs de la vie, pour arracher leurs semblables à l'ignorance, à la superstition & à la misère, n'étoient que des fourbes dangereux & des tyrans avides. Laissons à l'envie le triste & odieux plaisir de répandre son venin sur les actions les plus héroïques, & d'en ternir l'éclat par son souffle infecté : laissons aux âmes froides & incapables d'aucun effort de vrai courage, le soin pénible de sonder les replis le plus cachés des cœurs généreux ; pour y découvrir des motifs d'ambition ou d'intérêt. Non, les sacrifices d'une charité ardente ne peuvent sortir que d'une source noble & pure ; non, les tendres sollicitudes de la bienfaisance ne sont pas de vaines chimères. Et quand il seroit vrai que des sentimens si réels

&

& si précieux ne sont que des illusions, il faudroit encore les chérir. Je sens que le plaisir le plus doux, le besoin le plus pressant de mon cœur, c'est de croire à la vertu.

Si dans l'espece humaine il se trouvoit des êtres assez mal nés pour n'y pas croire, s'il s'en trouvoit d'assez mélancoliques pour s'affliger du spectacle du bonheur & de la bienfaisance; qu'ils se rassurent en comparant le nombre des Sauvages civilisés par les Missionnaires, avec celui des victimes de notre avarice, de notre cruauté, de notre tyrannie. Qu'ils voient les plaines de l'Amérique inondées du sang de ses premiers habitans: qu'ils contemplent les diverses contrées de cet hémisphere, & sur-tout les rives du Parana désolées, dépeuplées par les ravages de la petite vérole: qu'ils jettent les yeux sur le sort des Indiens

échappés aux massacres, ils verront les uns chargés de chaînes, ensevelis dans les entrailles de la terre, condamnés aux travaux les plus rudes & les plus destructeurs, réservés aux occupations les plus abjectes, abandonnés à l'indigence & au mépris : ils verront les autres chassés de leur terre natale, relégués dans les forêts & les rochers, réduits à disputer leur nourriture avec les ours ou à vivre de brigandages, abrutis par l'usage des liqueurs enivrantes, devenus féroces par le sentiment de leur misère & par le souvenir des injures de toute espèce. Si la réunion de tant de calamités ne peut leur suffire, qu'ils considèrent la main d'un Dieu vengeur appesantie sur les oppresseurs de l'Amérique, & le déluge de maux qui est venu fondre sur les nouveaux habitans.

&c.
verront
enfevelis
, con-
us rudes
rvés aux
, aban-
mépris :
de leur
es forêts
uter leur
à vivre
usage des
éroces par
& par le
espece. Si
és ne peut
t la main
e sur les
le déluge
re sur ses

SECONDE PARTIE.

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DE SES NOUVEAUX HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

*La découverte de l'Amérique pouvoit-elle
être utile à ses nouveaux Habitans ?*

Tour invitoit les Européens à former
des colonies dans le Nouveau-Monde :

tout sembloit devoir conspirer à faire fleurir ces établissemens & à leur assurer une félicité durable. Quels sont en effet les moyens de prospérité, que l'on doit principalement rechercher dans la fondation d'une colonie nouvelle ? Des campagnes vastes, fertiles & capables de nourrir une grande population; un climat propre à la conservation des hommes & des animaux, & à la maturité des fruits, une situation favorable au commerce & à l'industrie, la tranquillité & la paix avec les peuples indigenes. Or, plusieurs contrées de l'Amérique offroient aux Européens tous ces avantages réunis.

Les premiers regards des Espagnols, en arrivant dans le Nouveau-Monde, sont tombés sur les bords riches & féconds de l'Artibonite. Leurs premiers pas ont foulé les plaines de l'Isabelique, de Porto de Plata & de Vega-Réal, celles

DE L'AMÉRIQUE. 149

qui sont arrosées par la rivière de Monte-Christo, par la Lozama, la Macouffis & la Rumana. Toutes ces terres de l'Isle de Saint-Domingue nourrissoient déjà un million d'hommes, & elles attendoient que des bras plus nerveux & des instrumens plus solides & plus tranchans ouvrissent leur sein pour prodiguer de nouvelles richesses & faire naître de nombreuses générations. Le Mexique présentoit dans sa vaste étendue un grand nombre de campagnes fertiles, & celles de Guatimala, de Nicaragua, de la Nouvelle-Galice, de l'Yucatan & de Tlascala invitoient de toutes parts à la culture. On a éprouvé dans notre siècle, que la plupart des terres de la Louisiane & de la Floride occidentale, & sur-tout celles des bords rians du Mississipi, ne trompoient presque jamais l'espérance du laboureur. *La nature*, dit M. l'Abbé

Raynal, déployoit au Canada un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoient la vénération. Elle étaloit ses dons les plus précieux dans les parties voisines des lacs & du fleuve Saint-Laurent, & sur-tout dans la contrée du Détroit, près du lac Erié. La base immense & les gorges multipliées des montagnes du Pérou, cultivées en partie par les enfans du Soleil, promettoient à une nouvelle colonie des ressources de toute espèce, par la variété des couches de terre, par les différens degrés de la température & de l'inclinaison des surfaces.

Dans quels lieux la main libérale de la Providence s'est-elle montrée plus magnifique que dans la vallée de Quito ? Pendant tout le cours de l'année le printemps y répand le parfum des fleurs, sans cesse l'été y fait jaunir des moissons

abondantes, & l'automne y mûrit sans cesse les fruits les plus délicieux. Les terres de la grande province de Tucuman, arrosées par une multitude de ruisseaux, sont couvertes de gras pâturages, & fournissent des productions excellentes en tout genre. Les rives de la Tarija, celles de la Pilcomayo, dans le beau pays de Chaco, ne le cèdent pour la fécondité à aucune province de l'Europe, & aucun terrain de l'univers ne peut entrer en comparaison avec les plaines du Chili, pour la richesse des récoltes & la variété des fruits. Les diverses parties du Brésil, coupées en tous sens par des rivières, offriroient un champ sans bornes au travail de l'homme, & lui rendroient au centuple le prix de ses avances & de ses fatigues.

Toutes ces contrées & beaucoup d'autres, dont les noms ne se sont pas rangés

sous ma plume, suffiroient pour faire subsister trente Royaumes peuplés comme la France, si l'agriculture étoit portée dans le Nouveau-Monde au degré de perfection, qu'elle a acquis dans nos climats. Une grande partie du terrain de l'Amérique est demeurée vierge, & n'a pas encore été ouverte par la main de l'homme, pour recevoir aucune semence. Les dépouilles annuelles des arbres indigenes, amoncelées depuis l'origine du monde, les débris de leurs troncs & des plantes parasites, ont formé une couche épaisse de terre végétale, qui doit être une source inépuisable d'abondance. Ce sédiment précieux s'enrichit continuellement de tous les principes fécondans répandus dans l'air, parce que les forêts les pompent sans cesse, & qu'elles en empêchent l'évaporation en les fixant sous leur ombrage & en les déposant dans

leur sein impénétrable aux rayons du Soleil. Les seules matrices propres aux productions spontanées ont été mises en œuvre, & toutes celles qui sont analogues aux germes des plantes cultivées ont été réservées & accumulées dans ces magasins immenses de la fécondité. On devrait donc, dans les premières années après le défrichement, craindre plutôt l'exubérance de la végétation, que la stérilité de la plupart des champs de l'Amérique : & bien-loin que des colonies nouvelles eussent eu lieu de se plaindre de la foiblesse & de l'avarice de la nature, elles auroient dû employer une partie de leur effort pour modérer sa vigueur & mettre des bornes à ses largesses.

Il ne faut cependant pas croire que tous les terrains vierges de l'Amérique soient susceptibles de culture. Il s'y trouve, comme dans les autres parties du

monde, des rochers arides, des veines d'un sol maigre & condamné à une éternelle stérilité, des sables qui ne peuvent retenir aucun principe fécondant, & qui n'ont jamais donné naissance qu'à des joncs, à des pins & à quelques cedres épars. Telle est une grande partie de la Floride orientale, des deux Carolines & de la Nouvelle-Angleterre : telle est toute la côte du Pérou, depuis la mer jusqu'aux vallées. On rencontre aussi dans le Nouveau-Monde des terrains bas & marécageux, souvent inondés par des torrens de pluie & par le débordement des fleuves : les germes des plantes s'y pourrissent au lieu de se développer ; & quelquefois la végétation qui agit par secousses, y devient tellement surabondante, que la plupart des légumes forcent & montent en graines. Telles sont toutes les côtes

de la Guiane, les contrées voisines de l'embouchure du Mississipi & toute la basse-Louisiane; telles sont, à quelques différences près, les côtes de la Géorgie & de la Caroline méridionale, qui ne peuvent servir qu'à la production du riz & d'un indigo d'une qualité très-inférieure. Les terres de la haute-Guiane, continuellement dégradées par les pluies & les ravines, sont bientôt dépouillées de tous leurs suc, dès qu'elles sont divisées par la culture, & elles deviennent absolument infécondes, quelques années après leur défrichement. Une malheureuse expérience prouve aussi que le degré de fertilité des meilleures terres des Provinces-Unies de l'Amérique septentrionale diminue rapidement: elles sont assez généralement légères & peu profondes, & elles dissipent en un petit nombre d'années de travail, les matrices

amassées dans leur sein pendant un repos d'un grand nombre de siècles.

Mais rien n'empêchoit les premiers Européens, qui ont fait des découvertes dans l'Amérique, de choisir par préférence le sol, dont la couche végétale étoit la plus épaisse & la plus abondante, le moins exposé aux inondations & le moins susceptible de s'épuiser & de se dégrader. Quand les terrains les plus précieux auroient été employés & couverts d'une population proportionnée à leur richesse, on auroit cultivé successivement ceux d'un moindre degré de fertilité; & par le secours de l'industrie & du commerce, qui servent souvent de supplément à l'agriculture & même quelquefois en tiennent absolument lieu, on seroit parvenu à peupler les contrées les plus stériles & les moins favorisées de la nature.

On auroit pu suivre la même marche relativement aux divers climats du Nouveau-Monde, & choisir d'abord les plus salubres & les plus agréables. Je ne dissimulerai pas que plusieurs contrées de cet hémisphère étoient très-malsaines, sur-tout à l'époque de la conquête. Toutes celles qui étoient couvertes d'épaisses forêts n'offroient qu'un air concentré, humide & sans ressort, & nourrissoient une multitude effrayante d'insectes & de reptiles mal-faisans. Parmi les Isles de la Zone torride, celles que le souffle du vent d'Est ne peut rafraîchir ni purifier, sont exposées à des chaleurs excessives & à des pluies abondantes, qui altèrent les germes, corrompent les alimens & portent des atteintes funestes aux tempéramens les plus vigoureux. Outre les effets pernicieux de la chaleur & de la pluie, elles ont

encore à redouter les raz de marée, les ouragans, les tremblemens de terre, qui bouleversent tous les élémens dans ces parages & y exercent la fureur la plus destructive. L'air constamment humide & chaud, qui regne à Carthagene, y engendre une lépre hideuse & incurable, dont aucune condition n'est exempte. Celui de l'Isthme de Panama, & surtout de Porto-Bello, est tellement corrompu, qu'il donne aux habitans une couleur pâle & livide, & détruit en peu de jours tous les principes de la force & de la vie. (*) Les parties de Saint-Domingue & des autres Isles, sub-

(*) Thomas Gage assure que pendant les quinze jours que duroit la grande Foire de Porto-Bello, il mouroit toujours six cens hommes. Ce pays est infecté d'une quantité prodigieuse de crapauds.

mergées par des fleuves, les marais fangeux de Cayenne, de la basse-Guiane & des côtes de Sainte-Lucie, produisent des exhalaisons fétides, qui dévorent leurs malheureux habitans, & qui les font périr dans les ardeurs de la fièvre ou dans les langueurs de l'hydropisie.

Mais il y avoit aussi dans le Nouveau-Monde, même au tems de la découverte, des contrées immenses qui réunissoient le double avantage de la fertilité du sol & de la salubrité de l'air. Toutes celles de l'Amérique méridionale, qui sont situées à l'Ouest des Cordilières, sans en excepter même les parties les plus voisines de l'Equateur, conservent pendant toute l'année une température saine & agréable. On n'y éprouve point ces déluges de pluie, qui dans les régions de l'Est donnent naissance à tant d'insectes dégoûtans, voraces & incommodes.

ée, les
re, qui
ans ces
la plus
humide
gene, y
curable,
exempte.

& sur-
ent cor-
ans une
ruit en
es de la
arties de
les, sub-

pendant les
Foire de
cens hom-
ntité prodi-

Des nuages épais , qui s'élevent régulié-
 rement vers le milieu du jour , brisent
 & temperent , dans ces climats , les rayons
 d'un Soleil brûlant , & l'haleine douce
 & suave du vent du sud-ouest y entretient
 presque toujours une fraîcheur délicieuse.
 Telle est la température de toutes les
 vallées du Pérou , de Tucuman & du
 Chili. S'il regne dans les gorges des
 montagnes , des fievres putrides & sou-
 vent épidémiques , ce fléau n'est pas pro-
 pre au climat. On l'éprouve depuis qu'on
 y cultive des cannes à sucre , parce que
 la terre humectée par cette culture laisse
 exhiler des vapeurs infectes , dont l'air ,
 qui ne se renouvelle point dans ces étroits
 passages , ne peut se dégager que très-
 lentement. (*)

(*) Dans quelques parties du Pérou on
 éprouve en arrivant une maladie , qui ressemble

Tous

Tous les animaux de l'Europe prospèrent au Chili & dans le Tucuman; toutes les races s'y perfectionnent & s'y multiplient à un degré qui tient du prodige; nos grains, nos légumes & nos arbres s'y cultivent avec le plus grand succès; tous nos fruits y mûrissent & y acquièrent une saveur exquise. Quoique le climat du Brésil soit généralement plus chaud que celui des contrées occidentales, cependant on respire dans la plupart de ses provinces un air pur & serein, & la nature y fait naître toutes les productions, qui peuvent satisfaire aux besoins de l'homme & contribuer à ses délices. (*)

au mal de mer. Mais c'est une indisposition passagère, qui n'attaque pas les principes de la vie.

(*) On prétend qu'en débarquant pour la première fois au Brésil, on est atteint du mal

C'est sur-tout dans ces régions fortunées, qu'on auroit pu, dès l'origine de la conquête, établir des colonies florissantes. C'est dans les riches vallées du Pérou & de Chaco, que les malheureux habitans du Royaume de Grenade auroient dû chercher une seconde patrie, un asyle contre le bigotisme persécuteur d'Isabelle, & le zèle inflexible & outré de Ximenés. C'est dans les prairies émaillées & les forêts odorantes de Tucuman, que les peuples des Pays-Bas auroient dû fuir, pour tromper la barbarie de l'infame Duc d'Albe. C'est dans les campagnes enchantées du Chili,

de Siam. Mais un fléau qui est plus général dans cette partie du Nouveau-Monde, & qui y cause les plus grands dégâts, c'est la multitude prodigieuse de fourmis. Elles dévorent les fruits, & détruisent souvent les plus riches moissons.

dans les plaines immenses du Brésil que les Espagnols & les Portugais auroient dû arriver en foule, pour se soustraire au sceptre ensanglanté de Philippe II, & au joug odieux de l'Inquisition.

Après avoir établi de grands Etats dans ces climats heureux, on auroit pu défricher de nouveaux terrains de proche en proche, & donner par degrés de la salubrité à de nouvelles provinces, en procurant de l'écoulement aux eaux stagnantes, & en détruisant les forêts qui empêchent la libre circulation de l'air, détournent l'effet des rayons vivifiants du Soleil, & fixent une éternelle humidité sous leur ombre épaisse. Comme ces grandes entreprises n'auroient été faites que graduellement par des peuples voisins & déjà puissans, les hommes qu'on y auroit employés, acclimatés d'avance & à portée d'être secourus dans tous leurs

besoins, auroient surmonté sans peine tous les obstacles & les dangers. On auroit choisi les saisons les plus favorables, on se seroit éclairé sur les moyens de ne pas exposer la vie des hommes, & l'on seroit ainsi parvenu à livrer à la culture tous les champs du Nouveau-Monde, sans avoir fait verser de larmes à l'humanité, & sans qu'elle eût eu à gémir d'aucun sacrifice.

Le climat n'auroit pas opposé plus d'obstacles à la population dans l'Amérique septentrionale que dans les régions du midi. Quoique la basse-Louisiane soit souvent inondée, l'air qu'on y respire est salubre & doux : il ne seroit pas moins salubre sur les côtes humides de la Géorgie & de la Caroline, sans le riz qu'on y cultive, & qui produit des vapeurs pestilentiellees. Si dans les commencemens de la domination Espagnole, la

plupart des plantes & des animaux d'Europe ont dégénéré au Mexique, ce n'est point à la nature qu'il faut s'en prendre, c'est au défaut de culture & de soins. La température du nord de l'Amérique est en général beaucoup plus froide que dans les latitudes correspondantes de nos contrées. La multitude des lacs, l'immensité des forêts, l'élévation du terrain au-dessus du niveau de l'océan, l'étendue des mers, qui, dans cette partie du monde, domine sur celle des terres, les vents glacés du Pôle arctique qui y regnent, les neiges éternelles qui couronnent les Apalaches & les montagnes d'Allagani, & plusieurs autres causes se réunissent pour produire ce phénomène. Mais la main de l'homme parvient par degrés à corriger l'âpreté du froid, & le climat s'adoucit à mesure que la hache éclaircit les forêts, & que l'écou-

lement des eaux stagnantes & les défrichemens découvrent la surface de la terre. On est d'ailleurs dédommagé de la rigueur des hivers par la pureté de l'air & la beauté des jours. On jouit au Canada d'un Ciel sans nuages : tout y promet une longue vie, les maladies y sont peu fréquentes, & la vieillesse y est rarement accompagnée d'infirmités.

Quoique sous les mêmes cercles parallèles le climat soit moins chaud en Amérique, que dans les trois autres parties du monde, il y a depuis le Cap-Horn jusqu'à la pointe de la terre de Labrador, une telle diversité dans les degrés de chaleur & de froid, de sécheresse & d'humidité, dans la qualité du sol, dans la position respective des lieux & dans l'inclinaison des surfaces de la terre relativement aux rayons du Soleil, qu'il en doit naître une variété inépu-

sable de fruits & de richesses. Si dans ses productions spontanées la nature a parcouru toutes les nuances depuis les plantes fétides des marais de la Guiane jusqu'aux aromates du Pérou, depuis les pins & les chênes gras & tendres des bords du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à l'Acajou, au Barata & au bois-de-fer des Antilles; pourquoi refuseroit-elle de développer les germes de toute espece; que l'homme jetteroit dans le sein de la terre, préparée par une bonne culture; s'il avoit soin de les distribuer suivant les différences du sol, du climat & des saisons? Cette variété de productions animeroit l'industrie, & serviroit d'alimens à un grand nombre de manufactures; elle fourniroit une multitude d'objets d'échange, & donneroit l'existence à un commerce sans bornes, qui embrasseroit l'Univers entier.

Proportionnellement à l'étendue des surfaces, la courbe sinueuse que l'Océan décrit autour du Nouveau-Monde présente une plus grande longueur de côtes, que celle qui environne l'Ancien; & elle est par conséquent très-propre à faciliter les communications & le transport des marchandises. Un golfe immense, rempli d'un archipel nombreux & fertile, partage l'Amérique en deux grandes péninsules attachées l'une à l'autre par une chaîne étroite & longue, qui est baignée des deux côtés par la mer. Des baies profondes & multipliées; celles d'Hudson, des Esquimaux, de Fundi, de Massachusset, de la Delaware, de Chesapeack, de Tous-les-Saints & de Panama; la Mer vermeille, les golfes de Saint-Laurent, du Mexique, de Honduras, de Darien, de Venezuela, de Paria, de Guayaquil, pénètrent le continent

endue des
ue l'océan
onde pré-
de côtes,
ancien; &
propre à
& le trans-
golfe im-
nombreux
e en deux
l'une à
& longue,
tés par la
multipliées;
naux, de
Delaware,
-Saints &
les golfes
ique, de
enezuela,
nétrent le
continent

continent de toutes parts, & tracent aux navigateurs des chemins pour aller recueillir les richesses de toutes les Provinces. Une multitude de presqu'Isles, la Californie, l'Acadie, la pointe du Maryland, la Floride orientale, l'Yucatan, la pointe des Patagons s'avancent dans la mer pour offrir au commerce leurs productions & celles des contrées voisines. Dans la partie septentrionale, cinq grands lacs qui sont unis entr'eux par de larges canaux, & dont le fleuve Saint-Laurent peut être considéré comme le détroit; un sixième dans la partie méridionale qui communique avec l'océan par le Golfe de Venezuela, sont autant de mers méditerranées, ouvertes par la nature pour porter au centre du continent l'abondance & la vie. Les plus grands fleuves de l'Univers coulent en Amérique. Le fleuve Saint-Laurent, le Mississipi;

L'Orénoque , le Maragnon & la Plata n'ont point d'égaux dans l'Ancien-Monde pour la longueur de leur cours & le volume d'eau qu'ils roulent & qu'ils portent en tribut dans le sein des mers. Tous ces grands vaisaux de l'océan reçoivent eux-mêmes le tribut d'une multitude de rivières navigables , qui traversent en tous sens les provinces intérieures , & qui établissent des communications entre toutes les parties de cet hémisphère. Si la côte orientale des régions du midi se prolonge presque en ligne droite , & n'offre que très-peu d'anfes & de caps , la nature y a suppléé par le nombre de fleuves. La seule partie occidentale de ces mêmes régions est privée en même tems de golfes & de rivières ; mais toute la bande de terre comprise entre les Andes & la mer du sud est assez étroite , pour que les ri-

z la Plata
 ien-Monde
 ours & le
 & qu'ils
 des mers.
 de l'océan
 ibut d'une
 ables, qui
 provinces
 des com-
 parties de
 ientale des
 presque en
 peu d'anses
 uppléé par
 eule partie
 régions est
 olfes & de
 e de terre
 la mer du
 que les ri-

DE L'AMÉRIQUE. 171

cheffes commercables du pays puissent
 être transportées sur la côte.

Il n'est donc gueres possible de révo-
 quer en doute les nombreux avantages,
 que des colonies fondées sur des prin-
 cipes de sagesse auroient dû trouver
 réunis dans le Nouveau-Monde; à moins
 qu'on ne veuille prétendre que les natu-
 rels du pays se seroient opposés aux
 succès de ces grandes entreprises, &
 qu'ils auroient triomphé des efforts des
 nouveaux colons. Or, les Sauvages à
 demi-civilisés des plus belles contrées
 de l'Amérique étoient naturellement bons
 & généreux; & ils n'auroient pu résister
 aux charmes de la douceur & des bien-
 faits: ils étoient ignorans, crédules &
 avides de nouveautés; & ils auroient
 été dociles à la voix de l'instruction &
 sensibles à l'attrait des nouvelles jouis-
 sances qu'on auroit pu leur faire connoître:

ils étoient timides, foibles & presque sans armes; & notre pompe militaire, le bruit épouvantable de nos canons, le développement de toutes les forces motrices, que nos arts employent, créent & multiplient sous mille formes diverses, leur auroient imprimé la crainte, l'admiration & le respect. Tels sont les sentimens que les Espagnols conduits par Colomb avoient inspirés aux habitans de Saint-Domingue: tels sont ceux que les compagnons de Pizarre avoient d'abord fait naître dans le cœur d'Atahualpa & dans celui de ses sujets. La guerre longue & sanglante, que Cortez eut à soutenir, n'étoit que la suite des moyens foibles & violens à la fois, qu'il avoit pris pour pénétrer au centre du Mexique. Il falloit qu'il recourût sans cesse à la perfidie, aux armes & à tous les excès de la cruauté pour se maintenir dans le poste

dangereux où son audace l'avoit placé. Si en établissant une colonie sur les rivages, on se fût contenté d'abord de rechercher l'amitié des Indiens de Tabasco, de Zempoala & de Tlascala, qu'il étoit facile de mériter & d'obtenir, tous les grands vassaux de Montézume, qui supportoient son despotisme avec impatience, seroient venus successivement se ranger dans l'alliance des Européens. En se tenant alors dans les bornes d'une juste défense, on auroit étendu par degrés dans ces climats le domaine de nos connoissances & de nos arts; & sans effusion de sang, on seroit parvenu à y former une Puissance redoutable & un Etat florissant.

Les Incas ne devoient la plupart de leurs provinces conquises, qu'à la persuasion & à leur réputation de sagesse. Pourquoi dans les mêmes lieux, les

mêmes moyens n'auroient-ils pas produit les mêmes effets ? Les Espagnols ne possédoient-ils pas dans un degré éminent tout ce qui entraîne & captive la multitude ? N'avoient-ils pas à déployer l'appareil imposant d'une grande Puissance ? N'avoient-ils pas des secrets utiles & nombreux, une morale pure & divine à révéler ? N'avoient-ils pas des vertus nouvelles à pratiquer, des bienfaits de toute espece à répandre ?

Les mal-fauteurs tirés des prisons du Portugal & jettés sur la côte du Brésil, n'ont éprouvé aucune résistance de la part de la nation indigene, qui s'est contentée de s'éloigner vers les montagnes. Or, une colonie composée de familles honnêtes & laborieuses, qui se seroit empressée de donner à cette nation des marques de bienveillance & d'amitié, en auroit-elle reçu plus d'outrages que

les Paulistes ? Si les Brésiliens & les habitans du Chili ont été cruels, s'ils ont porté la désolation dans les établissemens Européens, c'est qu'ils ont été animés par la vengeance & souvent réduits à ne subsister que de brigandages. Ces mêmes Sauvages, malgré leur juste ressentiment & la férocité de leurs mœurs, qui en a été en partie la suite, n'ont pu résister à la séduction des bienfaits, & se sont laissés fléchir à la voix des Missionnaires. A plus forte raison se seroient-ils jetés dans les bras des Portugais & des Espagnols, si l'on eût commencé par les protéger & leur offrir tous les secours de nos arts, si dès l'origine on eût fait briller à leurs yeux l'espoir d'un plus grand bonheur, en les appelant à la participation des avantages de la vie sociale.

Penn fonda paisiblement sa colonie au

milieu de Sauvages belliqueux, qui nourrissoient déjà dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Européens. Sa justice & son humanité désarmèrent ces peuples vindicatifs, & leur inspirèrent une telle confiance, qu'il s'établit entre eux & les Pensylvains un commerce mutuel & inaltérable de bonne-foi, de bienfaits & d'amitié.

Non-seulement Baltimore ne fut point troublé par les naturels du pays dans la fondation du Maryland; mais il en reçut des secours multipliés & inattendus. Charmés de la douceur, de la concorde & de la probité, qui régnoient dans cette colonie naissante, gagnés par des libéralités & de nombreux témoignages de bienveillance; ces peuples, que nous nommons barbares, ne vouloient pas se laisser surpasser en générosité, & s'empressoient d'eux-mêmes de défricher les

terres nécessaires pour la nourriture de leurs nouveaux voisins. Ah! si dès le tems de la découverte du Nouveau-Monde, on n'eût formé les colonies que de cultivateurs paisibles; si l'on n'eût cherché à vaincre les peuples indigenes que par les prodiges de nos arts, par des bienfaits & par l'ascendant de la vertu: si les confédérations publiques avoient été fortifiées par des alliances particulieres & par les liens du sang; si la renommée eût toujours précédé les Européens dans leurs nouvelles entreprises, en publiant toutes ces merveilles jusques dans le fond des forêts, tous les cœurs des Sauvages auroient volé au-devant de nous, ils auroient mesuré par degrés la férocité de leur naturel, ils n'auroient formé avec nous qu'un seul peuple, nous les aurions enchainés par des nœuds indissolubles, ceux de la reconnoissance & de la nature.

Loin de regarder le défaut de connoissances des Américains dans les arts utiles comme un obstacle à la prospérité des établissemens Européens, on auroit pu au contraire le ranger parmi les moyens d'assurer le bonheur & la puissance de ces Etats naissans; à cause des occasions fréquentes, qu'il auroit offertes aux nouveaux colons de pratiquer la bienfaisance & d'ennoblir leurs sentimens par des actes continuels de vertu & de charité. Mais en comptant ainsi parmi les sources du bonheur d'un peuple, les biens mêmes qu'il peut faire à une nation étrangere, ne dois-je pas craindre d'exciter le sourire dédaigneux de ces politiques, qui ne trouvent les signes de la félicité générale que dans des Etats de commerce, & qui ne savent peser les forces des Empires que dans la balance des intérêts exclusifs? Je repré-

Je présenterai à ces profonds Calculateurs que les bonnes mœurs & l'amour de la justice sont le plus ferme soutien des Etats, & qu'un peuple vertueux est en même tems laborieux & capable des plus grands efforts de courage. Je leur dirai que, même parmi nous, les classes de citoyens qui sont assujetties à des fonctions journalières de bienfaisance, ont seules conservé le dépôt des bons principes; & qu'elles seules se sont défendues contre la dépravation générale. Au reste, les Conquêteurs du Nouveau-Monde ont suivi une route opposée à celle que je viens d'indiquer. Au lieu d'enchaîner les peuples indigènes par les liens de la reconnaissance & d'un amour mutuel; ils leur ont imposé un joug de fer: au lieu d'éclairer leur raison & d'adoucir leurs mœurs, ils les ont abrutis & rendus féroces: au lieu de les combler

180 LA DÉCOUVERTE

de biens, ils les ont égorgés. Voyons
s'ils ont pris pour eux-mêmes le chemin
du bonheur, & si les nouveaux habitans
de cet hémisphère ont eu lieu de
s'applaudir d'y avoir formé des établis-
semens.



CHAPITRE II.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ses nouveaux Habitans ?

PARMI les Européens, qui ont quitté leur patrie pour en aller chercher une autre en Amérique, l'immortel Colomb & les Vainqueurs du Mexique & du Pérou attirent principalement nos regards; ils doivent fixer d'abord notre attention & celle de la postérité. On est naturellement porté à croire que pour prix de tant de fatigues, de tant d'héroïsme & d'actions d'éclat, ces hardis Navigateurs, ces fiers Conquérens sont parvenus au faite du bonheur & de la gloire. S'ils ont été tourmentés par la soif des richesses & de l'autorité, leur opulence & l'étendue de leur pouvoir ont dû passer les bornes de leur ambition même. En

faisant hommage d'un monde entier à leur Souverain, ils en ont sans doute reçu de magnifiques récompenses; ils ont sans doute été comblés de présens, de dignités & d'honneurs. C'est ainsi du moins que doit penser le vulgaire, & l'homme de génie, presque toujours crédule & confiant, se défend avec peine d'une telle illusion. C'est cette opinion fausse & funeste, qu'on se forme de la reconnaissance & de la libéralité d'un Despote avide de conquêtes, qui lui fournit des Héros toujours prêts à porter la désolation & la terreur de son nom aux extrémités de la terre. Jusqu'à quand refusera-t-on de croire que les Grands Hommes, qui servent dans des contrées lointaines les passions d'un Monarque ambitieux & fier de sa puissance, ne tardent point à lui paroître des rivaux redoutables, & qu'ils sont d'avance des victimes dévouées à son in-

gratitude & à ses soupçons jaloux? Autant il est beau de consacrer ses talens & sa vie à la défense de la patrie & à la gloire d'un Souverain juste & bon; autant il est insensé, sous tous les rapports, d'ensanglanter le monde pour remplir les trésors ou pour étendre la domination d'un Roi, qui ne met aucunes bornes à ses desirs.

Que Colomb paya cher quelques momens de gloire & d'ivresse! Que d'amertumes son triomphe même répandit sur sa vie, & de combien de larmes il arrosa ses sanglans lauriers! Quelle indignation dût le saisir quand il se vit arrêté au milieu de sa carrière brillante, & avec quelle horreur ses mains victorieuses ont-elles senti le poids des chaînes, dont l'infame Bovadilla osa les charger! Eh! ce ne sont pas encore là les momens les plus cruels, ni les plus rudes épreu-

ves qu'il eut à soutenir. Un grand homme opprimé rentre dans son cœur, & il y trouve toujours de quoi se consoler & se venger de la trahison & de l'ingratitude. Loin de regarder sa captivité comme honteuse pour lui-même, Colomb se plaisoit à montrer les cicatrices dont ses pieds & ses mains étoient flétris ; ses fers l'accompagnoient partout ; il les avoit suspendus près de son lit, & il voulut qu'on les renfermât avec lui dans son tombeau. (*) C'étoient les instrumens & les témoins de son infortune : ils étoient devenus ses consolateurs

(*) L'infortuné Garcie, Roi de Galice, détrôné par son frere Alfonse & jetté dans une affreuse prison, où il languit pendant dix-huit ans & mourut de misere & d'ennui, voulut qu'on enterrât avec lui les barreaux de sa prison & les chaînes qu'il avoit portées si long-tems.

& les vengeurs. Mais ce qui dût sur-tout aigrir ses chagrins & remplir son cœur d'angoisses, ce fut de consumer ses jours dans de vaines sollicitations auprès de Ferdinand, d'être sans cesse le jouet de promesses insidieuses & de fausses espérances, d'être exposé à la pitié froide & à l'insultante protection des Gens de Cour. Voilà le comble de tous les maux pour une ame généreuse. Quand je veux me former l'idée de la vertu aux prises avec le malheur, ce n'est point le grand Albuquerque mourant dans la misere & dans la disgrace d'Emmanuel, que je me représente ; ce n'est point Bélifaire aveuglé par Justinien & mendiant son pain dans les provinces sauvées par son bras & son génie ; ce n'est point Colomb dans les fers ; c'est Colomb qui sollicite & rampe à la Cour de Ferdinand.

Ferdinand fut ingrat envers tous ceux

Tome I.

Q

TE

Un grand
son cœur,
i se conso-
ison & de
ler sa cap-
lui-même,
r les cic-
ains étoient
noient par-
près de son
ermât avec
'étoient les
son infor-
consoleteurs

de Galice .
& jetté dans
t pendant dix-
& d'ennui,
es barreaux de
voit portées si

&

qui l'ont servi. Il le fut envers Ximenès, & sur-tout envers Gonzales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, qui lui avoit conquis des Royaumes en Europe; & son injustice ne se borna point à Colomb dans le Nouveau-Monde. Balboa s'étoit signalé au Darien par des prodiges de constance & de valeur. Il s'étoit attiré la confiance de ses compagnons par sa prudence & sa sagesse. Il avoit déjà soumis à l'Espagne une grande province, & se dispoisoit à étendre ses conquêtes: c'en fut assez pour engager Ferdinand à le perdre & à enrichir de ses dépouilles le barbare Davila, qui fut tellement aveuglé dans sa cruauté, qu'après avoir épousé sa fille, il le fit périr sur un échafaud.

Si la mort eût enlevé plus tard ce Monarque jaloux & soupçonneux, il destinoit sans doute un sort pareil à Fernand Cortez; mais c'est à Charles-

Quint qu'étoit réservé le soin & peut-être le plaisir de ravalier le génie & la fierté d'un tel homme, jusqu'à soumettre sa conduite à la censure de gens obscurs & méprisables, jusqu'à ériger un tribunal pour le juger & le mettre aux fers, sur le théâtre même de tous ses triomphes. C'est Charles-Quint qui devoit avoir le triste avantage de dépouiller par degrés ce Conquérent, de le laisser vieillir dans l'abandon, de l'abreuver d'amertume & de dégoûts, de l'exposer aux outrages de ces Ministres médiocres & lâches, qui ne manquent jamais de faire pleuvoir le mépris sur le Grand Homme chargé de la disgrâce de leur Maître. Si la fin malheureuse de Cortez n'inspira pas la même indignation que celle de Colomb, c'est qu'il fut plus sanguinaire & qu'il eut moins de vertu.

Charles-Quint n'avoit pas besoin de

déployer l'art perfide de la politique, qui lui étoit si familier, pour se délivrer des inquiétudes que les destructeurs de l'Empire des Incas pouvoient lui inspirer. Il suffisoit d'abandonner ces tigres à leurs fureurs & à leur haine aveugle. Ils se sont tous déchirés pour le partage de cette proie riche & immense, & la nature fut vengée par ceux-mêmes qui l'avoient si cruellement foulée aux pieds. Jean Pizarre avoit été tué dans les murs de Cusco, pendant la révolte des Péruviens : Almagro, après avoir vaincu & fait prisonniers les deux freres qui restoient à Pizarre, avoit laissé échapper l'un & rendu généreusement la liberté à l'autre. Mais il eut le malheur de tomber à son tour entre les mains de Pizarre lui-même : ce captif infortuné, vieilli dans les combats, & tant de fois couronné par la victoire, eut en vain

recours à des larmes & à des prières indignes de son courage. En vain il rappella à son vainqueur l'étroite & ancienne amitié, qui les avoit unis, les services signalés qu'il lui avoit rendus, l'humanité dont il venoit d'user envers ses freres : il fut condamné comme traître à la patrie & mourut dans l'ignominie & sous la main d'un bourreau. Ferdinand Pizarre arrivé à Madrid pour justifier sa conduite & celle de ses freres, & pour noircir la mémoire du rival qu'ils avoient immolé, fut accusé lui-même par les amis d'Almagro, & condamné à languir pendant vingt ans dans un cachot. D'un autre côté, les soldats d'Almagro vengerent sa mort en conspirant contre Pizarre, & en le poignardant en plein jour & au milieu de son palais. Après ce coup terrible les assassins mirent à leur tête le fils de leur ancien Général, & lui

déférèrent l'autorité suprême : mais ce jeune Chef de révoltés fut défait en bataille rangée par Vaca-de-Castro, que Charles-Quint avoit envoyé au Pérou pour y rétablir la tranquillité; il fut trahi par les siens, pris & exécuté dans la Capitale de son prétendu Royaume. Vaca-de-Castro, malgré ses vertus & son intégrité, eut lui-même la douleur de se voir charger de fers & jetter dans une prison obscure, par l'inflexible Nugnès-Vela, son successeur au Gouvernement du Pérou; & Nugnès, dont la mission étoit de faire revivre les loix de la nature & de l'humanité, & dont le seul crime étoit une trop grande sévérité de mœurs & de principes, Nugnès fut à son tour enchainé & conduit dans une Isle déserte par la faction de Gonzales Pizarre, Rappelé ensuite & rétabli dans son autorité, il fut vaincu par son rival,

percé de coups & exposé comme un criminel à Quito, sur le théâtre des exécutions. Pour terminer dignement cette longue chaîne de vengeances, & ne laisser sans châtimens aucun des Conquérans du Pérou, il ne restoit plus qu'à punir la rébellion de Gonzales Pizarre. Ce guerrier valeureux & fier d'un grand nom, inférieur à son frere pour le génie, mais son égal pour l'audace & la férocité, se vit abandonné de toutes ses troupes au moment de donner le signal d'un combat, & il reçut par le glaive de la Justice la récompense de tous ses crimes.

Parmi les dévastateurs de ces riches contrées, les Pizarres & les Almagro ne furent pas les seules victimes dévouées aux supplices, dont les noms aient échappé à l'oubli. L'Histoire en compte beaucoup d'autres que la fortune n'avoit placés

qu'au second rang & qui reçurent comme les premiers Chefs le salaire de leurs éclatans forfaits. Citerai-je Benalcazar, qui avoit subjugué par sa valeur la belle province de Quito, & qui fut indignement privé du gouvernement de sa conquête, & condamné à ramper dans les emplois subalternes? Dirai-je qu'Alcantara fut égorgé par les assassins de Pizarre, son beau-frere; qu'Orgognès, Lieutenant d'Almagro, fut massacré de sang-froid, après la bataille, qui coûta la liberté & la vie à son Général? Nommerai-je Carvajal, ce farouche Lieutenant de Gonzales Pizarre, ce monstre souillé du sang de tant d'Indiens & d'Espagnols; & dirai-je qu'il ne trouva qu'un infame gibet au terme d'une vie trop long-tems prolongée pour le malheur du genre-humain? Ah! laissons tous ces grands criminels expirer sous les coups

TE.

ent comme
e de leurs
Benalcazar,
eur la belle
t indigne-
de sa con-
er dans les
e qu'Alcan-
ffins de Pi-
Orgognès,
massacré de
, qui coûta
n Général ?
ce farouche.
izarre, ce
nt d'Indiens
il ne trouva
e d'une vie
our le mal-
laissions tous
er sous les
coups

DE L'AMERIQUE. 193

coups de la vengeance divine ; & voyons si du sein de tant de forfaits & de troubles, il naîtra un ordre plus prospere, & si l'Amérique Espagnole soulagée du fardeau de tous ces oppresseurs, pourra lever un front plus serein.

Une enfance orageuse & accompagnée de convulsions violentes & cruelles ne promettoit aux colonies qu'une vie languissante. Elles n'étoient formées dans l'origine que d'aventuriers sans mœurs & de soldats féroces, qui ne recevoient la sanction du Gouvernement qu'après avoir fait des conquêtes, & qui n'étoient unis que par l'appas des richesses & le goût du brigandage. Ces hommes de sang, épris des attraits d'une fausse gloire, aimoient mieux vivre de rapines que de déshonorer leurs mains victorieuses par le travail & la culture. Ils étoient sans cesse exposés aux horreurs

Tome I.

R.

de la famine dans toutes leurs expéditions lointaines, & toutes les fois que les naturels du pays, révoltés de leur ingratitude & de leur cruauté, refusoient de leur fournir des vivres, ou se retiroient dans les montagnes pour se soustraire à leur tyrannie. Outre les pertes multipliées, que ces bandes audacieuses devoient éprouver par les fleches des Indiens & par les fatigues & les dangers de la guerre, dans des pays inconnus, sur des roches escarpées, au milieu des précipices, des forêts & des déserts; elles s'épuisoient par les dissentions civiles & rougissoient de leur sang les plaines qu'elles avoient conquises par le crime.

Lorsque le calme eut succédé à la tempête, & que la fureur des partis fut éteinte par la mort de tous les Chefs, on négligea les moyens de rendre l'air plus salubre, & de faire naître des

alimens substantiels & propres à la conservation des hommes. On laissa sans culture & sans habitans des vallées fertiles & favorisées des plus doux regards du Soleil, pour se porter vers des lieux arides ou mal-sains, dans l'espérance d'y découvrir & d'y exploiter des mines de métaux précieux. Ces richesses idéales avoient tourné toutes les têtes : on ne vouloit voir que de l'or dans le Nouveau-Monde. On avoit dédaigné de former des établissemens dans les petites Isles qui ne donnoient point d'or : on abandonna les grandes, quand on eut épuisé le sein de leurs montagnes. La même marche fut suivie dans le continent. Par ce moyen les peuplades Espagnoles, dispersées sur d'immenses déserts, laissoient entre elles de trop longs intervalles, pour être liées par de communs intérêts : elles ne pouvoient pas se prêter ces secours

mutuels, se communiquer ces encouragemens & cette émulation, qui donnent la vie aux Etats. Elles changeoient souvent de domicile, & les nouvelles générations, ne conservant point d'attachement pour le lieu de leur naissance, ignoroient l'attrait qui nous fait chérir la patrie. L'incertitude des succès dans l'exploitation des mines étoit une source intarissable de désordres & de malheurs. Souvent l'avidité du gain faisoit tenter des entreprises téméraires & désastreuses. Souvent les espérances les mieux fondées en apparence étoient cruellement déçues. Souvent, pour fruit de ses soins, de ses fatigues & de ses avances, on ne recueilloit que le désespoir & une ruine totale. L'inégalité des profits engendroit une extrême inégalité dans les fortunes, & le faste le plus orgueilleux s'affeyoit insolamment à côté de la plus affreuse misère.

La politique inquiète & jalouse de la Métropole donnoit une nouvelle énergie à tous ces vices intérieurs. Comme les hommes ne vivent point d'or, il fallut avoir recours à l'Europe pour alimenter les colonies, & l'Espagne se réserva le privilege de fournir à leurs besoins. Ce n'est pas seulement l'envie de jouir seule de tous les profits d'un commerce très-avantageux, qui dût la déterminer à établir ce monopole, c'est le sentiment intime de sa propre foiblesse, & l'extrême disproportion qui existoit entre sa puissance & l'immensité de ses possessions dans des contrées si éloignées; c'est la crainte que des étrangers ambitieux & entreprenans ne découvrirent ce dangereux secret, & n'en profitassent pour démembler une domination d'une si prodigieuse étendue.

Toutes les précautions que prit l'EC-

pagne, pour couvrir ses opérations d'un voile mystérieux, & sur-tout pour empêcher les autres peuples de l'Europe de pénétrer dans ses colonies, concouroient à rendre plus oppressif le monopole qu'elle exerçoit sur elles. Non contente d'interdire, sous les peines les plus rigoureuses, l'introduction des marchandises étrangères, & de défendre plus sévèrement encore toute communication entre le midi & le nord de ses possessions, elle ne voulut point souffrir qu'aucun bâtiment Américain fit le commerce extérieur, & elle établit une Chambre à Séville pour visiter à leur départ & à leur retour tous les vaisseaux expédiés pour l'Amérique. En vertu d'un tel arrangement, Séville faisoit seule toutes les affaires des colonies, à l'exclusion des autres ports de la Métropole. Tout ce commerce étoit ainsi concentré dans

un très-petit nombre de Maisons opulentes, qui avoient soin d'écarter toute concurrence, & qui fixoient pour leurs marchandises un prix arbitraire & toujours très-élevé. Ces Monopoleurs avides n'étoient pas seulement maîtres absolus des prix, mais encore de la quantité de denrées qui partoient du port pour le Nouveau-Monde : & comme ils trouvoient plus commode & plus conforme à leurs intérêts de n'expédier qu'une petite quantité de marchandises, pourvu qu'ils conservassent le même gain total, ils n'avoient point honte de rassembler sur un petit nombre d'objets tous les profits d'un commerce, qui auroit dû être immense. Il en résultoit deux inconvéniens très-funestes aux habitans de l'Amérique, une cherté excessive & une disette habituelle des choses les plus nécessaires à la vie des hommes.

Un commerce si exclusif, & les riches trésors qu'il rapportoit, en retour, dans le port de Séville, devoient exciter la jalousie des puissances rivales de l'Espagne, & tenter d'autant plus leur avidité qu'ils sembloient être le nerf de toutes les guerres, qu'elle entreprenoit, sous les plus légers prétextes. La prudence exigeoit donc que les vaisseaux destinés au commerce des colonies ne fissent jamais route sans aller de conserve & sans être sous la protection d'une escorte respectable; & l'on n'expédioit qu'une fois l'année, & même plus rarement, les marchandises qui devoient nourrir toute l'Amérique Espagnole. On équipoit deux escadres; l'une appelée la *Flotte*, abordoit à Vera-Cruz pour alimenter la Nouvelle-Espagne: l'autre nommée les *Galions*, portoit d'abord à Carthagene les objets nécessaires à la consommation

de toute la partie de l'Amérique méridionale, connue sous le nom de Terre-ferme; & elle touchoit ensuite à Portobello, pour fournir à la consommation du Pérou & du Chili. Cet ordre de choses exigeoit que l'on fit des provisions de comestibles pour plus d'une année, & il exposoit souvent les colonies à se nourrir d'alimens corrompus. Le climat de Carthagene & de Portobello est peut-être le plus mal-sain de tout le globe. Les hommes ni les animaux ne peuvent y vivre, les denrées s'y altèrent, & les vins s'y aigrissent en peu de tems. Comment les divers objets de consommation, après avoir séjourné dans les magasins de ces deux marchés célèbres, pouvoient-ils parvenir à leur destination dans leur pureté primitive, & se conserver en cet état plus d'une année sous un ciel brûlant? Il s'écouloit d'ail-

leurs beaucoup de tems entre l'arrivée des Galions à Porto-Bello & celle de leurs cargaisons dans le Pérou & le Chili : il falloit pour traverser l'Isthme embarquer les marchandises sur le Chagre ou les transporter à dos de mulet : on les chargeoit ensuite à Panama sur des vaisseaux qui les déposoient le long des côtes de ces deux vastes Royaumes, d'où elles étoient distribuées dans l'intérieur des terres. Si l'on ajoute à toutes ces lenteurs les retardemens causés par les Douanes & par les visites répétées des Agens d'un fisc avide & d'un Gouvernement ombrageux ; si, aux profits immodérés du monopole, on réunit les frais immenses du transport & les impôts multipliés dans tous les points de repos d'une si longue route, on se formera une idée complete des inconvéniens attachés au commerce de l'Espagne

avec ses domaines du Nouveau-Monde, pendant plus de deux siècles. On ne pourra s'empêcher de gémir sur l'avarice & la politique insensée de cette Métropole, qui, au lieu d'engager ses colonies à demander une nourriture abondante & pure à la terre fertile qu'elles fouloient sous leurs pas, aimoit mieux leur fournir de si loin des alimens mal-sains, en trop petite quantité, à un prix excessif, & les exposer sans cesse à la misère, à la disette & aux maladies pestilentiennes.

Par un enchaînement de causes & d'effets sagement établi par la providence, pour préserver le genre-humain d'un anéantissement total dans des tems de malheur & d'oppression, un désordre porté à son comble fait souvent naître un désordre contraire, qui en devient le remède. L'extrême différence, entre

le prix naturel & celui du monopole ; offroit au commerce interlope tant de profits à faire, même en accordant à l'acheteur un rabais considérable, que l'on brava toutes les craintes, qu'on éluda toutes les loix, qu'on corrompit tous les surveillans. La cherté immodérée des objets de consommation engendra la contrebande, & ce fut la contrebande qui empêcha les colonies Espagnoles d'être étouffées dès leur berceau. Mais malgré ce palliatif elles restèrent dans un tel état de langueur, que soixante ans après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue, il n'y avoit pas plus de vingt mille Espagnols en Amérique. (*)

(*) Benzone, Auteur d'une Histoire du Nouveau-Monde, prétendoit en 1550, d'après un calcul détaillé, que le nombre des Espagnols établis en Amérique ne surpassoit pas

Quand la première ardeur des Européens pour la recherche des métaux & pour l'exploitation des mines fut un peu calmée, on commença à soupçonner qu'il étoit aussi sage de chercher les vraies richesses à la surface de la terre, que d'arracher avec tant de peine de ses entrailles des trésors imaginaires. Cette heureuse innovation auroit dû donner une nouvelle vie aux colonies ; mais les motifs de jalousie, de foiblesse & d'avarice, qui engageoient le Conseil de Madrid à exclure tous les étrangers du commerce de ses possessions du Nouveau-Monde, lui faisoient redouter que les colons ne tirassent immédiatement leur nourriture des productions de leur sol. On crai-

quinze mille : mais Robertson observe que Ben-
zoni écrivoit avec un esprit de mécontentement
& d'humeur contre les Espagnols.

TE
monopole ;
pe tant de
accordant à
rable, que
qu'on éluda
ompit tous
immodérée
engendra
contrebande
Espagnoles
ceau. Mais
rèrent dans
ue soixante
b à Saint-
lus de vingt
e. (*)

Histoire du
1550, d'après
ore des Espa-
surpassoit pas

gnoit qu'un tel changement ne relâchât les liens de la dépendance & de la soumission, & ne diminuât la quantité des échanges & les profits du commerce de la Métropole. On dirigea donc cette activité naissante vers des objets d'exportation & propres à la consommation de l'Europe, vers des matières de luxe & d'agrément, telles que le cacao, le sucre, l'indigo, la cochenille & le tabac. On défendit sous des peines très-sévères la culture de la vigne & de l'olivier. On empêcha l'établissement des manufactures utiles. Presque toutes les productions nouvelles de la terre ne servirent qu'à alimenter le commerce extérieur; & comme ce commerce gémissoit dans les entraves du monopole & de la fiscalité, & qu'il étoit constamment au désavantage des colonies, le sort des habitans n'en fut gueres plus fortuné.

D'ailleurs les principes, qu'on avoit suivis dans la distribution des terres & dans l'établissement du droit de propriété, ne devoient point favoriser les progrès de l'agriculture. Toutes les terres appartenoient à la Couronne de Castille, en vertu de la conquête & de la fameuse Bulle d'Alexandre VI; & le Roi les distribua aux Conquérens & à ses Favoris pour en jouir seulement pendant quelques générations. En limitant ainsi le tems de la jouissance, on ôtoit aux propriétaires le desir d'améliorer leurs fonds, de faire des défrichemens dispendieux & des plantations utiles, de confier à la terre ces grandes avances, qui la rendent si féconde; mais qu'elle ne peut restituer qu'aux races à venir. Il résultoit de ces libéralités du Souverain un autre inconvénient plus funeste que le premier; c'est que les Grands de la

Cour qui obtenoient des domaines vastes & fertiles, vouloient, sans faire d'avances, tirer des revenus considérables & les dépenser en Europe. Ils exprimoient ainsi la substance de leurs vassaux & de leurs esclaves d'Amérique, pour fournir à leur faste & à leurs prodigalités. La trop grande étendue de chacun des domaines particuliers, usurpés par les Conquérens ou accordés à la faveur, formoit encore un obstacle à la prospérité générale; parce que la division des terres en petites propriétés est nécessaire à la multiplication des hommes & au développement des forces d'une colonie naissante.

La Couronne s'étoit réservé de grands territoires, avec un nombre proportionné de serfs attachés à la glebe, & ce domaine royal devint immense par l'extinction des droits des familles sur les propriétés

maines vastes
 s faire d'a-
 considérables
 exprimoient
 vassaux & de
 pour fournir
 l'égales. La
 cun des do-
 par les Con-
 eur, formoit
 périté géné-
 es terres en
 faire à la
 & au dé-
 une colonie
 é de grands
 proportionné
 , & ce do-
 e par l'ex-
 lles sur les
 propriétés

propriétés qu'elles avoient reçues au tems de la conquête. Ce fut un quatrième obstacle au progrès de l'agriculture & de la population. Car l'expérience de tous les peuples prouve que les terres domaniales des Rois sont toujours les plus mal cultivées ; à cause des déprédations & des infidélités des agens subalternes, auxquels ils faut en confier la régie. Charles-Quint & ses successeurs aliénèrent à prix d'argent une partie de ces propriétés ; mais la forme qu'elles reçurent en sortant de la main du Roi fut encore contraire au bien public. Elles furent érigées en fiefs indivisibles, inaliénables & substitués aux aînés des familles, & par ce moyen les plus beaux & les plus vastes domaines furent enlevés à la circulation générale, & ne reçurent pendant deux siècles aucune amélioration sensible.

Quoique je sois bien éloigné d'applaudir aux déclamations & aux maximes des détracteurs du célibat consacré à la Religion, je ne puis m'empêcher de ranger parmi les causes de la langueur des colonies Espagnoles les essaims prodigieux de Moines, qui sont venus dès les premiers tems après la conquête fondre sur le Mexique & le Pérou, & dévorer la substance des nouveaux établissemens. Les ames qui font vœu de renoncer à toutes les délices de la vie, de s'enfermer dans une profonde retraite & de se consacrer uniquement à Dieu, doivent être si pures & si dégagées de toutes les affections terrestres, qu'elles forment dans l'ordre même de la Religion & de la providence une glorieuse exception aux loix générales. Souffrir que le nombre des Solitaires s'accroisse jusqu'à composer une partie notable de

la population totale, c'est donc laisser introduire un véritable désordre dans le sein de la société. Le désordre est encore plus grand, lorsqu'il s'agit d'un Etat qui vient de naître; ce sont alors des insectes rongeurs, qui s'attachent à la sève de l'arbre & le condamnent à la stérilité. La fureur du Monachisme dessécha tous les germes du bonheur & de la prospérité publique, en arrêtant les progrès de la population, en envahissant les plus belles propriétés de l'Amérique, en arrachant à la crédulité & à la simplicité des colons & en détournant de la circulation générale une masse énorme de richesses. Elle fut d'autant plus funeste aux colonies Espagnoles qu'elle inspira le goût de la fainéantise & de la superstition, qu'elle plongea le peuple dans la plus honteuse ignorance,

& qu'elle fut une source féconde de la corruption des mœurs.

La forme du gouvernement intérieur n'étoit point propre à corriger tant d'abus. Les loix les plus sages étoient sans force, les réglemens les plus utiles demeuroient sans exécution, parce que les principaux dépositaires de l'autorité suprême avoient eux-mêmes intérêt de les enfreindre & d'opprimer les peuples. La voix du Souverain ne pouvoit point se faire entendre à de si grandes distances; & la réaction des passions à l'extrémité d'un levier si long rendoit sa volonté vaine & illusoire. Les Vice-Rois ne conservoient leurs places que pendant un petit nombre d'années: leur pouvoir étoit si étendu, la pompe qui les environnoit si imposante, que les Rois d'Espagne n'auroient point osé les rendre

perpétuels. D'ailleurs le desir naturel aux Souverains de multiplier & de répandre les graces, les engageoit à faire passer sur un grand nombre de têtes cette dignité importante & lucrative, qui étoit recherchée par les hommes de la plus grande naissance. On éleva donc souvent à ce haut degré de puissance & d'honneurs, des Favoris maltraités par le jeu, égarés dans les plaisirs, accablés de dettes; afin de les mettre à portée de réparer les torts de la fortune, & de remplacer les dissipations d'une jeunesse orageuse & déréglée. Ces despotes d'un moment s'empressoient de trafiquer de la justice, de vendre l'impunité des crimes, de pressurer le commerce, de multiplier les taxes arbitraires, pour s'enrichir avec rapidité & reparoître à Madrid dans tout l'éclat qui convient à un grand nom. Ils accéléroient ainsi les

progrès de la dépravation des mœurs, & infectoient ces régions lointaines de la contagion des Cours de l'Europe. Ils énermoient tous les ressorts de la prospérité publique, en dépouillant les différens ordres de citoyens, & sur-tout en enlevant des richesses si mal acquises, pour les dépenser sous un autre hémisphère.

Tous les hommes constitués en dignité, ou honorés de quelque émanation du pouvoir suprême dans les diverses branches de l'administration publique, étoient animés du même esprit que les Vice-Rois. Ils vouloient tous s'enrichir, & soupiroient, avec l'heureux moment où ils pourroient étaler dans leur patrie les dépouilles de l'Amérique. La politique ombrageuse des Rois fortifioit encore ce desir, en excluant de tous les emplois publics ceux qui avoient fait un

long séjour dans les colonies ; & sur-tout ceux qui y avoient pris naissance. Les seuls *Chapetones*, c'est-à-dire, les sujets nés en Espagne & envoyés récemment d'Europe, étoient jugés capables de servir fidèlement leur Souverain. Cette prérogative enflait leurs cœurs, & leur faisoit regarder avec dédain les Créoles de la plus ancienne extraction & même la postérité des Conquérens du Nouveau-Monde. De leur côté les Créoles avoient conçu pour les *Chapetones* la haine la plus forte & la plus implacable ; & le Gouvernement toujours fidèle à ses principes de défiance, toujours persuadé qu'il falloit diviser pour régner, saisissoit tous les moyens de nourrir & de fomenter cette aversion mutuelle.

Les deux premières classes s'accordoient pour accabler de leur mépris la race mêlée qui étoit composée des *Métis*

& des Mulâtres; & les loix multipliées & renouvelées sans cesse, qui élevoient les uns & les autres au rang des Créoles, & qui les appelloient après un certain nombre de générations à la jouissance de toutes les prérogatives de cette classe, furent toujours éludées depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours. La fierté Espagnole ne put jamais se résoudre à traiter d'égal un être qui avoit puisé une partie de son sang dans la servitude: & le tems qui à chaque degré de filiation altéroit la nuance de la couleur & la rapprochoit de la nôtre, ne put jamais effacer entièrement cette tache originelle.

La race des Métis & des Mulâtres, fiere à son tour de sentir couler dans ses veines le sang des vainqueurs du Nouveau-Monde, méprisoit les Negres & les Indiens, & les haïssoit d'autant plus,

plus, que les traits de ressemblance, qu'elle avoit avec eux, faisoient sa honte & son tourment. Enfin les Negres, employés pour la plupart au service domestique, au vain étalage du faste & aux recherches minutieuses de la mollesse, énorgueillis de se voir les confidens & les ministres des intrigues & des plaisirs secrets de leurs maîtres; les Negres traitoient les Indiens avec ces airs d'insolence que les esclaves favoris, de quelque rang qu'on les suppose, prennent toujours à l'égard des esclaves tombés dans la disgrâce & l'infortune.

Ainsi chaque classe fouloit celles qui lui étoient inférieures, & la dernière étoit écrasée sous le poids de toutes les autres. La voix du foible étoit toujours étouffée, & ses plaintes ne servoient qu'à provoquer de nouvelles violences. L'injustice marchoit le front levé : tous

les Ordres de Magistrats corrompus par l'avarice & poussés par le même intérêt, devenoient les complices du crime & se prêtoient un mutuel secours, pour s'assurer l'impunité dans toutes leurs prévarications. Les impôts se reproduisoient sous toutes les formes & empêchoient l'aïssance de naître. Le Clergé qui vouloit régner par la superstition, épaissoit les ténèbres de l'ignorance : toujours avide de nouvelles richesses, malgré son opulence excessive, il abusoit de la simplicité des peuples & de l'ascendant qu'il avoit pris sur eux, pour achever de les dépouiller. Si à ces divers genres de tyrannie, on ajouté les recherches odieuses & les supplices de l'Inquisition, que le zèle de Philippe II établit en Amérique, on verra dans les colonies Espagnoles la réunion de toutes les manieres de tourmenter les hommes.

La distinction des rangs , qui excite une émulation généreuse & fait régner l'harmonie dans une société bien organisée , troubloit au contraire la tranquillité publique , & n'engendroit que la haine , le mépris & le désespoir. Les Créoles , exclus de tous les honneurs , las de lutter sans fruit contre l'oppression , tomberent dans le découragement & s'abandonnerent à une honteuse mollesse. Tous les cœurs , privés de ressorts & d'énergie , ne furent plus sensibles qu'aux illusions d'une vanité puérile & aux charmes perfides de la volupté : l'imagination dépravée , allumée par les ardeurs du climat , épuisa tous les moyens d'outrager la nature & d'abuser de ses plaisirs.

La dégradation des âmes fut un peu moins sensible dans le Chili , parce que les guerres continuelles qu'on avoit à

soutenir contre les peuples indigenes empêchoient les progrès du luxe & de la corruption. Mais ces guerres mêmes étoient un fléau toujours renaissant, qui prolongeoit l'enfance des colonies & les entretenoit dans un état perpétuel de langueur. Les cultivateurs effrayés par les incursions fréquentes & subites d'un ennemi implacable, dépouillés sans cesse, exposés à se voir massacrer dans leurs guérets, toujours incertains de recueillir le fruit de leurs sueurs & de leurs fatigues, abandonnoient leurs travaux, ou ne s'y livroient qu'avec mollesse & répugnance. Ainsi les campagnes les plus fertiles de l'Univers se couvroient de ronces, & demeuroient inutiles & désertes.

Telles sont les causes qui ont empêché pendant si long-tems l'Amérique Espagnole de se peupler, & qui ont com-

mencé la vengeance des anciens habitans du Mexique & du Pérou. Il étoit réservé aux Flibustiers d'achever dignement cette vengeance, & de la rendre éclatante & terrible. Ces aventuriers extraordinaires, qui, par un mélange bizarre d'héroïsme & de brutalité, savoient pratiquer les plus hautes vertus au milieu des forfaits les plus révoltans; ces hommes dignes à la fois de l'admiration & de l'exécration de tous les siècles, comptoient parmi les motifs de leurs ravages, le plaisir de rendre à la nation Espagnole tous les maux dont elle avoit accablé les peuples de l'Amérique. Jamais le besoin des commotions fortes n'avoit encore si violemment agité le cœur de l'homme; jamais le mépris de la vie ne lui avoit inspiré une telle audace; jamais l'énergie du courage n'avoit autant multiplié ses forces

naturelles ; jamais l'amour de la gloire & de l'indépendance joint au goût effréné de la licence & du brigandage, jamais la soif des richesses & du sang humain n'avoient encore répandu sur la terre une telle épouvante, ni engendré des effets si prodigieux. La petite Isle de la Tortue vomissoit sans cesse de ses ports, de frêles bâtimens qui portoient la terreur dans tous les parages du Nouveau-Monde. On vit les plus gros vaisseaux Espagnols fuir devant les barques des Flibustiers, comme le daim timide devant le chasseur. Les fameux Galions, chargés tous les ans des riches dépouilles du Pérou, devenoient le plus souvent la proie de ces Pirates intrépides, toujours ardens à aller à l'abordage, & toujours sûrs de la victoire, quand chacun d'eux n'avoit en tête que vingt ennemis. Par combien de traits

de barbarie ces hommes féroces ont-ils dû se signaler , dans combien de sang ont-ils dû tremper leurs mains, pour parvenir à inspirer une telle frayeur ! Le découragement devint si général que tout le commerce des colonies Espagnoles fut interrompu , & qu'elles tombèrent de plus en plus dans l'inaction & dans la léthargie. Alors les Flibustiers ne trouvant plus sur les mers d'aliment pour leurs brigandages, firent des descentes sur les côtes & répandirent la consternation dans les Provinces. Ils pilloient, brûloient, saccageoient tout sans pitié, sans distinction de sexe ni d'âge. Armés du flambeau des furies & du glaive de la vengeance, ils renouvelloient toutes les horreurs de la conquête : ils vouloient exterminer la postérité des vainqueurs du Mexique & du Pérou ; & cette race dégénérée, avilie dans la mollesse, dé-

venue plus foible & plus timide que ses propres esclaves, s'abandonnoit lâchement à la peur & mouroit sans défense.

Bientôt l'agriculture éprouva dans les Colonies le même sort que le commerce. Toutes les campagnes furent abandonnées, & les Colons se réfugièrent dans les grandes Villes & les forteresses. Mais quels boulevards pouvoient-ils opposer à de tels ennemis? Les murs s'érouloient, les portes sembloient s'ouvrir d'elles-mêmes à l'approche des Flibustiers. Jamais on n'éprouva mieux que l'Univers seroit à ceux qui savent tout oser, si la témérité, qui leur assure le succès, ne leur ôtoit pas les moyens de mettre à profit leurs avantages. Toutes les Villes, qui renfermoient les dépôts & les trésors du plus riche commerce du monde, Carthagene, Porto-Bello, Panama, Vera-Cruz, furent bientôt à la merci

de ces brigands invincibles, & l'on vit ainsi se consommer la ruine totale des colonies Espagnoles.

Voilà donc le fruit des travaux de Colomb, de Cortez & de Pizarre, & des outrages faits à l'humanité pendant deux siècles ! Une population foible & languissante, accablée de misere ou perdue dans la mollesse, ravalée au-dessous des sujets de Montézume & d'Atahualpa, égorgée à son tour par une poignée d'aventuriers. Que deviennent ces monceaux d'or, prix du sang de tant de victimes ? Les voilà en proie à des hommes sans frein & sans remords, qui ne connoissent de jouissances qu'au sein d'une brutale ivresse ; les voilà dissipés en un moment par les profusions les plus extravagantes & par les excès les plus abominables, qui puissent souiller le cœur humain.

Les Flibustiers sont un fléau né de la découverte de l'Amérique. Une telle écume ne pouvoit se former que dans les Isles abandonnées & loin de l'œil sévère de la justice; une telle rage ne pouvoit s'allumer qu'à la vue des trésors du Nouveau-Monde. Ces richesses funestes sembloient être un poison mortel pour tous ceux qui avoient le malheur de les toucher ou de les voir. Elles avoient causé la perte des Indiens; plus cruelles que le fer, elles les avoient vengés en avilissant la postérité de leurs vainqueurs: après avoir été l'aiguillon des crimes des Flibustiers, elles servoient d'aliment à leurs infames débauches, & les replongeoient bientôt dans la plus affreuse misère. (*) En les ex-

(*) *Opulentia paritura mox egestatem.*

éau né de la
 Une telle
 er que dans
 in de l'œil
 elle rage ne
 e des trésors
 richesses fu-
 poison mortel
 t le malheur
 s voir. Elles
 Indiens; plus
 les avoient
 érité de leurs
 té l'aiguillon
 s, elles ser-
 nfames débau-
 t bientôt dans
 *) En les ex-

egestatem.
 LORUS

posant à tous les genres de fatigues & de dangers, & à des alternatives si fréquentes & si extrêmes, elles les rendoient les plus infortunés des hommes. Quel bonheur en effet pouvoit entrer dans l'ame inhumaine & grossière de ces scélérats? Ils se baignoient sans cesse dans le sang; ils fouloient aux pieds toutes les loix de la nature; pouvoient-ils en goûter les douceurs & les bienfaits? En rassemblant dans un jour toutes les jouissances réservées à une longue vie, ils ne recueilloient que l'amertume, qui accompagne l'abus excessif des plaisirs. Ils n'éprouvoient jamais que les transports d'une joie barbare; & leurs clameurs dans le partage des dépouilles des Espagnols ressembloient au rugissement du lion affamé, ou au cri féroce du léopard, à la vue de sa proie.

On prépare infailliblement de san-

glans outrages à l'humanité, lorsqu'on abandonne un ramas de brigands à leur perversité naturelle ; & l'exemple des Flibustiers n'est pas le seul qui, en Amérique, ait prouvé cette vérité importante. Les Paulistes ont fait au Brésil une explosion presque aussi funeste. Ils en ont parcouru toutes les Provinces avec le fer & la flamme, & sont devenus en un instant la terreur des Indiens & des Portugais. Les traces sanglantes, qu'ils ont laissées partout sur leur passage, ont désolé les nouveaux Colons, & n'ont pas peu contribué à étouffer tous les germes de l'émulation & de l'activité. Mais les ravages de ces incendiaires ne sont pas la seule cause qui ait arrêté les progrès des premières colonies du Brésil. Ces établissemens portoient déjà dans leur sein des principes de corruption & de foiblesse,

qui
rendi
liora
C
de s
belli
élevé
force
sans
rapin
jours
plu
à la p
se ré
devo
Les
qui a
que l
main
néce
très-

qui se développerent avec le tems & rendirent inutiles tous les projets d'amélioration.

C'est dans les horreurs d'une guerre de soixante ans contre des Sauvages belliqueux & pleins d'audace, que s'est élevé le berceau de ces Colonies. Leurs forces naissantes devoient donc s'épuiser sans cesse dans les combats & par les rapines & les fureurs d'un ennemi toujours armé pour sa vengeance. D'ailleurs plusieurs causes, qui se sont opposées à la prospérité des colonies Espagnoles, se réunissoient dans celles du Brésil, & devoient y produire les mêmes effets. Les Grands de la Cour de Lisbonne, qui avoient obtenu la propriété & presque la souveraineté des plus vastes domaines, étoient très-avares des avances nécessaires pour les mettre en valeur, & très-prodiges des revenus, qu'ils dissi-

poient en Europe au sein des molles délices & dans tout l'appareil qui peut flatter un vain orgueil. Ces grands fiefs héréditaires, inaliénables & reversibles à la Couronne, étoient encore moins divisés & plus étendus que ceux du Mexique & du Pérou; & ils formoient par conséquent les mêmes obstacles à la population & à la prospérité générale. Le commerce étoit de même interdit aux étrangers, & il languissoit de même dans les entraves du monopole. Toutes les liaisons de la Métropole avec ses colonies s'entretenoient par une flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, & qui, après avoir rempli sa destination au Brésil, se rassembloit à Bahia pour le retour en Portugal. Ainsi tous les profits de l'agriculture & de l'industrie étoient anéantis; parce que la liberté des échanges étoit proscrire, &

les molles dé-
 eil qui peut
 es grands siefs
 & reversibles
 encore moins
 que ceux du
 ils formoient
 s obstacles à
 érité générale.
 même interdit
 ssoit de même
 opole. Toutes
 pole avec ses
 ar une flotte,
 e Lisbonne &
 voir rempli sa
 rassembloit à
 Portugal. Ainsi
 iculture & de
 s; parce que la
 t proscrire, &

que la balance penchoit toujours au préjudice des colons & des consommateurs du Nouveau-Monde.

Le commerce interlope offrit pendant quelques années un palliatif aux maux causés par le monopole. Mais il attira sur le Brésil un violent orage, en dévoilant aux étrangers la foiblesse des ressorts & des moyens de défense du gouvernement intérieur. Les François s'étoient déjà signalés dans cette contrée par des actions d'éclat; ils y avoient moissonné plus de gloire que de richesses; & après avoir répandu beaucoup de sang; ils s'étoient empressés d'abandonner leur conquête comme inutile. Les Hollandois en sentirent mieux le prix. Ils se jetèrent sur une proie si riche avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle faisoit depuis peu partie des domaines de l'Espagne, dont ils venoient de secouer le joug odieux.

Toute la province de San-Salvador se soumit à la seule vue de leur flotte. Le Portugal épuisé d'avance par les folles entreprises de Sébastien, écrasé sous le despotisme des Espagnols, ses plus mortels ennemis, ne pouvoit gueres espérer de secourir ses colonies. Il étoit forcé de voir que ses malheurs inspiroient une joie secrète à son nouveau Souverain, qui les regardoit comme l'unique moyen de parvenir à ce pouvoir absolu, dont il étoit si jaloux. Cependant le desir de réprimer une joie si outrageante ranima les citoyens : toutes les étincelles de ce courage qui avoit élevé si haut le nom Portugais, n'étoient pas encore éteintes : l'amour de la Patrie vivoit encore dans tous les cœurs. On leva une armée : on fit les sacrifices les plus généreux & les plus héroïques : au défaut de l'Etat, les particuliers équipperent une flotte, qui

-Salvador se
 ur flotte. Le
 ar les folles
 rasé sous le
 es plus mor-
 eres espérer
 étoit forcé
 piroient une
 Souverain,
 ique moyen
 absolu, dont
 t le desir de
 ante ranima
 elles de ce
 haut le nom
 ore éteintes:
 encore dans
 ne armée:
 us généreux
 t de l'Etat,
 une flotte,
 qui

DE L'AMÉRIQUE. 233

qui força les Hollandois établis aux Brésil de se rendre à discrétion & les ramena tous en Europe.

Mais cette expédition brillante étoit l'effort d'un malade, qui rassemble un moment toutes ses forces & retombe ensuite dans une extrême foiblesse & dans un affaissement voisin de la mort. Les Hollandois restés maîtres de la mer, se dédommagerent à loisir du revers qu'ils venoient d'éprouver sur terre. Aucun vaisseau Portugais ne leur échappa; & toutes les richesses de cette contrée de l'Amérique abandonnerent la route de Lisbonne, pour prendre celle d'Amsterdam. Les profits de la Compagnie des Indes Occidentales devinrent si prodigieux, qu'ils l'engagerent à chercher la source de tous ces trésors, & à faire de nouvelles descentes dans le continent. Bientôt le Brésil nagea de nouveau dans

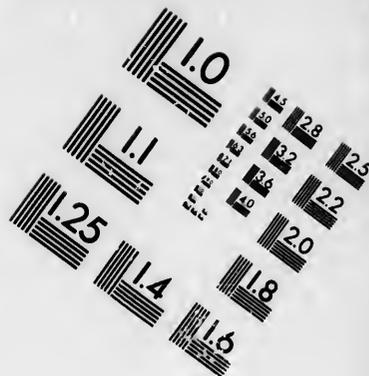
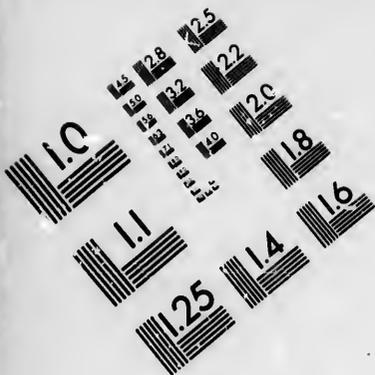
le sang ; & les plus fertiles Provinces subirent tout-à-coup un joug étranger.

Des conquêtes si rapides eussent entraîné la ruine entière des colonies Portugaises, si l'élévation subite du Duc de Bragance sur le trône de ses peres n'eût changé la combinaison des intérêts de l'Europe, & si le Portugal ne fût devenu par cet événement inattendu l'allié des Provinces-Unies. Les nouveaux vainqueurs du Brésil s'arrêtèrent donc au milieu de leur course, & restèrent en possession des domaines qu'ils venoient d'envahir. Ils se reposèrent sur leurs trophées, & négligèrent toutes les précautions, qui sont si nécessaires pour contenir dans l'obéissance un peuple nouvellement soumis. Un feu mal éteint étoit prêt à causer un grand incendie : les Colons devoient égorger tous les Hollandois au milieu d'une fête publique.

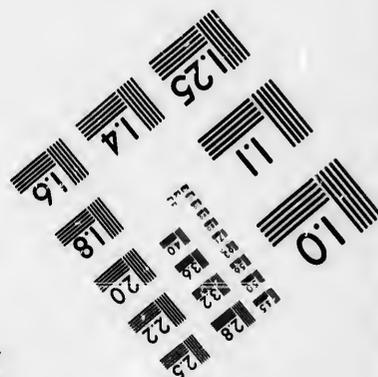
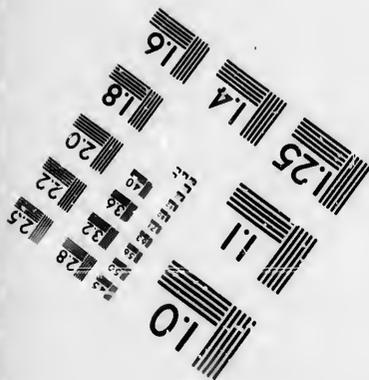
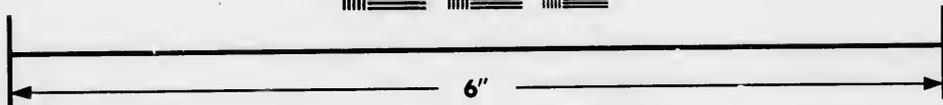
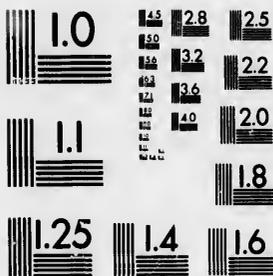
Mais comme la sédition fut découverte, les conjurés prirent les armes & la guerre se ralluma sans l'aveu des deux Métropoles. Des ruisseaux de sang recommencerent à couler & à inonder encore ces campagnes malheureuses. Enfin après un grand nombre de combats & de vicissitudes, les Hollandois furent de nouveau repoussés du Brésil, qui rentra sous la domination du Portugal pour n'en plus sortir.

Les Colonies languissantes, après tant d'efforts & des pertes si multipliées, tendoient en vain les bras vers la Métropole, pour lui demander des secours & en recevoir de nouveaux principes de vie. Elle étoit trop occupée de ses propres malheurs, elle étoit en butte à un ennemi trop redoutable en Europe, pour étendre ses soins au-delà des mers & s'attendrir sur le sort de ses sujets du





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5
10
20
50
100

Nouveau-Monde. Le Portugal déchu de son ancienne splendeur, se vit pour long-tems hors d'état de soulager les colons du Brésil ; & loin d'animer leur émulation par des encouragemens & des bienfaits, il multiplia les impôts, les privilèges exclusifs & les entraves du commerce. La découverte des mines de diamans & de métaux précieux acheva de tout perdre, en détournant l'activité générale de sa vraie direction. Ces plaines, qui devoient nourrir une population nombreuse & fortunée, sont encore presque désertes ; ces établissemens, qui devoient être une source inépuisable de vraies richesses, & consoler l'humanité des pertes qu'elle a essuyées au tems de la première conquête, n'ont point cessé d'être le théâtre de calamités toujours nouvelles, & n'offrent encore aux yeux du sage que le spectacle d'une pauvreté superbe.

TE

l déchu de
pour long-
les colons
leur ému-
ens & des
mpôts, les
entraves du
s mines de
eux acheva
nt l'activité
Ces plaines,
ation nom-
re presque
ui devoient
de vraies
é des pertes
a premiere
d'être le
nouvelles,
u sage que
perbe.

DE L'AMÉRIQUE.

Les Colonies établies par les François & les Anglois dans l'Archipel, sont en général fondées sur une base moins fragile, que les anciennes colonies du Nouveau-Monde; puisqu'elles tirent leurs richesses de la culture de la terre. Cette seule cause suffisoit pour les rendre plus utiles au genre-humain & plus florissantes que les établissemens formés un siècle auparavant dans les campagnes fertiles du Mexique & du Pérou. Cependant plusieurs obstacles ont ralenti le cours de leurs prospérités, & les ont empêchées de parvenir au degré de puissance & de bonheur, qu'elles devoient naturellement se proposer d'atteindre. Leurs premiers fondemens ont été cimentés du sang des Caraïbes, qui ne sont pas morts sans vengeance & ont vendu cher aux perfides Européens des terres, qu'ils étoient prêts à leur abandonner gratuitement, ou qu'ils auroient

cultivées de concert avec eux , si l'on eût employé la voie de la douceur & de la persuasion. Cette première cause de foiblesse a été suivie de beaucoup d'autres, qui prenoient leur source dans la politique des deux Métropoles.

Les Isles Françaises étoient dans l'origine gouvernées presque souverainement par une Compagnie qui avoit seule droit d'acheter & de vendre, & qui abusa tellement de son privilège, que les habitations eussent été bientôt désertes, si le commerce interlope ne fût venu au secours des colons. Ce remède appliqué par les Hollandois, agit avec tant de promptitude & d'efficacité, que la Compagnie se vit à son tour menacée d'une ruine entière. Au lieu de ces profits excessifs, que son insatiable avidité s'étoit promis, elle languissoit dans l'inaction, & trouvoit à peine de quoi satisfaire à ses enga-

ux, si l'on
 douceur &
 niere cause
 e beaucoup
 source dans
 opoles.
 nt dans l'ori-
 verainement
 t seule droit
 qui abusa
 que les habi-
 désertes, si
 fût venu au
 ède appliqué
 vec tant de
 que la Com-
 e d'une ruine
 ts excessifs,
 étoit promis,
 , & trouvoit
 à ses enga-

gemens envers l'Etat. Elle fut obligée de céder ses droits à une autre Compagnie aussi aveugle qu'elle dans son avarice. Cette nouvelle société fut suivie d'une troisième, qui obtint la remise du droit annuel, que le Gouvernement s'étoit réservé lors de l'établissement du monopole. Mais malgré cette faveur, elle pencha bientôt vers son déclin, & finit par la vente de toutes ses possessions.

L'aliénation se fit sous les yeux du Gouvernement, qui accorda aux nouveaux acquéreurs des pouvoirs très-étendus & préjudiciables au bonheur public. Les Colons supportoient impatiemment le joug de ces petits souverains, qui exerçoient peut-être avec trop d'orgueil une autorité achetée à prix d'argent. Il en naquit des troubles & des dissensions civiles; l'industrie n'osa prendre aucun

effor ; l'émulation fut éteinte de plus en plus ; les entraves du commerce furent encore plus resserrées qu'auparavant , & la contrebande continua de faire passer toutes les richesses des Antilles dans les ports de la Hollande.

Colbert , touché de tous ces maux , racheta tant de riches possessions pour les réunir à celles de l'Etat ; mais ce fut encore pour les soumettre à l'oppression d'une Compagnie de commerce. Heureusement les avantages sans nombre , dont on se plut à favoriser ce nouveau monopole , ne purent le garantir d'une chute prochaine. Le Gouvernement anéantit le privilège , & fut assez généreux pour acquitter les dettes d'une société , qui s'étoit ruinée avec rapidité , en faisant à la fois le malheur de la Métropole & des Colonies. Ainsi le commerce de nos Isles parut enfin sortir

des

nte de plus
 merce furent
 paravant, &
 faire passer
 lles dans les
 ces maux,
 fessions pour
 at; mais ce
 tre à l'op-
 e commerce.
 s sans nom-
 favoriser ce
 urent le ga-
 ne. Le Gou-
 ilége, & fut
 ter les dettes
 ruinée avec
 s le malheur
 nies. Ainsi le
 t enfin sortir
 des

des liens de l'enfance & respirer pour la première fois l'air de la liberté.

Mais une partie des espérances, qu'on avoit conçues, fut encore trompée, & le Gouvernement n'avoit rompu les fers de l'industrie que pour lui en donner d'autres. La France, en se réservant exclusivement le droit d'approvisionner ses Colonies; & d'acheter les productions de leur sol, prit pour empêcher la contrebande les précautions les plus gênantes, les plus propres à détruire l'égalité des échanges & à favoriser le monopole. On concentra dans un petit nombre de Ports tout le commerce de l'Amérique; on obligea les vaisseaux expédiés de la France pour les Isles de retourner au même Port, d'où ils étoient partis. Le cacao ne pouvoit être introduit dans le Royaume que par Marseille, & il étoit soumis à un impôt triple de

sa valeur. Il fut d'abord défendu d'employer l'indigo dans les teintures ; & après en avoir permis l'usage , on le chargea d'une taxe si onéreuse , qu'elle fit l'effet d'une prohibition réelle. Le gingembre , le tabac & le coton , furent assujettis de même à des impôts excessifs. On inventoit à chaque moment de nouvelles contraintes , qui empêchoient le sucre des Colonies françoises de soutenir la concurrence parmi les étrangers. Vers la fin du dernier siècle , la vente de cette denrée précieuse se borna à la seule consommation du Royaume , qui à cette époque ne pouvoit se monter qu'aux trois quarts de la reproduction de nos Isles. La surabondance fit nécessairement tomber d'un quart la culture des cannes à sucre ; mais avant d'avoir rétabli la balance , elle avilit prodigieusement le prix de la marchandise , &

le fit descendre dans le rapport de trois à un. Une telle révolution fut incomparablement plus funeste à l'humanité, qu'un incendie, qui auroit consumé tout-à-coup le quart de nos habitations de l'Amérique.

L'excès du mal fit enfin ouvrir les yeux, & provoqua le remède. Au tems de la Régence, on se vit contraint de modérer les taxes, & d'établir pour leur perception un nouvel ordre plus conforme à la justice. Les marchandises destinées à l'approvisionnement des Colonies furent affranchies de toute imposition. Malgré les loix exclusives qui troubloient encore la liberté des échanges, malgré les entraves qui continuerent à augmenter en pure perte les frais du commerce & le prix des denrées, ces heureux changemens ranimerent de toutes parts la culture & l'industrie. L'activité générale prit

un nouvel effort; elle fit des progrès d'autant plus rapides qu'alors les mers étoient purgées de brigands, & que les Flibustiers, las de vivre en forcenés, étoient devenus des cultivateurs & des citoyens paisibles. Des jours plus sereins commencerent à luire sur nos Antilles; & depuis cette époque mémorable, elles ont toujours été l'objet de l'admiration ou de la jalousie des Puissances étrangères.

Les Colonies des Isles Angloises, élevées dans les bras de la liberté, jettoient déjà en Amérique l'éclat le plus brillant, dans les tems où celles de la France, resserrées par les chaînes du monopole, languissoient encore dans la foiblesse & l'obscurité. Quoique moins favorisées des dons de la nature, elles fournissoient des sucres à la consommation de tous les Royaumes du Nord de l'Europe: elles voyoient de jour en jour étendre

des progrès
rs les mers
, & que les
n forcenés,
eurs & des
plus serains
os Antilles ;
rable, elles
admiration
étrangeres.
loises, éle-
é, jettoient
us brillant,
a France,
monopole,
foiblesse &
vorisées des
ournissoient
on de tous
l'Europe :
ur étendre

DE L'AMERIQUE. 245

les branches de leur commerce, lorsque le fameux Acte de navigation vint tout-à-coup tarir les sources de leur vigueur & de leur prospérité. En vertu de cet Acte, qui fut long-tems regardé comme le chef-d'œuvre de la politique, les seuls vaisseaux Anglois eurent le privilège d'alimenter les Colonies de la nation & d'en exporter tous les objets d'échange ; aucune marchandise des Isles ne pouvoit être distribuée dans l'Ancien-Monde, même sur les côtes de la Méditerranée, sans aborder auparavant dans les ports de la Métropole. Un tel détour augmentoit sans fruit les lenteurs & les frais de transport & devoit donner aux denrées de l'Amérique Angloise un désavantage réel dans le marché général de l'Europe. Cependant cette cause n'agissoit que sourdement. Elle ralentit pendant plus d'un demi-siècle les progrès

des colonies Britanniques, sans les faire déchoir d'une manière sensible, parce que les Isles de la nation rivale étoient alors surchargées de chaînes & d'impôts de toute nature. Ce ne fut qu'au tems où l'on brisa une partie de ces chaînes, que les Anglois s'apperçurent du déclin de la vente de leurs sucres parmi les étrangers. Alors nos Isles prirent l'ascendant, que doivent naturellement leur donner la fertilité de leur sol & la qualité supérieure des sucres qu'elles produisent : alors la balance commença à pencher en sens contraire. A la fin du dernier siècle, le débit de la principale denrée de nos Colonies étoit borné à la consommation de la France; tandis que les Isles Angloises approvisionnoient une grande partie de l'Ancien-Monde : mais avant le milieu du nôtre, les sucres des possessions Angloises servoient

à peine à la consommation des trois Royaumes, & déjà nos Isles fournissoient à l'approvisionnement général.

Voilà une belle expérience, capable d'instruire les siècles à venir, & de mettre en évidence le grand principe de la liberté du commerce. Les effets de cette liberté, tant de fois réclamée par les bons citoyens, doivent être beaucoup plus sensibles dans les Isles de l'Archipel Américain, que dans toute autre partie du globe; parce que les productions de leur sol sont des objets d'exportation & de commerce extérieur, & qu'à l'exception du manioc, on n'y cultive aucune denrée de première nécessité. Lorsqu'on met des obstacles à la vente du superflu ou des ouvrages de l'industrie d'une nation, qui se nourrit des fruits même de sa culture, on fait languir quelques branches, on altere

le tronc sans lui ôter toute sa vigueur ; mais retenir le commerce des Antilles dans des entraves, c'est couper l'arbre par la racine.

Les gênes & les prohibitions ne sont pas les seuls fléaux, qui doivent paroître plus redoutables dans les Isles de l'Amérique que dans le continent. Combien de maux ont-elles éprouvés par les guerres sanglantes, dont elles ont été si souvent la cause & le théâtre depuis un siècle ? Sans cesse menacées d'une invasion, dans la disette des objets les plus nécessaires à la vie, misérables au milieu des plus riches productions, elles voyoient tarir à la fois toutes les mamelles qui devoient les nourrir. Quels remparts, quelles armées pouvoient les défendre ? Comme l'oiseau poursuivi par la faim vient se précipiter dans les filets, souvent elles étoient con-

traintes de se jeter d'elles-mêmes dans les bras de l'ennemi. Mais de tels malheurs sont passagers ; & dans ces climats la nature s'empresse de réparer en peu d'années les pertes & les calamités de la guerre.

Il est une autre cause, plus féconde en maux de toute espece, qui s'oppose constamment à la prospérité de la plupart des colonies de l'Amérique, & sur-tout de celles des Antilles ; c'est que la terre n'y est cultivée que par des mains chargées de chaînes. Je laisse aux cœurs froids & avars le plaisir d'éprouver jusqu'à quel point l'homme peut être abruti, mutilé, avili, sans perdre l'instinct nécessaire pour exercer ses bras d'une manière utile : je leur laisse le soin d'évaluer les profits qu'on peut faire en trafiquant de la substance de l'homme ; jusqu'à quel degré l'on peut diminuer

& altérer ses alimens, sans porter trop d'atteinte à ses forces physiques; de combien d'amertume on peut l'abreuver sans lui inspirer un dégoût total de la vie; combien le fouet des bourreaux toujours agité peut suppléer à sa vigueur; à l'émulation & à l'amour du travail; de combien de châtimens on peut l'accabler sans le porter au désespoir & à la révolte. Tous ces calculs, vraiment dignes des Cannibales, ne peuvent rien établir contre les premiers principes de la raison & l'expérience de tous les âges. Jamais on ne prouvera qu'un atelier de culture, où les hommes sont sous l'aiguillon d'un conducteur impitoyable, & appliqués à l'ouvrage comme de vils animaux, doit rapporter des fruits aussi abondans qu'une terre façonnée par des mains libres.

La liberté personnelle peut seule

porter trop
 siques; de
 l'abreuver
 total de la
 bourreaux
 sa vigueur;
 du travail;
 peut l'ac-
 s'espérer & à
 , vraiment
 peuvent rien
 principes de
 us les âges.
 un atelier
 s. sont sous
 mpitoyable,
 me de vils
 fruits aussi
 née par des
 peut seule

animer l'activité générale, & inspirer
 l'envie de perfectionner les arts utiles.
 Comment des bras accablés sous le poids
 de leur fers seroient-ils capables des
 efforts continuels, qui sont nécessaires
 pour arracher à la terre ses plus pré-
 cieuses richesses? Comment des mains
 flétries & retenues dans les entraves de
 l'esclavage pourroient-elles acquérir
 cette aisance qui rend le travail moins
 pénible, cette heureuse habitude, qui
 apprend la manière la plus naturelle &
 la plus avantageuse d'employer les forces?
 Comment le génie de l'invention pour-
 roit-il naître au sein de l'opprobre &
 de la misère, quand on n'entrevoit aucune
 récompense ni aucun espoir de soulage-
 ment? En vain une crainte basse &
 servile prendroit-elle la place de l'ému-
 lation: la crainte peut produire un effort
 momentané; mais elle n'inspire jamais

ces nobles élans , qui font surmonter tous les obstacles , cette persévérance dans le travail , qui doit seule enrichir un Etat & nourrir une grande population. Tout est fatigué , quand le cœur est abattu & fermé à l'espérance : les membres sont sans vigueur , quand l'ame est sans courage ; & le champ arrosé des sueurs du malheureux , qui ne doit pas être appelé au partage de ses fruits , demeure frappé de stérilité , ou ne donne qu'à regret ses trésors. La main de la nature n'est libérale , elle ne s'épanche avec profusion & sans mesure , qu'en faveur de celui qui la sollicite pour lui-même , & qui n'épargne ni dépenses , ni soins , ni fatigues pour la féconder.

Les Colonies du Nouveau-Monde ne prendront donc jamais l'essor , que sous les auspices de la liberté personnelle ; & le trafic honteux & révoltant que

l'homme ose y faire de son semblable, ne le conduira jamais à une prospérité constante. Les motifs, que je viens d'exposer, doivent suffire à ceux qui n'estiment la félicité publique que par les richesses, & qui rejettent les vertus de la balance des intérêts des nations. Mais il en est d'autres qui toucheront peut-être les ames généreuses & sensibles; & je ne dois pas les omettre dans un Ouvrage consacré à la défense des droits les plus chers de l'humanité.

On voudroit en vain se faire illusion; & se rendre sourd à la voix de la nature: en vain s'appuieroit-on sur l'usage de tous les siècles & de tous les peuples; sur l'autorité ou le silence de quelques Ministres prévaricateurs d'une Religion sainte: jamais on ne pourra se persuader qu'un homme devienne avec justice la propriété d'un autre homme, & qu'on

ait le droit de le vendre, de l'acheter, de le traiter comme une piece de bétail. Quand l'Auteur de toutes choses a voulu signaler sa puissance en créant l'homme; quand il a dit, faisons l'homme à notre image; quand il a daigné l'inspirer de son souffle divin; quand il lui a donné une ame immortelle, capable de le connoître & de l'adorer, ne lui a-t-il pas remis le sceptre de l'Univers? L'a-t-il destiné à ramper dans l'opprobre & dans l'esclavage? Tous les individus de l'espece humaine reçoivent en naissant le cachet de la liberté: il est empreint sur ce front où siège la pensée; il brille dans ces yeux élevés pour contempler le ciel; il est gravé dans ce cœur formé pour sentir & pratiquer la vertu. C'est donc faire à l'homme l'injure la plus atroce, que d'imprimer sur son corps les marques flétrissantes de la

l'acheter,
 e de bétail.
 oses a voulu
 t l'homme ;
 nme à notre
 n'inspirer de
 lui a donné
 able de le
 e lui a-t-il
 l'Univers ?
 ns l'opprobre
 es individus
 vent en nais-
 : il est em-
 e la pensée ;
 és pour con-
 ravé dans ce
 pratiquer la
 'homme l'in-
 mprimer sur
 issantes de la

servitude : c'est donc attenter aux droits
 les plus saints que de lui ôter le libre
 usage de sa volonté, de lui ravir la pro-
 priété de sa personne.

Nous sommes tous sortis de la main
 du même Créateur, qui nous appelle au
 même héritage : nous éprouvons malgré
 nous un penchant qui nous rapproche
 mutuellement. Il faut être pervers, ou
 enivré d'un fol orgueil, ou aveuglé
 par le plus vil intérêt, pour mécon-
 noître les nœuds sacrés qui doivent
 nous unir. Cette indignation involon-
 taire, qui nous saisit à la vue du faible
 opprimé par le fort, cette émotion, ce
 frissonnement universel que nous cause
 la présence d'un homme souffrant, ne
 sont-ils pas des signes certains que la
 nature veut nous identifier avec nos
 semblables ? Cette voix intérieure qui
 nous avertit de la noblesse de notre

origine , ne nous crie-t-elle pas en même tems de nous respecter dans autrui? Eh quoi! l'injustice, l'abus de la force, l'effusion du sang humain vous font horreur; & vous ne rougissez pas de mutiler l'ame de votre frere, de l'abreuver de fiel & d'ignominie, de le réduire à la condition de la brute? Cruels, ignorez-vous donc que les coups les plus funestes, qui puissent frapper le cœur de l'homme, sont ceux qui abattent son courage & le dépouillent de sa dignité? Ignorez-vous que le plus grand des crimes, c'est d'avilir le genre-humain, & de rompre tous les liens qui l'attachent à la vertu?

L'injustice est toujours fertile en vains prétextes : elle est assez aveugle pour croire qu'elle se dérobe à tous les yeux en se mettant sous l'abri du mensonge, en se cachant sous un amas de sophismes.

On

elle pas en
 r dans autrui?
 s de la force,
 n vous font
 gissez pas de
 de l'abreuver
 le réduire
 uté? Cruels,
 oups les plus
 per le cœur
 abattent son
 e sa dignité?
 s grand des
 nre-humain,
 ui l'attachent
 rtile en vains
 aveugle pour
 tous les yeux
 i mensonge,
 de sophismes.
 On

On a osé avancer que l'homme étant maître de sa personne, il pouvoit la vendre & l'aliéner, & que c'est en vertu d'une telle aliénation, qu'un grand nombre d'esclaves Africains sont tombés dans les fers. On n'a pas eu honte de dire que les autres sont devenus esclaves par droit de conquête, & que la loi qui autorise le Conquérent à les vendre, entraîne avec elle le droit du Marchand pour les acheter. On a même poussé la dissimulation & la fausse pitié, jusqu'à prétendre que les Negres couloient en Amérique des jours plus heureux que dans leur patrie, & qu'ils devoient bénir le jour qui les a vu passer sous la puissance des tendres & sensibles Européens. Suspendons un moment, s'il est possible, l'indignation qui nous transporte, & tâchons de peser ces raisons

Tome I.

Y

dans la balance de la justice & sous les yeux de la vérité.

Vendre sa personne & sa liberté est un acte de folie, qui, selon toutes les loix divines & humaines, ne peut produire un engagement réel. Si la Providence nous a confié le dépôt de notre conservation, si nous ne pouvons sans crime altérer un dépôt si précieux, il ne peut être permis de nous dégrader nous-mêmes, ni de renoncer aux prérogatives essentiellement attachées à notre nature. Celui qui vendroit sa liberté, seroit donc aussi coupable & aussi insensé que celui qui consentiroit sans nécessité à perdre un de ses membres ou sa vie même. Les loix mettent des bornes aux profusions & aux libéralités extravagantes. Elles sont si attentives pour prévenir & empêcher la ruine entière d'un

dissipateur ! Deviendroient-elles muettes & sans force , quand il s'agit d'un bien inestimable , & sans lequel tous les autres n'ont plus de prix ?

Aucun contrat ne peut être légitime , sans qu'il y ait égalité de valeur entre les deux objets d'échange : la lésion manifeste annule toute espece d'obligation. Or , quel bien peut entrer en comparaison avec le prix de la liberté ? D'ailleurs quand on pourroit découvrir un tel trésor , il ne rendroit pas encore le contrat valable ; puisque l'esclave , en renonçant à la propriété de sa personne , ne pourroit se réserver celle de ses biens , & que l'acheteur deviendroit à la fois possesseur des deux objets d'échange. Quand donc il seroit vrai que des malheureux accablés sous les coups du sort , & séduits par l'espoir d'un état plus supportable , auroient mis leur liberté à

prix , ou seroient venus d'eux-mêmes au devant des chaînes de l'esclavage , cette action devoit être regardée comme l'effet de la démence & de la surprise , & ne pourroit jamais établir un droit légitime.

Mais n'altérons point les faits , & rendons témoignage à la vérité. C'est la force qui fait les esclaves en Afrique ; c'est la force qui les arrache à leur patrie , & c'est elle encore qui les retient dans les fers en Amérique. Quel droit peut donc justifier une telle violence ? Seroit-ce le droit de la guerre ? Jusqu'à quand chercherons-nous à excuser des barbaries par d'autres barbaries ? Je n'ignore pas que des compilateurs de loix ont voulu consacrer l'esclavage par le droit qu'a le vainqueur d'égorger ses captifs , & par la clémence qu'il montre en se contentant de les charger de chaînes.

l'eux-mêmes
l'esclavage,
ardée comme
la surprise,
tir un droit

faits, & ren-
té. C'est la
en Afrique;
che à leur
ui les retient
Quel droit
e violence?
re? Jusqu'à
excuser des
baries? Je
pilateurs de
clavage par
égorger ses
qu'il montre
de chaînes.

Je n'ignore pas non plus que chez les Antropophages on dévore les prisonniers de guerre dans des festins publics : & l'autorité d'un peuple qui mange les hommes, doit être d'un grand poids pour ceux qui les vendent & les oppriment. Mais malgré l'opinion des Cannibales & de quelques érudits, je ne puis m'empêcher de sentir qu'il est barbare & lâche de massacrer un ennemi désarmé, qui se met à la merci de son vainqueur. Je veux bien que la fureur des combats ne connoisse point de bornes, & que dans l'état de guerre une nation puisse poursuivre à outrance la nation ennemie, jusqu'à la réparation du tort ou de l'injure qui a fait prendre les armes. Quelque étendue qu'on veuille donner à ces principes, ils ne pourront jamais légitimer les cruautés inutiles & commises de sang-froid; & le massacre

des prisonniers feroit une atrocité révoltante aux yeux de tous les peuples civilisés. Ce droit n'étant donc qu'illusoire & contre la nature, il ne peut devenir la base du droit d'attenter à perpétuité sur la liberté de l'homme, & de le réduire à l'état de la brute.

D'ailleurs si le captif devoit toujours porter ses fers, le vainqueur poursuivroit sa vengeance après la réparation de l'injure, & les horreurs de la guerre se prolongeroient dans la paix. L'homme dans l'état de la guerre aura, si l'on veut, à l'égard de son ennemi le droit qu'a le lion de déchirer les animaux destinés à sa nourriture : mais quand la faim du lion est assouvie, il sommeille & laisse respirer les habitans des forêts. De même, quand la soif de la vengeance & du sang humain est étanchée, quand le démon de la guerre est

rocité révol-
les peuples
donc qu'illu-
il ne peut
d'attenter à
l'homme, &
brute.

roit toujours
poursuivroit
paration de
la guerre se
. L'homme
ura, si l'on
emi le droit
es animaux
mais quand
ie, il som-
habitans des
a soif de la
in est étan-
guerre est

endormi, tout doit rentrer dans l'ordre,
tout doit jouir des fruits de la paix &
des bienfaits de la nature.

Rien ne peut donc autoriser l'escla-
vage perpétuel. Ces raisons acquièrent
encore une nouvelle force, si le vain-
queur a entrepris une guerre évidem-
ment injuste, & sur-tout si le seul motif
des hostilités est de faire des captifs.
Or, on ne peut nier que ce soit là
l'unique mobile de tous les troubles qui
agitent les petites nations de la Guinée.
L'envie de faire des esclaves y est dé-
générée en fureur : elle arme les peuples
les uns contre les autres, les Souverains
contre leurs sujets, les peres contre leurs
enfans : elle a rompu dans ces climats
tous les liens de la politique, de la
société, de la nature. Depuis que nous
avons inspiré à ces peuples le goût des
bagatelles de l'Europe & de l'Asie, de-

puis que nous leur avons donné une foule de besoins factices, que le fort ne peut contenter qu'en vendant le foible, aucune vertu n'habite plus parmi eux, il n'y regne que la défiance, la trahison & l'épouvante. Graces aux soins de notre industrie insinuante & active, les côtes, qui nourrissoient une population nombreuse, se sont changées en déserts: & nous recueillons sans remords le fruit des crimes que nous avons fomentés! Nous avons allumé une guerre intestine, qui ne s'éteindra que par l'anéantissement de tous les peuples indigenes de ces contrées: & nous osons citer en notre faveur le droit de la guerre! Nous avons mis le feu à l'édifice: & nous nous croyons autorisés à charger de fers les malheureux qui s'échappent des flammes! Et nous vantons notre douceur, nos vertus compatissantes! Mêlant l'insulte

ERTE

ns donné une
que le fort ne
lant le foible,
s parmi eux,
ce, la trahi-
s aux soins de
& active, les
ne population
es en déserts :
mords le fruit
ns fomentés !
rre intestine,
néantissement
genes de ces
iter en notre
! Nous avons
& nous nous
r de fers les
des flammes !
ouceur, nos
ant l'insulte
&

DE L'AMÉRIQUE. 165

& l'ironie amère à la plus noire des injustices, nous pouvons sans rougir prétendre que le sort de nos Negres est plus fortuné qu'il ne l'auroit été en Afrique!

Ames sensibles & généreuses, ô vous tous, qui conservez encore quelque respect pour la justice & la vérité, suivez donc, si vous en avez le courage, ces malheureux Africains depuis les lieux qui leur ont donné le jour, jusques aux champs cultivés de leurs mains & arrosés de leurs sueurs. Soyez témoins des ruses perfides, des violences inouïes dont on use pour les faire tomber dans le piège & les mettre dans les entraves avilissantes de la servitude. Souvent surpris au milieu d'une paix profonde; trahis par ce qu'ils ont de plus cher, ils se voyent arracher de leurs foyers & enlever sans distinction de sexe ni d'âge. On étouffe leurs cris

Tome I.

Z

par les moyens les plus cruels & les plus révoltans. On les livre à des hommes farouches & avarés, dont le cœur d'airain est à l'épreuve de la pitié, de la honte & du mépris public. On les charge de vivres ; on les attache à des jougs pesans & odieux ; on leur passe la tête dans des fourches infames , pour les conduire l'espace de deux ou trois cens lieues , au milieu des sables arides & brûlans. Arrivés sur la côte , il sont jettés & entassés dans le fond d'un vaisseau , où ils ne respirent qu'un air fétide & meurtrier. Exposés à toutes les maladies putrides , souvent enchainés comme des bêtes féroces , privés de toutes les douceurs qui peuvent faire supporter le fardeau de la vie , abandonnés aux regrets , aux ennuis , à la terreur , à l'incertitude du sort qui les attend , ils passent le tems de l'embarquement & d'une longue traversée dans les angoisses

TE

nels & les
les hommes
eur d'airain
e la honte
charge de
ougs pesans
ête dans des
s conduire
ens lieues,
& brûlans.
nt jettés &
raisseau, où
de & meur-
maladies pu-
comme des
ites les dou-
upporter le
nés aux re-
terreur, à
s attend, ils
rquement &
les angoisses

DE L'AMERIQUE. 267

& les convulsions du désespoir. Les
voilà enfin parvenus aux tristes lieux,
qui doivent être pour eux un exil éternel.
Ils sont étalés dans les marchés publics
& soumis à l'examen le plus humiliant ;
on leur applique un fer chaud sur les
mamelles & sur les bras ; on leur im-
prime des flétrissures ineffaçables. Quel
sort leur est donc réservé ? Une demeure
incommode & mal-saine ; des alimens
grossiers qui suffisent à peine pour re-
tenir le souffle de la vie ; des travaux
pénibles sous un ciel brûlant ; point de
lits pour reposer leurs membres fatigués,
point de vêtemens pour se garantir des
traits enflammés du Soleil & des frai-
cheurs de la nuit ; des privations de
toute espece, des châtimens arbitraires,
honteux & cruels. Ames sensibles, soyez
témoins de tous ces maux, si vous pouvez
en supporter le douloureux spectacle, &

jugez à quel prix sont achetées les jouissances que nous procure le commerce de l'Amérique.

Si les Negres du Nouveau-Monde sont plus heureux qu'en Afrique, pourquoi tendent-ils sans cesse les bras vers leur patrie ? Pourquoi cette idée chérie les suit-elle par-tout ? Pourquoi leur unique consolation est-elle de ressusciter un jour dans les lieux qui les ont vu naître ? S'ils sont heureux, d'où viennent ces chagrins rongeurs qui les consomment, cette tristesse profonde qui les accable, ce dégoût des alimens & de la vie, ce sommeil pesant, qui est presque toujours l'avant-coureur de la mort ? S'ils sont heureux, d'où peuvent naître tant de marques éclatantes d'un affreux désespoir, ces fréquens suicides, ces haines implacables, ces vengeances terribles, dont on trouveroit à peine quel-

ques exemples dans les tems les plus barbares ? S'ils sont heureux , pourquoi les meres se condamnent-elles à la stérilité , ou étouffent-elles le fruit de leurs entrailles ? S'ils sont heureux , pourquoi leur régénération ne peut-elle réparer les ravages du tems , & leur race se détruit-elle dans une progression effrayante ? Pourquoi ne reste-t-il pas en Amérique la sixieme partie des neuf millions de Negres arrachés à l'Afrique ? Hommes cruels , cessez donc de faire l'apologie du crime sous le masque de la modération & d'une pitié feinte ; ce seroit mentir à vous-mêmes & à l'Univers , que de vouloir pallier l'outrage fait à l'humanité par l'esclavage des Negres , & de chercher à déguiser les maux qui accablent ces victimes déplorables de notre avarice. A qui pourriez-vous en imposer , quand les faits les plus au-

thentiques réclament, quand tous les sentimens du cœur se soulevent, quand la nature entiere s'accorde pour vous condamner & vous confondre ?

L'oppression sous laquelle on fait gémir les esclaves de l'Amérique, doit souvent les porter à la révolte, ou leur inspirer le desir de recouvrer par la fuite une liberté qu'on leur a ravie par la violence. Aussi les loix sont-elles sanglantes & terribles contre le Negre fugitif : il est permis de tirer sur lui comme sur une bête fauve, & tout homme peut être juge & bourreau à son égard. Mais l'impatience du joug & l'amour de la liberté triomphent souvent des précautions tyranniques des blancs, & font braver la terreur que la loi imprime. Le désespoir franchit toutes les barrieres, & transporte l'esclave dans les forêts & sur des rochers inaccessibles,

d'où il revient inopinément fondre sur les habitations & y porter la flamme & les ravages. Tous les objets qui s'offrent dans son passage, sont dévoués à sa faim, à sa vengeance, à sa fureur. On le poursuit alors; on cherche à laver tant d'injures dans son sang; on le dévoue à son tour à des supplices inouis. Ainsi des violences attirent des violences plus atroces. Ainsi, loin de chercher à guérir les plaies de l'humanité, la méchanceté de l'homme le envenime & les déchire.

C'est sur-tout la Jamaïque qui a été le théâtre de ces horreurs : c'est là sur-tout que les Negres révoltés ou fugitifs ont été livrés à des tourmens, que tout l'art des Busris n'auroit pu inventer. Comment l'Anglois, si fier de sa liberté, peut-il se plaire à appesantir le joug sur ses esclaves ? Aucune nation ne les

traite avec tant d'orgueil & ne les accable d'un mépris si amer. Aucune nation n'a eu à rougir d'avoir exercé envers eux tant de barbaries. Eh quoi ! ce peuple si jaloux de soutenir la dignité de l'espèce humaine , croit-il donc qu'on peut verser sans remords le sang qui coule dans le corps de l'homme noir , & que l'ame qui y habite n'est pas sensible & immortelle ?

L'avarice cause dans les colonies Hollandoises les effets funestes que produit l'orgueil à la Jamaïque. Les Negres y sont réduits plus qu'ailleurs à une nourriture grossiere, mal-saine & insuffisante ; ils y sont livrés à des travaux plus pénibles , à des traitemens plus rigoureux. Leur misere est extrême , sur-tout dans les établissemens de la Guiane ; parce que l'insalubrité du climat rend leurs maux plus intolérables ,

TÈ

ne les ac-
Aucune
bir exercé
Eh quoi!
bir la di-
bit-il donc
ls le sang
l'homme
bite n'est

colonies
que pro-
es Negres
rs à une
& insuffi-
s travaux
mens plus
extrême,
ns de la
brité du
lérables,

DE L'AMÉRIQUE. 273

& que la facilité de l'évasion dans des forêts immenses a fait augmenter la sévérité & la tyrannie des loix. S'il se trouve jamais une main assez hardie pour oser détendre le ressort de la liberté depuis si long-tems & si violemment comprimé, c'est des montagnes bleues de la Jamaïque, ou des déserts de la Guïane, que partira ce coup épouvantable.

Les loix barbares, qui asservissent une espece d'hommes à une autre espece, tendent à les dégrader toutes deux à la fois. Si l'habitude de tout souffrir éloigne les passions nobles & grandes; si l'esclavage éteint tous les sentimens généreux; l'habitude de tout oser, de commander en tyran, d'exprimer à son gré la substance du malheureux, détruit le penchant de la bienfaisance, ferme le cœur à la pitié, altere & obscurcit

tous les principes de l'équité naturelle. Comment conserveroit-on quelques idées de justice, quand chaque jour & sans remords on foule aux pieds ses loix les plus saintes. Comment chériroit-on l'humanité, quand on l'outrage sans cesse, quand on insulte à ses plaintes ou qu'on la force d'étouffer ses soupirs, quand on imprime sur elle le déshonneur & l'opprobre, quand on la dépouille de sa plus noble prérogative & qu'on la fait ramper dans la bassesse ! Sans le spectacle continuel de l'humanité flétrie, sans les abus d'une tyrannie absurde, les hommes libres des Antilles formeroient une nation généreuse & destinée aux plus grandes choses. Ils sont naturellement braves, spirituels, entreprenans, jaloux de leur liberté, ennemis de l'avarice. Mais toutes ces qualités brillantes sont ternies par des caprices, par des accès

ité naturelle.
quelques idées
jour & sans
ses loix les
chériroit - on
outrage sans
ses plaintes
ses soupirs,
de déshonneur
dépouille de
qu'on la fait
ns le spectacle
etrie, sans les
, les hommes
oient une na-
ée aux plus
naturellement
enans, jaloux
de l'avarice.
brillantes sont
par des accès

de colere , par des traits d'une vanité
puérile , par des mouvemens d'une
cruauté froide. Ils ont au degré le plus
excessif tous les défauts des enfans
élevés dans la maison paternelle, qui
n'ont pas cessé d'être entourés de vils
flatteurs & de valets soumis. Sans com-
misération pour les foibleffes & les
souffrances des malheureux, ils traitent,
même en Europe, les dernieres classes
de citoyens comme des animaux de
labour. Ils en exigent les services les
plus abjects. Fiers & pleins d'eux-mêmes,
ils employent rarement ces manieres
obligeantes, cette affabilité qui console
le foible & adoucit aux yeux de l'in-
digent l'inégalité des rangs & des for-
tunes. C'est ainsi que le naturel le plus
riche s'altere par l'abus d'un pouvoir
injuste ; & qu'en outrageant l'humanité,
on se dépouille soi-même des qualités

précieuses, qui ennoblissent le cœur & font le charme de la vie.

C'est un grand malheur pour le genre-humain, que d'accroître le nombre des hommes chargés par état de tyranniser le foible & de l'avilir. Si les mœurs des geoliers & des bourreaux devenoient communes, la terre seroit pour l'homme sensible un séjour d'horreur. Que faut-il donc penser de cette foule de marchands d'hommes, qui désolent les côtes d'Afrique, de ces armées employées à la traite & au transport des Negres, de ces conducteurs d'ateliers de culture, dont les bras ne s'exercent que pour frapper & flétrir l'humanité? Que d'hommes employés à tourmenter l'homme! Hélas! n'est-ce pas assez pour le genre-humain d'avoir à souffrir les maux attachés à sa nature? Ne lui suffit-il pas d'avoir été si long-tems en proie aux conquérans, aux

exacteurs, aux tyrans de toute espece? Et n'est-il pas tems que la société rejette de son sein toutes les professions qui endurcissent le cœur, qui donnent à chaque moment l'exemple révoltant de la cruauté, & qui empêchent les vertus douces de germer & de consoler le monde?

L'esclavage qui regne en Amérique, devient une source intarissable de corruption & de désordres. Il fournit à la dépravation des mœurs une foule de ministres, d'instrumens & de victimes. Dirai-je que l'homme libre abuse avec indignité de la femme esclave, & qu'il en fait impunément l'objet de ses penchans les plus déréglés? Peindrai-je la pudeur sans voile, la volupté sans frein, la débauche sans honte? Exposerai-je les outrages faits à la nature, les odieux raffinemens inventés pour remé-

dier à la satiété des plaisirs devenus trop faciles ?

Tendre & généreux Las-Cazas, est-ce vous qui avez conçu la première idée d'appliquer les Negres à la culture de l'Amérique ? Faut-il que le desir de rompre les fers de vos Indiens chéris vous ait inspiré un projet si funeste au genre-humain ? Pouviez-vous ne pas prévoir que les cruels dévastateurs du Nouveau-Monde feroient périr les malheureux Africains sous un joug accablant ? Ombre respectable & sacrée, descendez un moment des célestes demeures, & voyez tous les maux sortis de cette source féconde. Voyez la Guinée déserte & désolée, l'Amérique souillée de crimes, l'humanité foulée aux pieds de toutes parts, la justice méconnue, les bonnes mœurs profanées, la nature avilie.

isirs devenus

Cazas, est-ce

remière idée

la culture de

le desir de

indiens chéris

si funeste au

vous ne pas

vastateurs du

érir les mal-

ug accablant?

e, descendez

demeures, &

rtis de cette

Guinée déserte

uillée de cri-

aux pieds de

éconnue, les

, la nature

DE L'AMÉRIQUE. 279

Si dans l'Amérique, si sur cette terre tant de fois arrosée de sang humain, le bonheur & la vertu peuvent encore habiter, ce n'est que parmi les peuples qui cultivent eux-mêmes leurs champs, & qui confient à des mains libres tous leurs travaux utiles. Il se trouve au Nouveau-Monde plusieurs Colonies de cette espèce, & c'est uniquement dans leur sein qu'est déposé le germe de toutes nos espérances. Je ne parle point ici des habitans que la France a voulu donner à la Louisiane, au tems du système de Law. Toutes ces malheureuses victimes de la crédulité, du délire national, & des illusions d'un Ministre insensé, ont languï dans l'abandon & dans la misère, & n'ont vu les rives du Mississipi que pour y terminer une vie licentieuse & consumée dans la débauche. Je ne parle point des cultivateurs que nous avons

envoyés à l'Isle de Cayenne & sur les côtes de la Guiane. Des projets mal conçus, des mesures mal prises, des infidélités inconcevables les ont détruits en arrivant dans ces contrées funestes. Ils sont morts, dévorés par les serpens; par les insectes, par le climat, par les vautours à face humaine qui étoient chargés du soin de leur conservation. C'est au Nord seul de l'Amérique, c'est peut-être dans les régions les moins fertiles de cette partie du monde, que les yeux de l'homme sensible pourront jouir du spectacle enchanteur de la prospérité, & qu'ils rencontreront des Colonies florissantes & nombreuses.

Cependant ces établissemens ne sont point encore parvenus au plus haut degré de bonheur & de puissance : des obstacles trop violens & trop multipliés se sont opposés à leurs succès. Les guerres vives

&

RTE

ne & sur les
projets mal
ses, des infi-
t détruits en
funestes. Ils
les serpens ;
climat, par
e qui étoient
conservation.
l'Amérique,
ns les moins
monde, que
le pourront
teur de la
treront des
reuses.
ens ne sont
haut degré
es obstacles
és se sont
erres vives
&

DE L'AMÉRIQUE. 281

& continuelles que les François du Canada eurent à soutenir contre des Sauvages courageux & féroces, & contre les Nations rivales de la France, épuisoient leurs forces & les empêchoient de se livrer à la culture & aux arts utiles. La partie la plus active de la Colonie étoit employée, pendant les courts intervalles des hostilités, à parcourir les forêts pour acheter des fourrures précieuses; & ce commerce, borné par sa nature & restreint encore davantage par les entraves du monopole, ne pouvoit suffire à la subsistance d'une grande population. A peine ces contrées immenses nourrissoient-elles vingt mille François, à la fin du regne de Louis XIV. Alors on encouragea les défrichemens & la culture; la paix d'Utrecht étendit sa douce influence jusques sur l'Amérique; & les nouveaux habitans du Canada se livrerent

un peu davantage aux occupations sédentaires & productives. Mais cette activité naissante ne fit que des progrès très-lents ; parce que l'esprit militaire domine trop parmi ce peuple né au sein des alarmes & nourri sous les drapeaux. Comme les terres avoient été distribuées à des guerriers plus avides des lauriers de Bellone que des gerbes de Cerès, chaque famille recueilloit à peine de quoi se nourrir & subsistoit en grande partie du produit de ses troupeaux. Le moindre des habitans préféroit une oisiveté superbe à une aisance achetée par des travaux pénibles, & il auroit dédaigné de se mettre aux gages d'autrui. Les courses, les danses, les jeux & les exercices militaires charmoient tous les loisirs & faisoient l'objet de tous les vœux. La longueur & l'âpreté des hivers, qui

enchaînoient tous les bras, augmentoient encore le penchant de la paresse & le goût des passe-tems frivoles ; de sorte qu'on ne vit s'élever au Canada aucun atelier de culture un peu considérable, ni aucune manufacture florissante.

Le Gouvernement donnoit encore une nouvelle énergie à la passion dominante des Canadiens, en multipliant les ennoblissemens, les distinctions & les marques d'honneur. Il favorisoit le goût d'un luxe ruineux par des graces pécuniaires, qui procuroient une aisance passagere & inspiroient le mépris des travaux productifs. D'ailleurs les Chefs revêtus du pouvoir suprême croyoient plutôt commander aux soldats d'une citadelle qu'à des citoyens libres. Tout étoit aveuglement soumis à leurs volontés : tout offroit l'image d'un gouvernement militaire. Quelquefois la Colonie étoit

exposée aux abus d'une puissance sans bornes, à des coups d'autorité, qui l'ébranloient jusques dans ses fondemens. Les arts de la paix ne pouvoient fleurir au milieu de l'appareil de la guerre; & l'industrie épouvantée par le bruit des armes restoit inactive & languissante.

Malgré toutes ces causes de foiblesse, la population faisoit des progrès assez sensibles, par les bons effets de la salubrité du climat & de la fertilité naturelle des terres sur les bords des lacs & du fleuve Saint-Laurent. Dans l'intervalle de cinquante ans, le nombre des habitans s'est accru dans le rapport de deux à neuf; & la Colonie contenoit environ quatre-vingt-dix mille hommes, lorsqu'elle est passée sous la domination de l'Angleterre. Puisse-t-elle prospérer sous ces loix étrangères, & se consoler un jour d'être arrachée des bras

TE

issance sans
autorité, qui
fondemens.
oient fleurir
la guerre;
r le bruit
anguissante.
e foiblesse,
ogres assez
s de la sa-
ertilité na-
rds des lacs
Dans l'in-
de nombre
le rapport
nie conte-
dix mille
e sous la
uisse-t-elle
eres, & se
e des bras

DE L'AMERIQUE. 285

d'une mere-patrie, qu'elle a dû chérir!
Puissent les Anglois, instruits par leurs
propres infortunes & par des pertes im-
menses, adoucir l'amertume d'une sépa-
ration si douloureuse, en lui prodiguant
les plus tendres soins, sur-tout en éloi-
gnant d'elle les chaînes pesantes, dont
ils vouloient accabler leurs autres Colonies
du nord de l'Amérique!

L'Univers a sans doute assez retenti
des plaintes des Anglo-Américains contre
leur ingrate patrie; & je croirois su-
perflu de décrire les détails de leurs
longs malheurs & de la révolution rapide,
qui les a conduits à la liberté. Ces
hommes généreux ne s'étoient réfugiés
en Amérique que pour se soustraire aux
persécutions du fanatisme & aux dissen-
sions civiles, qui déchiroient l'Angleterre.
Après avoir été long-tems agités eux-
mêmes par les accès de leur humeur

sombre & mélancolique , & par les restes de superstition , qu'ils avoient emportés de leur terre natale ; après avoir , dans des guerres entreprises contre les Sauvages , arrosé de leur sang les campagnes défrichées par leurs mains , ils avoient partagé toutes les querelles de leur Métropole avec les autres nations de l'Europe , & s'étoient épuisés pour la soutenir dans ses revers , ou pour étendre ses conquêtes & la gloire de ses armes. Ils avoient souffert patiemment le joug que leur imposoit l'Acte de navigation : ils avoient vu , sans murmurer , toutes les Nations étrangères exclues du commerce de leurs denrées , & l'Angleterre tenir seule la balance des prix dans tous leurs échanges. N'étoit-ce pas assez de tous ces sacrifices ? Falloit-il encore voir aggraver le fardeau par une multitude d'impôts arbitraires & par des

par les restes
ent emportés
avoir, dans
re les Sau-
g les cam-
s mains, ils
querelles de
autres nations
épuisés pour
s, ou pour
gloire de ses
patiemment
Acte de navi-
murmurer,
es exclus du
, & l'Angle-
nce des prix
'étoit-ce pas
s ? Falloit-il
deau par une
es & par des

actes réitérés de violence & d'oppression ?
L'excès de l'injustice excita une convulsion
terrible & rompit tous les liens qui atta-
choient les Colonies à leur Métropole.
Las d'être les esclaves de leurs égaux
& de lutter contre la tyrannie de leurs
concitoyens & de leurs freres, les Anglo-
Américains leverent enfin l'étendart de
l'indépendance. Que pourroit-on dire
de plus véhément & de plus noble, que
les manifestes dont l'Amérique septen-
trionale remplit le monde à cette époque
mémorable ! Quelle éloquence peut-être
comparée à celle des cœurs long-tems
opprimés, qui rompent leurs chaînes &
commencent à sentir la divine influence
de la liberté ! Quel plus auguste langage
que celui d'une nation, qui est intimé-
ment pénétrée du sentiment de la dignité
de l'homme, & qui leve tout-à-coup un
front libre & déclare à la face de l'Uni-

vers, qu'elle ne veut désormais dépendre que de Dieu seul ! Tout ce que la raison & la sagesse ont de plus imposant, tout ce que le génie & la vertu ont de plus sublime, tout ce que le courage & la valeur ont de plus héroïque, fut mis en œuvre pour soutenir une résolution aussi vigoureuse, aussi digne des regards & des secours de l'Éternel. Il en coûta sans doute bien du sang, bien des fatigues, des pertes & des larmes pour achever cette entreprise grande & périlleuse. Mais que tous ces sacrifices sont doux, quand ils obtiennent un prix aussi glorieux, quand ils sont récompensés par le bonheur public & par tous les avantages attachés à la liberté !

La France, aigrie par des blessures récentes & encore ouvertes, avoit vu de loin se former cet orage redoutable ; elle l'avoit vu s'approcher & prêt à fondre
sur

sur sa rivale. Elle unissoit sans doute ses vœux secrets à ceux des Anglo-Américains : elle avoit comme eux des pertes à réparer, des affronts à venger. Leur cause étoit d'ailleurs si belle ; si digne d'intéresser tous les cœurs généreux ! La France couvrit tout-à-coup l'Océan de ses flottes ; elle se joignit à l'Espagne pour déployer les forces navales les plus formidables ; qui eussent jamais étonné les Nations. Le grand ouvrage de l'indépendance des Colonies angloises fut enfin consommé, & le sceptre des mers arraché des mains de l'Angleterre.

Voilà donc au sein de l'Amérique près de trois millions d'hommes heureux & libres, robustes & vertueux. Leurs cœurs ont encore leur pureté native & ne connoissent ni les froides jouissances de la vanité, ni les rasi-

nemens de la mollesse , ni les séductions des arts corrupteurs. Il ont parmi eux des guerriers magnanimes , des hommes d'État , des Législateurs , des Philosophes. Tous ces génies tutélaires veillent au maintien de la force publique , à l'observation des loix & à la conservation des mœurs : ils font respecter la Nation au dehors & les droits de l'humanité & de la justice au dedans : ils inspirent , par leurs préceptes & par leurs exemples , l'amour de la concorde & de l'égalité , le goût de la modération & des plaisirs de la nature , les vertus douces & paisibles , qui embellissent la vie. Les terres , qui restent encore à défricher , offrent un champ immense à la population , dont les progrès sont si rapides dans ces climats qu'elle se double tous les vingt-cinq ans , lors-

TE

les éduc-
ont parmi
nimes, des
lateurs, des
es tutélaires
force pu-
loix & à
: ils font
hors & les
la justice
par leurs
exemples,
de l'éga-
tion & des
rtus douces
nt la vie.
e à defri-
nense à la
ès sont si
qu'elle se
ans, lors-

DE L'AMÉRIQUE. 231

qu'elle n'est point arrêtée par des dé-
sordres politiques. Quelle perspective
ravissante, & que l'œil contemple
avec délices les hautes destinées
qui semblent réservées à ce peuple
généreux? Puisse-t-il par ses ver-
tus & par son bonheur consoler un
jour l'humanité des flétrissures de
l'esclavage & des vengeances terribles
que le ciel a fait éclater sur les
conquérans de l'Amérique & sur ses
nouveaux habitans! Puisse-t-il par
sa puissance & son activité, ré-
veiller les Colonies Espagnoles &
Portugaises du sommeil léthargique
qui les accable, dissiper la langueur
funeste qui enchaîne tous les principes
de la fécondité dans les campagnes les
plus fertiles de l'univers! Puisse-t-il,
par les relations immenses de son
commerce, donner une nouvelle valeur

aux productions de notre sol & de
notre industrie, & faire oublier à
l'Europe les fruits amers, quelle a
recueillis de la découverte de l'Amé-
rique.

Fin du premier Volume.

RTE

e fol & de
e oublier à
s, quelle a
de l'Amé-

umz

